PROGRESSER *avec* CHRIST

Paul Wells

Progresser avec Christ

Ce document est destiné à votre strict usage personnel. Merci de respecter son copyright, de ne pas l'imprimer en plusieurs exemplaires et de ne pas le copier ni le transférer à qui que ce soit.
Copier, c'est copiller et c'est signer la fin d'une édition de qualité.
Ce document ne peut être obtenu que par téléchargement sur le site www.maisonbible.net ou sur un site agréé par La Maison de la Bible. Ce téléchargement autorise l'acquéreur à une seule impression papier et à la consultation du fichier pdf sur un seul support électronique à la fois.
Toute publication à des fins commerciales et toute duplication du contenu de ce document ou d'une partie de son contenu sont strictement interdites.
Toute citation de 500 mots ou plus de ce document est soumise à une autorisation écrite de La Maison de la Bible (droits@bible.ch).
Pour toute citation de moins de 500 mots de ce document le nom de l'auteur, le titre du document, le nom de l'éditeur et la date doivent être mentionnés.

Paul Wells

Progresser avec Christ

La Maison de la Bible

Première édition sous le titre: *L'itinéraire de la vie chrétienne*

Les textes bibliques sont tirés de la version Nouvelle Edition de Genève 1979
http://www.universdelabible.net

© et édition: La Maison de la Bible, 1991, 2013
Chemin de Praz-Roussy 4bis
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés
E-mail: info@bible.ch
Internet: http://www.maisonbible.net

ISBN édition imprimée 978-2-8260-3242-7
ISBN format epub 978-2-8260-0155-3
ISBN format pdf 978-2-8260-9880-5

Ce livre est pour Judith

Table des matières

Introduction 7
1. La vie chrétienne, un voyage 10
2. Tourisme de rêve? 24
3. Les «bagages» du chrétien 42
4. Sur un autre chemin 62
5. Le compagnon de voyage 76
6. Est-ce que tu marches avec moi, Jésus? 92
7. Progresser, ce n'est pas toujours évident 106
8. Pas à pas 123
9. La lutte chrétienne est dure 140
10. La pente qui descend 157
11. Au point mort 175
12. Tel que je suis 192
13. Assez fort ou non? 212
Conclusion 230

Introduction

Quel chemin?

La Faculté de Théologie protestante où j'enseigne fait, chaque année, sa retraite de rentrée à la Sainte-Baume, dans l'arrière-pays marseillais. Cette région est un haut-lieu de la spiritualité. Il y a là beaucoup de «chemins». A côté de l'ancien monastère où nous logeons, se trouvent des asrams, des centres de méditation zen, des hari-krishna, des lieux où l'on peut être formé par un «maître».

La spiritualité est à la mode, et les «actifs» qui gagnent bien leur vie dans les entreprises ont besoin, pendant le week-end, de quelque chose que les églises chrétiennes leur offrent rarement. Aussi courent-ils après des maîtres capables de les «orienter» – la vérité vient de l'Est! – et de leur montrer le bon chemin. Techniques de méditation, de relaxation, de contrôle corporel: tout est bon pour s'évader d'un monde unidimensionnel. La négation du monde matériel est devenue à la mode, en Occident, depuis que George Harrison, l'ancien Beatle, a consacré un disque à la gloire de Krishna et du «ciel spirituel».

C'est là une des maladies de notre siècle: les expériences «religieuses» que l'on peut faire sans trouver la vérité. Nous sommes des chercheurs, et non des «trouveurs». Et nous cherchons sur tous les chemins…

Pourtant la spiritualité effraie bien des âmes. Elle semble bizarre, et elle inquiète tant elle est étrangère à la vie de tous les jours; elle apparaît comme en contradiction avec l'expérience

quotidienne. Notre société est matérialiste; il n'y a qu'une faible minorité de personnes, des idéalistes, qui puissent envisager d'atteindre l'extrême inverse. Suivre un régime végétarien strict, apprendre la méditation transcendantale, répéter sans cesse son mantra, s'abstraire jusqu'à trouver le néant, recevoir le coup de pied qui provoque l'illumination… Tout cela est ésotérique, fascinant peut-être, mais assez irréel…

Le Dieu de la Bible, le seul, le vrai, ne demande pas ce genre de spiritualité. Il ne s'y intéresse pas et, dans certains cas, il le considère, sans doute, avec une sorte d'ironie. En effet, selon la Bible, la condition requise pour connaître Dieu est la sainteté.

La sainteté? En vérité, n'est-ce pas encore plus que la spiritualité? La sainteté, n'est-ce pas ce que personne ne peut atteindre, sauf quelques êtres d'exception: Thérèse d'Avila, François d'Assise, Mère Thérèse ou, sous un autre angle, Gandhi et Martin Luther King? Mais non! La sainteté, ce n'est pas cela.

La sainteté ne figure pas au nombre des préoccupations de la plupart de nos contemporains. Seuls la recherchent les individus rares qui se débattent avec des fautes et des faiblesses, ou alors, à l'inverse, ceux qui «décollent de la réalité» en se trompant sur leur compte. Si nous sommes conscients de notre vraie condition, nous percevons, même si ce n'est qu'intuitivement, que la seule espérance est l'octroi d'une sainteté gratuite. La véritable, l'unique sainteté, en effet, est un don de Dieu, une surprise à accepter de sa part. Mais ceci semble tellement impossible que la «religion» des mérites prend tout naturellement le dessus. Et beaucoup espèrent qu'à la porte du ciel, Dieu, si du moins il existe, sera satisfait en entendant la liste des bonnes actions accomplies ici-bas.

Certains pensent qu'il existe de nombreux chemins pour aller à Dieu. Peu importe celui qu'on choisit, pourvu qu'on soit «en chemin». Jésus n'est pas de cet avis. Son enseignement est qu'il n'y a qu'un seul chemin, un chemin étonnant: lui-même. «Je suis le chemin, la vérité et la vie».[1]

Dans le présent livre, nous allons préciser comment trouver ce chemin, comment vivre la sainteté que Dieu veut. Les développements qui vont suivre se limiteront à la vie personnelle du chrétien, sans référence au rôle, pourtant fort important, de la communauté ecclésiale dont il est membre: ce sujet pourrait faire, à lui seul, l'objet d'un ouvrage.

C'est là un choix, comme en est un également le fait de considérer la vie chrétienne par rapport à la sainteté de Dieu. Cette perspective, qui semble assez souvent absente de la pensée et de la vie des membres des différentes églises, est cependant très riche.

Mon propos est de décrire un itinéraire-type de la vie chrétienne et, chemin faisant, de montrer que, dans les moments de crise où nos problèmes semblent insolubles, Dieu a prévu tout ce qu'il faut pour nous accompagner jusqu'à la ligne d'arrivée. Si notre itinéraire personnel comporte bien des fausses pistes, des marécages et des terrains désertiques, il inclut aussi des sommets, des crêtes où l'action de Dieu pour nous et en nous est certaine. En levant les yeux vers les «montagnes» de l'amour divin, manifesté de façon unique en Jésus-Christ, nous découvrirons le véritable sens de la vie présente et nous déborderons d'espérance en la vie à venir.

---

1 Jean 14.6

1. La vie chrétienne, un voyage

La vie chrétienne est une vie pleine de contradictions dans laquelle il y a tension entre ce qui est ancien et ce qui est nouveau. L'ancien vient de notre passé; le nouveau tient au fait que Dieu est intervenu dans notre vie pour la changer. Le péché, notre incapacité naturelle à aimer Dieu de tout notre cœur, ne peut plus être pris à la légère. Nous savons qu'il est une sorte de maladie spirituelle qui conduit à la mort. Il faut lutter contre ses séductions tant dans la réalité environnante qu'en nous-mêmes. Ceci est possible, car le chrétien a reçu une nature nouvelle. Un homme en Christ est «une nouvelle créature, les choses anciennes sont passées; toutes choses sont devenues nouvelles».[1] La nouveauté de vie que Dieu donne n'est pas un médicament à absorber de temps en temps pour limiter les dégâts du péché. C'est plutôt une espèce de sérum qui permet de lutter utilement contre la maladie et de la vaincre. Ce sérum a la particularité originale d'être opérant tout au long de la vie.

Le chrétien ne peut pas continuer à vivre paisiblement avec son péché. La volonté de Dieu est sa sanctification.[2] Cette exigence est sans doute inconfortable par moments, et ce d'autant plus qu'elle concerne tous les aspects de l'existence. Si nous sommes vraiment des «êtres» nouveaux en Christ, il faut que cela soit

1 2 Corinthiens 5.17

2 1 Thessaloniciens 4.3. Voir 1 Thessaloniciens 5.23; 2 Thessaloniciens 2.13; Ephésiens 1.3, 4

perceptible partout, et que rien ne reste extérieur à l'action de Jésus-Christ.

Qu'est-ce que la *sanctification*? Elle comporte deux caractéristiques, l'une restrictive et l'autre positive, qui évoquent la sainteté de Dieu. Dieu est saint parce qu'il est «à part»: Dieu est tout autre, il est différent des hommes. Cependant la sanctification ne signifie pas simplement être «à part» pour servir Dieu; elle ne consiste pas en une série de «ne...pas» ou d'interdictions. Des églises «évangéliques» ont parfois donné l'impression qu'une vie de sainteté est une vie d'abstinence où l'on se coupe du monde. Mais il est bien vrai que le chrétien doit chercher à s'abstenir de ce qui est péché selon la Parole de Dieu; c'est là le côté restrictif de la sanctification.

Le côté positif correspond à la notion de gloire et de pureté, comme l'éclat de la lumière. Dieu aime la sainteté, parce que lui-même personnellement est saint. La sainteté, c'est le bien-être, la vie. Dieu n'aime pas la mort à laquelle conduit le péché. La sainteté que Dieu veut pour nous est une plénitude de vie et de bonheur dans sa lumière. Dans notre relation avec Dieu, nous apprenons à prendre plaisir aux choses qu'il aime, à nous réjouir du bonheur que donne son salut et à vivre dans la joie.

Connaître Dieu n'est pas une menace pour notre épanouissement humain; bien au contraire, seul le péché rend aigre et maussade.

Rien n'a changé…?

Sur le plan pratique, être une nouvelle créature soulève bien des problèmes. Comment accepter ce que dit la Bible à ce sujet? N'est-ce pas beaucoup trop radical pour notre état actuel? Très souvent, on entend dire: «Depuis que je suis devenu chrétien, rien ne semble avoir changé. J'ai les mêmes problèmes. Je ne me sens pas différent. S'est-il réellement passé quelque chose en moi?»

L'apôtre Paul prononce une parole bouleversante à ce sujet: «Celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit.»[1] Tout comme un homme et une femme unis ensemble deviennent «une seule chair» pour partager la même vie, le chrétien est «un seul esprit» avec le Seigneur, et il *vit de la vie de Jésus-Christ*. Cette vie reçue de Christ est à l'origine de sa recherche de sainteté dans toute son existence. Voilà pourquoi Paul ajoute: «Fuyez l'inconduite.»[2]

Il n'est donc pas question de poursuivre une utopie spirituelle. Dès la conversion, si elle est véritable, le nouveau est déjà en nous. Inutile de se mettre en quatre pour trouver du «nouveau». Le nouveau est là, telle une semence jetée par Dieu. A nous de faire fructifier cette semence impérissable en vivant unis à Christ et en recevant notre sève de vie de lui.[3]

---

1 1 Corinthiens 6.17

2 1 Corinthiens 6.18, 19

3 1 Jean 3.9

Les conditions du voyage

Ceci est difficile à vivre. L'impatience nous pousse à rechercher des expériences nouvelles et à y voir la solution idéale à certains problèmes. L'herbe est toujours plus verte de l'autre côté de la haie, même s'il s'avère qu'elle n'est que du gazon artificiel!

Beaucoup de chrétiens s'imaginent que la sanctification est une expérience extraordinaire qui leur fait faire un bond en avant et les «met à part» du monde comme s'ils étaient des objets sacrés. Pour eux, cette expérience spéciale impliquerait un statut spécial qui se manifesterait par une vie consacrée, tout entière, au Seigneur.

Ce point de vue soulève un problème qu'une histoire de grenouilles peut illustrer. Il paraît – mais je n'ai pas voulu le vérifier! – que des grenouilles placées dans de l'eau mise à chauffer lentement ne sautent pas pour se sauver, et qu'elles succombent sans réagir. Il y a là, je crois, une bonne illustration de notre société déboussolée: la «température» monte et atteint un sommet sans que nos contemporains en soient conscients.

Les chrétiens, eux, réagissent de deux façons. Il y a, d'une part, ceux qui trouvent la «température» inconfortable et souhaitent sortir du monde pour ne pas subir son sort. Ils recherchent la perfection en se séparant, et ils prétendent qu'il est possible de vivre à part. En un sens, ce point de vue est assez sympathique. Les chrétiens sont, en effet, différents des autres et conscients des excès du monde; ils veulent s'en protéger. Pourtant, ce comportement conduit à une vie désincarnée. La nouveauté en Christ ne fait pas sortir du monde et ne rend pas parfait. Elle n'inclut pas non plus de «suppléments». C'est dans ce monde

que Christ s'unit à nous, à notre humanité. Tel est le mystère de la grâce.

Il y a, d'autre part, les chrétiens qui ont une réaction inverse et qui tendent à minimiser la nouveauté de la vie en Christ. Ceux-là ne diffèrent guère des malheureuses grenouilles évoquées plus haut! Ils croient en Christ, mais leurs valeurs, leur façon de vivre, leur vérité ne les distinguent pas du monde. Pour eux, la foi est une valeur personnelle et individuelle qui ne saurait avoir de prétention à l'universel. Il n'y a donc qu'à accepter le monde tel qu'il est et à faire de son mieux pour y ajouter un peu de «lubrifiant» de temps à autre.

Il est bien vrai que sortir du monde est impossible. Dans la prière sacerdotale, Jésus a demandé, non que nous soyons ôtés du monde, mais que nous soyons gardés du malin. Et cependant, les chrétiens «ne sont pas du monde».[1]

Voici donc les conditions dans lesquelles l'âme du chrétien doit accomplir son itinéraire. Conditions inconfortables à cause des forces opposées à vaincre. Il est un homme nouveau, vivant une réalité nouvelle dès sa conversion. Il n'a à fuir ni son humanité, ni le monde. Cette vie nouvelle transforme son existence. Sa façon de voir, les problèmes qu'il doit résoudre et les péchés qu'il reconnaît ne sont plus des fatalités; tout est appelé à se transformer.

Pour reprendre l'image de l'eau en train de chauffer, la chaleur grandissante n'est plus considérée comme une raison de fuir le monde ou comme une chose insignifiante. Cette température élevée devient une occasion de purification: le monde, les problèmes, les péchés, tout ce qui révèle au chrétien la nature

1 Jean 17.15, 16

dramatique de sa condition doivent l'inciter à resserrer ses liens avec le Christ.

«C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume».[1] Pourtant la «température» ne deviendra jamais brûlante, insupportable. Le Christ vivant a souffert l'épreuve avant nous, il est capable de «secourir ceux qui sont tentés», car «il a souffert lui-même».[2]

La sanctification ne nous fait pas sortir du monde. Elle y fait vivre avec Christ, c'est-à-dire y rester avec une perspective différente.

Les étapes de l'itinéraire

Si vous devez voyager dans un endroit inconnu de vous, vous pouvez, par exemple, demander un itinéraire à un club d'automobilistes. Ainsi, Dieu a fixé notre itinéraire spirituel. Cela fait partie de son plan qui est de «conduire beaucoup de fils à la gloire» par Christ et en Christ, «l'auteur du salut», qui a été «élevé à la perfection par la souffrance». La route à suivre est celle de la sanctification *progressive*. «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous issus d'un seul. C'est la raison pour laquelle il n'a pas honte de les appeler frères.»[3]

La clarté de ce plan est encourageante. Dieu est le point de départ du voyage que notre âme doit entreprendre. Pour entrer dans la gloire, le terme du parcours, il a choisi Christ comme auteur du salut. La grâce dont nous vivons vient de lui. Tous les

1 Actes 14.22

2 Hébreux 2.18

3 Hébreux 2.10, 11

biens que nous recevons sont à lui. Notre justification et notre sanctification sont déjà complètes en lui au moment où nous croyons, car c'est lui qui les accomplit à notre place. Il est notre *assurance-voyage*. Au fur et à mesure que nous avançons dans notre pèlerinage, c'est toujours «en» Christ, en nous appropriant les différents aspects de son œuvre. Il n'y a rien à y ajouter. Il n'y a rien à parfaire.

Jésus-Christ est «celui qui sanctifie». Nous sommes donc «sanctifiés»: changés peu à peu afin de lui ressembler. Voilà pourquoi il a dit être «le chemin»! Et le plus étonnant, c'est qu'en suivant ce chemin, nous devenons «ses frères». Christ est venu de Dieu, comme le Fils, auteur du salut, afin que nous devenions des fils, bénéficiaires du salut: «Me voici, dit Jésus, moi et les enfants que Dieu m'a donnés».[1]

Christ est notre guide. Il a fait le chemin avant nous et, en nous accompagnant pas à pas dans la progression de notre sanctification, il nous conduit à destination. Nous trébuchons, nous faisons des détours, nous piétinons ou même régressons… mais le tout se produit sous le regard de Christ.

Ainsi nous apprenons à considérer les incidents de notre parcours dans le cadre du plan global de Dieu. Quand nous sommes bloqués par les obstacles de notre petite histoire, cessons de regarder à nous-mêmes et cherchons notre soutien en embrassant du regard la grandeur du dessein de Dieu. Christ, par sa mort et sa résurrection, a obtenu un salut certain pour ceux qui le reçoivent par la foi. Notre fin est la transformation de nos

1 Hébreux 2.13

corps à son image dans la nouvelle création. Quand notre corps mortel aura revêtu l'immortalité, la mort sera détruite.[1]

Jésus-Christ a accompli l'œuvre *première* du salut. La glorification de nos corps sera son œuvre ultime. Entre les deux, nous expérimentons son œuvre *avant-dernière:* sa présence par son Esprit qui, «demeurant» en nous, est la source de tout progrès dans la sainteté.[2] Cet acompte de consolation est un encouragement énorme dans nos peines. Jamais Dieu n'abandonne ses enfants, même si ceux-ci l'oublient. Jamais une situation n'est tout à fait bloquée, quoi que nous pensions. Dieu peut faire au-delà de ce que nos pensées les plus extravagantes sont capables d'imaginer.

Notre insensibilité spirituelle, nos péchés répétés ou nos faiblesses naturelles peuvent susciter en nous le désespoir. Mais, dès que nous considérons son grand dessein, Dieu nous donne l'assurance que ce désespoir est injustifié.

L'unité qui existe entre le Saint-Esprit de Jésus et notre esprit humain, qui produit transformation, consolation et espérance, est un mystère étonnant, complexe et merveilleux. En effet, dans les «trous» les plus profonds de notre expérience, l'Esprit gémit avec nous.[3]

Après avoir revêtu notre chair humaine pendant sa vie terrestre, notre Seigneur est présent, par le Saint-Esprit, dans nos esprits pendant notre vie sur la terre. Aussi est-il le protecteur sûr de nos corps et de nos âmes.

---

1 1 Corinthiens 15.54, 55

2 Jean 15.5

3 Romains 8.5, 9-17, 26-27

Un voyage en solitaire?

Les différentes traditions chrétiennes s'accordent sur la manifestation nécessaire de la sainteté dans la vie du chrétien. Le dessein de Dieu est clair: son peuple doit être un peuple qui se distingue du monde.
Cependant, sur les aspects pratiques de la sanctification – comment vivre la sainteté de Christ que nous avons reçue – des différences de perspective se sont creusées.

1. Le progrès dans la sainteté: 1ère version
Pour Augustin et ceux qui l'ont suivi dans ce qui est devenu la tradition catholique romaine, la sainteté est un aspect de la nature divine, qui est conférée progressivement lorsqu'on participe à la grâce. Et la grâce a été liée de plus en plus aux sacrements de l'Eglise. Par le baptême, un enfant reçoit la rémission du péché originel afin de faire partie du peuple de Dieu et de croître dans cette grâce initiale. Ensuite, aux différentes étapes de la vie humaine correspondent différentes grâces qui expriment la participation à la vie divine. Les sacrements sont des moyens institués pour que la grâce divine œuvre dans la vie des croyants.
Pour cette tradition, la sanctification se développe par agrégation à un peuple. C'est pourquoi l'on parle de *la sacramentalité de l'Eglise*.
La Réforme a bouleversé cette conception et la pratique de vie chrétienne qu'elle préconise. Martin Luther a compris que ses efforts pour atteindre la sainteté ne lui donneraient pas l'assurance du salut que lui ont apportée les paroles de Romains 1.17,

«le juste vivra par la foi». Le salut est acquis par la foi en Christ qui a payé le prix de nos fautes. Le chrétien est justifié devant Dieu, car il est habillé de la justice de Christ. Il n'y a pas là de fiction légale: en déclarant juste le pécheur, Dieu le revêt réellement de la justice de Christ, justice qui lui est «étrangère». Devant Dieu, l'homme de foi est donc *à la fois* pécheur et justifié.

La conséquence de cette façon de voir est considérable. La sanctification n'est plus la ressemblance progressive avec Dieu obtenue par une participation à la nature divine dans les sacrements. La communion avec Dieu est réalisée par la foi qui place le croyant au bénéfice de l'œuvre accomplie par Christ. La sanctification est la transformation de notre comportement; cette transformation résulte de la foi en Christ. Justifiés par elle, nous sommes libérés du péché, de la condamnation et de la mort, et pourtant, nous restons pécheurs.

La spiritualité protestante accentue la relation personnelle avec Dieu, par la foi; la vie chrétienne est obéissance à Dieu, mise en pratique de la vérité biblique avec l'aide de l'Esprit. La sanctification est l'expression de la justification dans les différents aspects éthiques de notre vie.

Dans cette perspective, la relation personnelle est, à l'évidence, centrale. Elle a été exagérée dans des mouvements de réveil ou de spiritualité protestants et, plus récemment, au contact de l'individualisme contemporain. Une réaction contre les abus d'une telle spiritualité par trop individualiste en est résultée.

2. Le progrès dans la sainteté: 2ème version

Face aux problèmes énormes du monde, des voix se sont élevées pour dire que le signe distinctif du chrétien n'est pas tant

sa disposition intérieure que son engagement dans les luttes contre le mal. La faim, le racisme, le nucléaire, le gaspillage des ressources planétaires, le surarmement, le chômage, la torture, le totalitarisme, la domination des pauvres par les riches, voilà les domaines où le chrétien doit s'engager s'il veut être fidèle. La foi s'est trop privatisée, intériorisée, au point d'éluder les problèmes de la société.

Ici, la réalité de la sanctification passe de l'intérieur à l'extérieur. La vraie spiritualité ne se situe plus dans la relation établie entre Dieu et l'individu, mais dans les relations entre individus. «Notre engagement en faveur de la justice est la seule chose qui donne de la crédibilité à tout ce que nous pouvons faire» a dit Emilio Castro à l'Assemblée du Conseil Œcuménique de Vancouver, en 1983. Et Jésus est très souvent cité comme modèle. En s'identifiant à ses qualités humaines, le chrétien devient la présence de Christ dans le monde.

Il est grave, en effet, que la foi soit sans incidence sur nos comportements divers. Dans la vie chrétienne véritable, la foi sanctifie tout. Si la spiritualité conduit à dissocier la foi et la vie, il y a grand risque que soit perdu le sens fondamental de *la sanctification*.

Je voudrais, maintenant, ajouter deux remarques à propos de la «sanctification par l'engagement».

Notons d'abord que ce qui prime dans la sanctification biblique, c'est le rapport avec Dieu. Dieu est toujours premier. Aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, les exhortations à aimer et à servir Dieu passent toujours avant les exhortations «semblables» concernant les prochains. Le chrétien est appelé à être l'image de Jésus-Christ. Si Dieu remplit notre cœur, nos

actes s'en ressentiront. Se préoccuper de servir les prochains avant de servir Dieu risque de conduire à idolâtrer l'humain et à oublier le divin.

En deuxième lieu, il est clair que la Bible, qui est remplie d'exhortations concernant la communion avec Dieu, n'aborde pas la plupart des questions que pose, aujourd'hui, l'engagement dans des actions humaines. C'est ainsi, par exemple, que notre attitude vis-à-vis du nucléaire dépend de notre manière de mettre en œuvre son enseignement général. Rien de précis n'est dit à ce sujet dans la Bible. C'est une question de discernement ou de conscience individuelle. Ce genre de question ne regarde pas la sanctification qui est *l'œuvre commune de l'Esprit dans tous les chrétiens* et va plus profond que la conscience. De même, on peut être d'accord pour déclarer anti-biblique l'apartheid et différer d'avis sur la manière d'opérer des changements en Afrique du Sud, car la Bible n'évoque pas directement cette situation-là.

Est-ce à dire que la vie chrétienne est un voyage en solitaire? La réponse est, à la fois, oui et non. «Oui», parce que la vie chrétienne est enracinée dans une conviction individuelle. Personne ne peut se substituer à autrui. Je peux comprendre la souffrance de mon prochain, mais je ne peux pas la partager pour l'en soulager. Il n'y a que Christ qui puisse le faire de façon spéciale.[1]

Le «non» provient du fait que la vie chrétienne et la sanctification ont un aspect communautaire. En Ephésiens 4, parmi les sept expressions «un seul», il est écrit «il y a un seul corps et un seul Esprit» et les chrétiens sont exhortés à «conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix».[2] Le Saint-Esprit est indivisible.

1 Romains 5.7-11ss

2 Ephésiens 4.3, 4

Impossible de l'imaginer distribué aux chrétiens comme les tranches d'un gâteau, dont chacun reçoit une part. Il est une personne et non une puissance sécable; quand il demeure dans un chrétien, il y est tout entier. Il y a un seul Esprit qui assure l'unité de tous ceux qui l'ont ainsi reçu. C'est pourquoi les chrétiens, individuellement responsables devant le Seigneur de leur marche, sont également appelés à la communion, au soutien mutuel, à la répréhension et à l'exhortation réciproques. Il y a là un mystère: l'union avec Christ s'accompagne de l'union avec des frères et des sœurs. Cette union est plus forte que la camaraderie, le compagnonnage au service d'une cause commune. C'est l'unité divine et éternelle qui est l'œuvre de l'Esprit. Elle est l'image de ce qui attend, dans l'avenir, l'humanité restaurée.

Le chemin que nous allons suivre

En tant que chrétiens, nous sommes donc en chemin avec Jésus-Christ, comme les disciples d'Emmaüs. Nous avons besoin, nous aussi, que nos yeux soient ouverts sur le caractère de l'itinéraire à suivre.
En voici les diverses étapes selon l'ordre de leur présentation dans cet ouvrage:

– la conversion chrétienne et notre nouvelle nature (chapitres 2 à 4),
– notre guide, ce qu'il a fait pour nous et la confiance que nous pouvons avoir en ses compétences (chapitres 5 et 6),

– la progression à réaliser et la manière d'y parvenir (chapitres 7 et 8),
– les différents obstacles à surmonter dans notre progression (chapitres 9 à 13).

Chemin faisant, nous verrons comment Christ marche avec nous et nous donne l'assurance d'arriver sains et saufs au terme du voyage.

2. Tourisme de rêve?

Pour commencer, une double illustration. Elle concerne deux étudiants en théologie. Cette qualité n'en fait pas des humains différents des autres mortels!

Le premier étudiant s'est rendu auprès de son professeur pour lui demander une explication sur le sens de la croix. Plus tard, il a donné sa vie à Christ. Son étonnement était de n'avoir jamais entendu cet Evangile-là dans la bouche de son pasteur. Il pensait être chrétien, mais il ne l'était pas. Car il n'avait pas vraiment compris le sens du message biblique du salut.

Le second étudiant avait d'abord étudié dans une Faculté de théologie «moderniste». Il était comme une plante flétrie, manquant d'eau et de lumière. Sa foi était très faible, il était accablé de remords et il ne savait pas s'il était chrétien ou non. En fait, il l'était, je le crois vraiment; et, avec le temps, sa foi s'est affermie et il a goûté l'assurance du salut.

La question se pose donc à nous tous de savoir si notre foi est authentique. Comment être sûr que notre «voyage chrétien» n'est pas une sorte de tourisme de rêve, romantique?

Ne serait-il pas affreux que notre façon de nous voir ne soit pas celle de Dieu, que nous nous trompions? A moins de manquer de sérieux, il est impossible d'échapper à cette interrogation des Evangiles. A ceux qui disent «nous avons mangé avec toi et tu nous as enseignés», Jésus répond «je ne sais pas d'où vous êtes; éloignez-vous de moi…» Tous ceux qui diront «Seigneur, Seigneur» n'entreront pas dans le royaume.[1]

---

1 Luc 13.27; Matthieu 7.21-23

Ce problème tracasse beaucoup de chrétiens et, comme un cancer caché, il leur enlève joie et dynamisme spirituels. Parfois, il est mélangé avec une fausse idée de la doctrine de l'élection qui, dans la Bible, n'est jamais source d'incertitude, mais suscite la louange et l'espérance.

L'illusion et la réalité

La première fois que mes beaux-parents sont venus, en voiture, nous rendre visite dans le Midi de la France, ils se sont trompés de direction. Dans la nuit et la pluie, ils ont confondu les signalisations pour Aix et pour Apt. Confusion banale et plaisante… après coup, bien sûr! Plus sérieusement, dans la nuit de nos âmes et la pluie de nos péchés, il est tout à fait possible de s'imaginer être sur la bonne voie et de ne pas y être…
A la fin du Sermon sur la Montagne, dans l'Evangile de Matthieu, Jésus donne une série d'oppositions pour nous aider à ne pas nous égarer. D'un côté, il y a le chemin large, les faux prophètes, ceux qui se réclament faussement du Seigneur,… et la perdition; de l'autre, le chemin étroit, le bon fruit, ceux qui font la volonté de Dieu,… et la vie éternelle.
Jésus, lui-même, nous invite à nous examiner nous-mêmes pour voir si nous sommes sur le bon chemin. Pour stimuler notre recherche, il a prononcé la parabole des deux maisons, dont l'une est tombée sous la violence d'un orage.[1]

1 Matthieu 7.24-26

Les deux bâtisseurs ne sont pas, le premier un chrétien, et l'autre un païen incroyant et ignorant, comme certains le pensent. La parabole est plus nuancée; il s'agit d'un vrai chrétien et d'un «faux chrétien», c'est-à-dire d'une personne qui vit dans l'illusion, qui se croira chrétienne jusqu'à l'orage du jugement. Jésus dit: «Avant tout, évitez cela!»

Les deux constructeurs ont le même désir: bâtir; ils choisissent la même localité, et leurs maisons ont la même apparence de solidité. Spirituellement, on pourrait dire qu'ils veulent faire quelque chose de leur vie; ils sont pratiquants et se présentent comme des hommes de bonne volonté apparemment solides et sûrs.

Le «faux chrétien» n'éprouve aucun doute; pour lui, tout semble aller bien. Où donc est le problème? Il réside dans l'inconscience qui est la sienne sur sa situation réelle. Il n'a pas de doutes et c'est là que le bât le blesse. Pour plus de commodité, il a construit sur le sable, il n'a pas creusé de fondations, il a fait à la va-vite, au fil de ses désirs, et en bravant les règles élémentaires en matière de bâtiment. C'est un «insensé»! Il est l'image d'une personne qui écoute l'enseignement de Jésus, mais qui n'en fait ensuite qu'à sa tête. Il a peut-être effectué un tri dans l'ensemble de la doctrine biblique et constitué une sélection personnelle. Quoi qu'il en soit, il n'enlève pas le sable, il laisse son péché en place et il néglige de construire sa vie sur le fondement d'un vrai repentir. Sous un vernis de respectabilité demeure une pourriture secrète.

La différence entre les deux bâtisseurs tient au fait que l'homme sage «entend *et met en pratique*» les paroles de Jésus. Il a creusé

pour établir sa vie sur le roc; l'apparence et la réalité de sa foi sont en harmonie.
Cette parabole indique de façon saisissante quels sont, dans la vie, les éléments qui permettent de distinguer la réalité de l'illusion. Il y en a trois. D'abord, *une expérience* réelle du changement avec pour conséquence la modification de nos projets; en deuxième lieu, une attitude pratique de repentir; enfin, le roc, la parole sur laquelle se fonder.
Ces trois tests permettent de vérifier si notre voyage n'est pas du tourisme futile.

Premier test de la foi: une expérience qui compte

«Voici mon ami qui vient de naître de nouveau» dit une de mes connaissances en présentant quelqu'un à un pasteur. «Drôle de façon de parler», répondit le ministre.
Les puritains, dont on parle sans bien les connaître, étaient de véritables sages-femmes des âmes.[1] Ils ont écrit de nombreux livres consacrés au diagnostic spirituel et à la manière, pour une âme, de passer de la mort à la vie. Aujourd'hui, nous sommes souvent réticents pour évoquer nos expériences spirituelles –

1 Réformés des 17e et 18e siècles en Angleterre, aux Pays-Bas et dans les colonies. Un des plus connus est John Bunyan, l'auteur du Voyage du pèlerin. Ils ont rédigé, en 1648, la célèbre Confession de Foi de Westminster. On trouve parmi leurs héritiers le prédicateur du réveil, George Whitefield, le grand théologien de la Nouvelle-Angleterre, Jonathan Edwards, de nombreux missionnaires ainsi que le baptiste, C.H. Spurgeon.

moi, le premier! – alors que nous parlons volontiers de psychologie. Dans bien des milieux chrétiens, la notion de conversion occupe peu de place; on a presque peur de l'évoquer, peut-être pour se distancer de Billy Graham ou des charismatiques!

Il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est une des grandes doctrines que le christianisme actuel a perdues. J'ai dit «doctrine» parce qu'avant d'être une expérience, la conversion est un enseignement biblique que l'église, dans sa totalité, devrait connaître et prêcher. Autrement, nos idées sur la vie chrétienne ne peuvent être que fumeuses.

Il est vrai, cependant, qu'il est possible de vivre en chrétien sans avoir une compréhension doctrinale élaborée de la nouvelle naissance, tout comme nous pouvons traverser l'existence sans réfléchir au début de notre vie matérielle. Cependant, pour comprendre le sens de la vie humaine, son caractère unique, il importe de ne pas oublier la valeur de l'âme humaine. Ainsi, des erreurs pourront être évitées dans le domaine de l'expérimentation sur la vie humaine, ceux de l'avortement ou de l'euthanasie. De même une bonne compréhension des premiers moments de notre vie spirituelle permet d'éviter certaines erreurs par la suite; notamment, celles que notre conversion serait incomplète, ou que perdre son salut est possible.[1]

Bien des problèmes de la vie chrétienne proviennent, je crois, d'une carence dans ce domaine.

Parfois, la doctrine biblique de la nouvelle naissance est délaissée sous prétexte qu'elle se trouve surtout dans les écrits de

1 Nous reviendrons, plus tard, sur ce point.

Jean.[1] Ainsi cette expérience serait réservée pour des circonstances exceptionnelles, comme celles qu'ont connues Paul ou Nicodème: l'un était frappé d'aveuglement spirituel et l'autre de crainte. Une telle attitude dissimule, peut-être, un refus d'admettre que la nature humaine est mauvaise au point d'avoir besoin d'un changement radical. Le sérieux du péché, la nécessité de rechercher la miséricorde de Dieu, l'idée que l'on est sous le jugement et celle qu'un salut est nécessaire sont autant de notions qui peuvent faire sourire à une époque où il est entendu que «nous irons tous au paradis»!

1. Modèles bibliques de conversion

Pour écarter la conception «conversion = exception», considérons quelques modèles bibliques trouvés ailleurs que dans l'Evangile de Jean. Ces textes montrent que la conversion est l'œuvre de Dieu. Voici, à l'aide de trois textes particulièrement frappants, comment cela arrive.

> – «Dieu qui a dit: La lumière brillera du sein des ténèbres a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ… cette puissance supérieure est attribuée à Dieu, et non pas à nous.»

---

1 Jean 3; 1 Jean 2.29; 3.9; 4.7; 5.1, 4, 18. Nous utilisons les mots «nouvelle naissance», «régénération» et «conversion» dans le même sens, bien qu'il y ait une légère nuance de sens entre eux. Le premier indique la conséquence d'une action qui vient «d'en haut»; le deuxième, le début d'une action qui donne, et continue de donner, la vie; alors que le troisième contraste passé et présent, et évoque une rupture.

– «…nous qui étions morts par nos fautes, il nous a rendus à la vie avec le Christ – c'est par la grâce que vous êtes sauvés – il nous a ressuscités et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Christ-Jésus.»

– «…vous avez été régénérés, non par une semence corruptible mais par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu.»[1]

La vie nouvelle est présentée, ici, comme une création ex nihilo (de rien et dans rien), une résurrection des morts et une vie donnée par la naissance. L'homme n'est pas créateur, il ne peut pas ramener à la vie, il ne choisit pas de naître. Lors de la conversion, il en va de même; c'est Dieu qui agit. L'homme est passif et Dieu est actif. Pourquoi? Parce que, face à Dieu, nous sommes incapables de toute action, car nous sommes *spirituellement morts*. Cette idée peut nous déplaire; et il est bien vrai que, *naturellement*, elle n'est pas plaisante. Nous préférerions avoir notre mot à dire en ce qui concerne notre conversion. Mais la réalité est autre et en harmonie avec la doctrine biblique relative à notre état naturel et à l'œuvre du Saint-Esprit.

2. Une expérience, mais pas n'importe laquelle

Nous sommes naturellement morts, vendus au péché, ennemis de Dieu, enfants de colère, selon la Bible.[2] C'est peine perdue que d'essayer de changer cela par nos efforts; c'est aussi inutile que de mettre un emplâtre sur une jambe de bois. C'est l'Esprit

1 2 Corinthiens 4.6, 7; Ephésiens 2.5; 1 Pierre 1.23; voir Jacques 1.18 et Ezéchiel 37

2 Ephésiens 2; Colossiens 1.21

qui le fera: «quand il sera venu, dit Jésus, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement.»[1]

Que se passe-t-il à la conversion? En un sens, il est aussi impossible d'*expliquer* comment une personne se convertit, que d'expliquer comment Jésus a ressuscité Lazare. Comment passe-t-on de la mort spirituelle à la vie nouvelle? C'est difficile à dire. Pourtant nous savons bien que ce que l'homme ne peut ni accomplir ni expliquer mais qu'il expérimente dans sa vie est «possible à Dieu».[2]

Même si nous ignorons comment s'opère le vrai changement de vie, nous en connaissons les caractéristiques puisque la Bible les décrit. Elles concernent le témoignage de l'Esprit par rapport au péché, à la justice et au *jugement*. Dans la conversion, qui constitue un demi-tour dans la direction de la vie, l'Esprit nous rend, d'abord, conscients de la réalité du péché. Nous avons vécu loin de Dieu, de la source de la vie; pour cette raison, nous sommes coupables et sous le signe de la mort. En deuxième lieu, il nous fait mesurer l'ampleur de notre déficit face à la justice divine. Dieu est saint et le péché mérite sa désapprobation. Mais Dieu ne nous abandonne pas dans cette situation. Sa justice, qui appelle le jugement, a été satisfaite par Christ à la croix où il a subi la peine à notre place, avant de vivre désormais avec Dieu. Le Saint-Esprit témoigne à notre esprit que la justice de Christ délivre de toute condamnation. Bien plus, Christ a vaincu le diable et lui a ôté tout pouvoir sur nous. L'esclavage du péché et la soumission au Prince des ténèbres n'est donc plus une fatalité.

---

1 Jean 16.8-11

2 Marc 10.26, 27

Toutes les conditions de notre libération sont ainsi réunies. Par l'Esprit, l'œuvre de Christ dans sa totalité a un impact énorme sur nous: celui qui est «mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification» a écrasé Satan, le prince que nous ne pouvons plus servir.[1] Si nous comprenons cela, nous sommes spirituellement prêts à vivre concrètement la foi en Christ.

Ainsi nous sommes passés de la mort à la vie. Mais pas à n'importe quelle vie: la vie *éternelle!* Par une nouvelle intervention de Dieu, le chrétien reçoit, par le don du Saint-Esprit, un «germe divin», une semence d'éternité qui pousse en lui. Voilà pourquoi, selon l'Evangile de Jean, la vie éternelle est conférée dès le temps présent.[2]

Autrement dit, la nouvelle naissance est le commencement d'une expérience avec Dieu qui nous introduit dans son éternité.

3. La conversion de tout l'être

Si notre vision de la conversion n'inclut pas tous ces éléments, nous risquons de transformer l'expérience chrétienne en illusion psychologique. Il y a, en effet, des conversions bouddhistes, islamiques, politiques, et il peut y avoir, dans la vie, une infinité d'expériences diverses. Pourtant il est impossible de prétendre que chacune se réfère à la même vérité emballée seulement de papiers de couleur différente.

Voici une illustration. Pensons à des expériences aussi différentes l'une de l'autre par l'angoisse qu'elles suscitent que «perdre ses clefs», «perdre son emploi» et «perdre son conjoint». La nature et l'intensité du sentiment éprouvé en chaque circonstance

1 Romains 4.25

2 Jean 3.15; 6.54, 68; 10.28; 12.25; 17.2, 3

sont liées au contenu de l'expérience. Il en est de même pour la conversion chrétienne qui ouvre sur des perspectives qui lui confèrent sa substance et son sens.

En considérant la conversion telle qu'elle est présentée dans la Bible, on est frappé par son envergure. Dieu nous fait entrer dans son éternité, en nous faisant passer de la mort à la vie. Cette vie est un don que nous saisissons avec une conviction qui vient du Saint-Esprit. Sa nature s'éclaire si l'on considère l'œuvre et la personne de Jésus-Christ. Cette vie commence dans le temps et se poursuit jusque dans l'éternité.

A la conversion, le changement qui intervient est définitif et concerne tout notre être: nos croyances, nos émotions et notre comportement. Comment imaginer quelque action susceptible de compléter ou d'annuler cette vie qui vient de Dieu?

Englobante, définitive, certaine, cette nouvelle relation avec le Christ, dans laquelle nous entrons par une naissance, est le bien le plus précieux du chrétien. Il vit, il a la vie. Si notre expérience de Christ lors de la conversion ne nous paraît pas assez profonde, c'est que nous avons mal compris son caractère. A cet instant, en effet, nous recevons Christ en entier, non en partie. Et il est inimaginable d'avoir plus que le Christ lui-même!

Au lieu d'essayer de remplir une tasse déjà pleine, apprenons plutôt à respirer, à exister en Christ et à nous réjouir en lui. «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, dit Jésus à ses disciples, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux.»[1]

Notre première digue contre toute illusion est donc une doctrine qui illumine notre expérience et une expérience qui concrétise la

1 Luc 10.20

doctrine. Entendre et pratiquer, deux attitudes complémentaires qui attestent notre passage d'une vie à une autre. Réellement.

Deuxième test de la foi: dis-moi quel est ton repentir, je te dirai quelle est ta foi

Le deuxième signe de la réalité de notre expérience est un repentir profond. Si nous ne sommes jamais revenus sur nos pas pour changer de chemin, si notre attitude n'est pas celle d'un éloignement constant du péché avec le secours de Dieu, il est douteux que le Saint-Esprit ait accompli une œuvre authentique en nous. Un chrétien qui ne déteste pas son péché et qui vit légèrement avec le mal devrait s'interroger.

Ce langage peut paraître un tantinet «vieillot». Il n'en demeure pas moins que le vrai chrétien se caractérise par un repentir qui le bouleverse et par un changement de comportement, d'attitudes qui, loin de ressembler aux remords morbides et infructueux d'un Judas ou d'un Esaü, sont l'expression d'une réalité positive.

«Qu'est-ce que le repentir?» demande un catéchisme pour enfants. C'est «rejeter le péché, le haïr et l'abandonner, parce qu'il est désagréable à Dieu».

Cet acte n'est pas uniquement négatif. Il exprime aussi le nouveau désir positif de plaire à Dieu, la volonté de lui être agréable. Ces signes de l'œuvre de l'Esprit permettent de renoncer au

péché, c'est-à-dire à la révolte contre Dieu, concrétisée jusque-là dans des attitudes et des actes mauvais, et cependant pleins de séduction. Par lui-même, l'homme est incapable de rejeter le péché, de le haïr. Pour y arriver, il doit compter sur l'aide surnaturelle de l'Esprit Saint.

Au début de la vie nouvelle en Christ, le repentir est présent et se manifeste un peu comme les douleurs lors d'un accouchement. A ce moment-là, le chrétien-en-devenir éprouve une impression particulièrement aiguë de son indignité et, très souvent, un vif dégoût pour sa vie passée.

Le signe de l'œuvre de la grâce, s'il est manifeste de façon spécifique au moment de la conversion, comme en témoignent les récits des Actes des Apôtres, ne s'observe pas exclusivement en prélude à la conversion, comme le pensent certains.[1] Il serait dangereux, en effet, de penser que le repentir est seulement de mise aux origines de la vie nouvelle et qu'il ne déborde pas ce moment.

Si le repentir est banni de la vie chrétienne, toutes sortes d'attitudes en contradiction avec la Bible se trouvent légitimées. C'est ainsi que des personnes, se disant chrétiennes, en viennent à excuser et même à défendre des comportements aussi variés que le divorce, le concubinage, l'abandon de la vie de l'église, l'accumulation de biens matériels (pour servir le Seigneur),...en opposant la formule *honni soit qui mal y pense!*

Pourtant le repentir, le vrai, étreint le chrétien tout au long de sa vie. Comme le dit Jean Calvin, il est le compagnon de la foi.

---

1 Actes 2.38; 3.19; 20.21; 26.20; Luc 24.47. La place que le repentir prend dans la vie de l'enfant de Dieu se voit dans le Psaume 51 où David se repent en demandant «ne me retire pas ton Esprit Saint» et «renouvelle en moi un esprit bien disposé».

Notre relation avec Dieu est faite de deux brins de fil tissés ensemble: la foi et le repentir. Quand vous voulez savoir si votre foi est authentique, regardez de quelle nature est votre repentir! Le repentir qui bouleverse, qui est positif, comporte quatre étapes: la conviction, la confession, le pardon et la joie. Si l'on n'arrive pas à la joie et à la louange, le repentir est incomplet. Il y a là un problème pour bien des chrétiens; ils se repentent, mais ils n'entrent pas dans la joie du pardon et ils restent paralysés par leurs péchés. Ils sont comme des enfants qui reconnaissent leurs bêtises, reçoivent une fessée, mais refusent la parole de pardon du nouveau départ.

1. Repentir et conviction du péché

La conviction est non «une peur bleue», mais la conscience d'avoir été défaillant face à ses obligations envers Dieu. Elle comporte le désir de redresser la situation. Comme exemples, on trouve, dans la Bible, les juifs le jour de la Pentecôte, Zachée qui promet de restituer son gain illicite ou les païens de Romains 2 qui se condamnent eux-mêmes.[1]

Cependant, une conviction qui ne s'accompagnerait pas de confession ne se distingue guère du sentiment d'un manque, comme l'ont éprouvé le jeune homme riche ou Félix.[2] Ceux qui ressentent ce malaise essayent d'en fuir la cause, ou cherchent à se justifier par un comportement irréprochable. Ainsi Festus renvoie Paul, et le jeune homme riche continue d'observer tous les commandements.

---

1 Actes 2.37; Luc 19.8; Romains 2.14, 15

2 Matthieu 19.22; Actes 24.25

La conviction qui en reste au sentiment est dépourvue de toute idée d'obligation envers Dieu, et ne débouche donc pas sur la confession. Beaucoup de personnes en demeurent là, essayant de combler par des excuses ou des efforts leurs insuffisances.

2. Repentir et confession des péchés

La confession est essentielle pour l'obtention du pardon. «Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice».[1] Ces paroles apparemment simples cachent une psychologie complexe.

Confesser, c'est d'abord reconnaître sa responsabilité. Notre conviction aboutit à la confession quand nous disons «Oui, c'est ma faute». Le pas le plus difficile est là, car le premier mouvement est de se décharger de sa culpabilité sur les autres. Les enfants sont très habiles en la matière. Très forts pour confesser les méfaits des autres, ils reportent facilement la faute sur autrui quand ils sont accusés: «ce n'est pas moi, c'est lui qui a pris les bonbons!» Habitués à cela depuis notre jeunesse, nous continuons. Il y a peu de coupables dans les prisons, si l'on en croit certains prisonniers.

Confesser, c'est aussi partager la souffrance. Reconnaître le mal qu'on a fait, c'est admettre qu'autrui a été blessé et que le sang de sa plaie commence à se répandre dans mon âme. Quand on ressent cela, le miracle de la grâce permet de traverser les barbelés de la haine et de dire «pardonne-moi».

Confesser, c'est faire un acte de confiance et croire en la bonté de l'autre; c'est tout jouer sur son pardon, sur sa compréhension.

---

1 1 Jean 1.9

Confesser ses péchés à Dieu, c'est tout cela. Nous sommes responsables: «si nous disons que nous n'avons pas de péché, la vérité n'est pas en nous». Nous sommes responsables d'avoir mal agi envers Dieu, nos prochains et nous-mêmes: «Dieu est lumière, il n'y a pas en lui de ténèbres». Nous nous abandonnons à la grandeur de sa grâce: il est fidèle pour effacer «les plis».[1]

3. Repentir et pardon du péché

Enfin, le vrai repentir implique que l'on ait le sens du pardon et de la joie. Le Psaume 51 est un modèle à cet égard. Dieu connaît le péché de David; David le connaît aussi: «mon péché est constamment devant moi». David a tué un homme pour prendre sa femme; il a péché contre le premier commandement: «j'ai péché contre toi seul». David compte sur la grâce de Dieu: «fais-moi grâce selon ta bienveillance». Il exprime son besoin par les mots «lave-moi». Mais au milieu de sa tristesse et de son remords, sa confession débouche sur la reconnaissance:

> «Annonce-moi la félicité et la joie
> Et les os que tu as brisés seront dans l'allégresse…
> Rends-moi la joie de ton salut…
> Seigneur, ouvre mes lèvres
> Et ma bouche proclamera ta louange.»

La vraie repentance inclut la certitude du pardon, le désir de secouer la cendre et de tourner la page. Le pardon est donc un nouveau départ, une aurore.

---

1 1 Jean 1.5-10

«Pardonner et oublier» dit le dicton populaire. Dieu ne pardonne pas en oubliant nos péchés; il en efface les conséquences. La grâce de Dieu se révèle ainsi dans toute sa richesse. Dieu n'oublie rien, car son intelligence est infinie et il sait tout constamment. Pourtant, comme le dit le Psaume 130, Dieu ne garde pas devant lui nos fautes mais il nous pardonne indéfiniment. Telle est la source de la joie du chrétien. Une joie qui surgit dès que le péché et la délivrance correspondante sont perçus dans toute leur ampleur.

Si notre tristesse ne fait jamais place au soulagement dû au pardon, notre repentir n'est pas complet et notre foi est amputée d'un élément fondamental. Quand vous confessez vos péchés, veillez à entrer dans la joie, afin d'avoir l'assurance que vous avez pris un nouveau départ.

Le pardon est l'expression de la grâce de Dieu qui nous assure de la permanence de son amour. Le repentir est la réponse de l'homme, qui lui permet d'aimer celui contre qui il agit.

Troisième test de la foi: Parole de Dieu et vie pour Dieu

Le troisième test du chrétien est constitué par son attitude vis-à-vis de la Parole de Dieu. L'homme sage de la parabole des deux maisons a fondé sa vie sur le roc. Dans la conversion et le repentir, le Saint-Esprit est à l'œuvre avec la Parole. Dieu nous interpelle par sa Parole. Nous reconnaissons sa vérité et mettons notre confiance en lui.

Dans la conversion, le Saint-Esprit ouvre nos yeux sur la réalité de Dieu et sur la nôtre. Dieu nous appelle à lui par l'Esprit qui nous convainc et nous conduit à la confession. Cette action revêt sans aucun doute toute une gamme de modalités, aussi large et variée que celle de nos sensibilités et de nos personnalités. Mais son fer de lance est toujours le même: la Parole, expression de la vérité divine:

> «Vous avez été régénérés… par la parole vivante et permanente de Dieu… cette parole est celle qui vous a été annoncée par l'Evangile.»
> «Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité.»
> «La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ.»[1]

La conversion n'est pas une expérience indicible ou magique qui évacue l'intelligence. Elle devient une réalité dès lors que notre mentalité est informée par la vérité de Dieu. L'Esprit travaille toujours avec la Parole afin de nous conduire à en accueillir l'enseignement. Notre intelligence est réorientée par elle en vue du service de Dieu.
Ainsi la condition nécessaire pour recevoir la vérité n'est pas une démission de la raison. La conversion implique une connaissance de Dieu, qui peut être minimale, chez les enfants par exemple, ou maximale dans le cas de personnes à l'intelligence

1 1 Pierre 1.23, 25; Jacques 1.18; Romains 10.17. Sur le statut de la Bible, on peut lire, par le même auteur, Quand Dieu a parlé aux hommes (Editions Ligue pour la Lecture de la Bible: Guebwiller, 1985).

très développée. Il est exclu que la conversion s'inscrive en opposition avec la vérité biblique.
Dieu a donné sa parole d'honneur que si nous croyons, nous avons la vie éternelle. Pour tester la qualité de notre expérience et vérifier qu'elle ne relève pas de l'autosuggestion, il suffit de se référer à la vérité de la Bible. Si notre expérience est différente de ce que la Bible enseigne, elle n'est pas chrétienne. Une conversion authentique implique l'amour de la Parole, le désir de la recevoir et la volonté de lui obéir.

Conclusion

J'ai «donné mon cœur à Jésus», à l'âge de huit ans, un dimanche soir après avoir entendu un message pour enfants sur le retour de Christ. J'ai reçu ma carte de baptême. Mais suis-je né de nouveau? Suis-je converti aujourd'hui?
Pour le savoir, je dois vérifier si ma vie réagit de façon positive aux trois tests exposés dans ce chapitre, si la réalité d'aujourd'hui témoigne de la validité de ce qui s'est effectivement passé lors de ma conversion.
C'est dans cette perspective que Pierre exhorte les chrétiens: «*Désirez* comme des enfants nouveau-nés le lait non frelaté de la parole, afin que vous croissiez *pour le salut*, si *vous avez goûté* que le Seigneur est bon.»[1]

1 1 Pierre 2.2, 3

3. Les «bagages» du chrétien

A la sortie d'un culte, au cours duquel j'avais prêché sur la vie du chrétien en Christ, j'ai parlé avec une dame énervée qui m'a raconté ses malheurs. Sa vie, en effet, était moitié chrétienne, moitié païenne, et sa personnalité comme «éclatée», sans structure, ni espérance. Je doute que nos vingt minutes d'entretien lui aient apporté quelque chose; elle semblait trop distraite pour percevoir la portée de mes paroles.

Selon mon expérience – petite, je le reconnais – la nature fondamentale du chrétien est l'objet d'une incompréhension très large. Combien de chrétiens agissent comme s'ils étaient condamnés à vivre tiraillés entre deux forces égales, la tendance au péché et la volonté de servir le Seigneur? Ainsi le chrétien vivrait une tension sans issue née de cette lutte intérieure.

Cette idée paraît plausible, car elle explique comment un chrétien peut continuer à vivre les frustrations dues au péché et même à pécher volontairement. Ce mal de vivre cherche parfois sa guérison dans une «deuxième bénédiction de l'Esprit». L'objectif est de se libérer de l'emprise du mal et d'atteindre à une plus grande consécration. Cela s'appelle parfois la vie de victoire ou d'abandon, ou la vie chrétienne normale. Ultimement, on espère arriver à connaître une vie exempte de péché.

Dans le milieu où j'ai été élevé, il était courant d'entendre des conversations sur les difficultés rencontrées pour «passer de Romains 7 à Romains 8». Selon son degré de consécration, un chrétien devait pouvoir se situer par rapport au portrait-robot proposé dans l'un de ces deux chapitres.

En fait, si dans la vie de l'enfant de Dieu, il y a bien des tensions, celles-ci ne sont pas destinées à miner sa confiance.

Une personne renouvelée

La conviction que le chrétien est ballotté entre deux comportements opposés peut avoir des conséquences néfastes. Si des chrétiens s'efforçant de vivre conformément à la volonté de Dieu n'y arrivent qu'à 80%, que dire de ceux qui n'atteignent que 20% ou même 5%?

La vie chrétienne ressemblerait-elle à des montagnes russes? Les creux y seraient-ils aussi dangereux que les sommets, avec les pièges de l'orgueil? Là, ceux qui ont l'impression d'être vaincus dans la lutte contre leurs habitudes mauvaises risquent, soit de dévaluer le sérieux de leur péché et de s'en accommoder, soit de désespérer de progresser jamais. Adopter l'une ou l'autre attitude revient à renoncer à rechercher la sainteté. Dans les deux cas, il y a mauvaise image de soi et, à long terme, découragement et risque que la foi ne soit minée, ou bien incitation, pour certains, à une super-spiritualité.

L'histoire de l'Eglise, y compris aujourd'hui, est jalonnée par l'action d'illuminés et de faux parfaits. Comme le disait l'évêque anglican du siècle dernier, J.C. Ryle, «quand un homme m'affirme pouvoir 'vivre sans péché conscient' et s'être 'abstenu pendant trois mois de tout péché de pensée', je ne peux que conclure que c'est un chrétien très ignorant.» Une telle affirmation oublie, en effet, l'infinie perfection de la sainteté de Dieu et notre dépendance de lui pour tout progrès dans la foi.

Ces exemples, volontairement excessifs, permettent de comprendre les attitudes de jugement et de condamnation que l'on observe souvent dans bien des milieux chrétiens. On y cherche la faille chez autrui afin de marquer qu'il n'est pas supérieur, ou pour mettre en évidence son infériorité.

Quelle espérance avons-nous, en tant que personnes renouvelées, de vivre une vie spirituelle équilibrée en Christ?

Prenons deux passages dans le Nouveau Testament où il est question de «l'image de marque» du chrétien, Ephésiens 4.22-24 et Colossiens 3.9-10:

> – «Mais vous… vous avez appris Christ, si du moins vous l'avez entendu… conformément à la vérité qui est en Jésus, c'est en lui que vous avez été instruits à vous dépouiller, par rapport à votre vie passée, du vieil homme… être renouvelés dans l'esprit de votre intelligence, et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité.»

> – «Ne mentez pas les uns aux autres, vous étant dépouillés du vieil homme et de ses œuvres, et ayant revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelle, dans la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé.»

Ces deux textes montrent, sans ambiguïté, que l'habitude de vivre selon les règles du monde et du péché a reçu un coup mortel au moment de la conversion. En Christ, le chrétien devient «une nouvelle créature». Il a quitté la vie du passé et les pratiques qui l'accompagnent. Il n'est plus une personne

gouvernée par le péché et la mentalité de la chair.[1] Romains 6.6 est explicite:

> «sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit réduit à l'impuissance, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché.»

A remarquer l'utilisation de temps au passé dans ces textes. Le chrétien a tourné la page de son ancienne vie. Arraché à ce qu'il a vécu, il est placé dans une situation nouvelle. Il s'agit d'un fait juridique définitif: «considérez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Christ». Les paroles de l'apôtre sont claires et nettes!

Le changement intervenu dans le chrétien au moment de sa conversion, à savoir sa rupture avec le monde du péché, avec ses habitudes et son désespoir, est également mentionné de façon explicite dans les exhortations bibliques. Le chrétien vit donc en «nouveauté de vie».[2]

Cependant, ce changement n'est pas un événement d'ordre uniquement intérieur et subjectif. L'apôtre présente une perspective plus vaste dans laquelle l'individu trouve sa place.

---

1 Définitions: «L'ancienne nature», «le vieil homme» et «la chair» désignent la condition d'une personne avant sa conversion, dominée par le péché et par ses intérêts charnels; objectivement, elle appartient à «l'ancienne création», celle où le péché en Adam conduit à la mort. «La nouvelle nature», «l'homme nouveau» «l'homme spirituel» désignent une personne qui, après sa conversion, vit sous le règne du Saint-Esprit; objectivement, par la régénération, elle vit en Christ. Nous reviendrons au chapitre 8 sur la question du chrétien «charnel» et du chrétien «spirituel».

2 Romains 6.12; 14.4

Christ a vaincu Satan et le péché

La perspective fondamentale de la pensée de Paul est étonnante: il est impossible de penser à la vie chrétienne et à ses réalités complexes, sans penser à Jésus-Christ et à ce qu'il a fait. L'emprise du mal est brisée parce que Jésus-Christ a détruit la puissance du péché en mourant sur la croix. Autrement dit, Christ a mis fin au péché et à son esclavage qui sont, en principe, détruits et ensevelis avec lui.

Jésus-Christ est le dernier Adam. Tout comme nous avons été impliqués dans le péché du premier Adam, nous sommes unis au Christ dans sa vie, sa mort et sa résurrection.[1] Il a été obéissant pour nous à la Loi de Dieu et sa vie a été parfaite; il est mort sur la croix pour nos péchés, pour les anéantir, il est vivant et nous donne sa vie. Christ a jugé le péché dans sa mort et il nous met au bénéfice de la perfection de son obéissance. Ainsi nous sommes libérés de la condamnation. La vie nouvelle est une vie transformée.

Comment cela s'est-il passé? L'œuvre de Christ consiste à prendre la place de son peuple qui bénéficie des fruits de ses actes, de ce qu'il a enduré. Elle a culminé à Gethsémané et à Golgotha. L'anéantissement du règne du péché est intervenu à la croix; l'ère nouvelle a commencé le matin de Pâques. Voici comment l'apôtre s'exprime à ce sujet:

> «Nous avons été ensevelis avec lui…»
> «Nous sommes devenus une même plante avec lui…»

1 Romains 5.12-20

> «Notre vieille nature a été crucifiée avec lui…»
> «Nous sommes morts avec Christ…»
> «Nous qui étions morts… il nous a rendus à la vie avec le Christ… il nous a ressuscités ensemble et fait asseoir dans les lieux célestes en Christ…»
> «En lui, vous avez été circoncis… d'une circoncision qui n'est pas faite de la main des hommes; c'est-à-dire le dépouillement du corps de la chair, la circoncision du Christ. Ensevelis avec lui par le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui…»
> «Vous êtes ressuscités avec le Christ… car vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu.»[1]

La victoire que Christ a remportée sur le péché ne se produit pas d'abord en nous; cette victoire a eu lieu à la croix. L'apôtre dit que cet événement appartient au passé et qu'en Christ nous sommes, d'ores et déjà, assis dans les lieux célestes! Nous sommes «morts au péché», car notre péché a été condamné; nous ne sommes «qu'une même plante avec lui (Christ) dans sa mort» car «nous sommes morts avec lui».[2]

Il est tentant de séparer, dans l'œuvre de Christ, l'aspect objectif «en Christ» et l'aspect subjectif «en nous». Objectivement, les expressions «ancien» et «nouveau» signifient qu'en la mort de Christ la façon charnelle de vivre – celle de l'Adam du péché – est vaincue. Avec Christ et en lui, son peuple a été libéré du joug du péché. Subjectivement, cette transformation devient progressivement effective par la foi. Le chrétien accède à l'univers où règne l'homme nouveau, Jésus-Christ. Il devient participant

1 Romains 6.1ss; Ephésiens 2.1ss; Colossiens 2.12ss; Colossiens 3.1ss
2 Romains 6.2, 5, 8, 9

à la vie nouvelle par la foi et il vit constamment dans la liberté qui l'accompagne.
L'apôtre ne sépare jamais la réalité subjective, le «en nous», de sa matrice objective, le «en Christ». Il les tient toujours ensemble: «Je suis crucifié avec Christ, et ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi; ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi.»[1] Trois choses sont à noter ici:

1. notre ancienne façon de vivre sous le péché et en opposition avec la volonté de Dieu, a été jugée en Christ;
2. le Christ vivant nous donne une vie nouvelle;
3. la présence de Christ est perçue par la foi qui met en possession de cette réalité.

Jean Calvin, dans ses *Commentaires* sur Galates 2.20, fait ressortir la richesse de cette situation: le chrétien «reçoit si bien la vie de la vertu secrète du Christ, qu'il peut dire que Christ vit et a vigueur en lui… les fidèles vivent hors d'eux-mêmes, à savoir en Christ, ce qui ne peut se faire qu'en ayant avec lui une communication vraie et substantielle.»

La radicalité de la vie nouvelle

La vision du caractère radicalement nouveau de la vie chrétienne peut sembler irréaliste. Deux objections sont fréquemment formulées:

1 Galates 2.20

1. si tout dépend de l'œuvre accomplie par Christ à la croix, nous sommes démobilisés et invités à la passivité. Une telle conception décourage toute progression dans la sanctification et s'oppose à l'exhortation du Nouveau Testament.
2. nous continuons à nous débattre, parfois des années durant, avec de rudes problèmes concrets.

Se dépouiller du passé et revêtir l'homme nouveau, comme nous l'avons vu, sont les deux aspects de la nouvelle naissance qui rappellent la mort et la résurrection de Christ. Négativement, la nouvelle naissance évoque le fait que le péché a perdu son énergie et que sa vitalité a été brisée. Positivement, elle ouvre sur la vie nouvelle, elle est l'engendrement de l'homme nouveau ressuscité avec Christ. L'ancienne vie est terminée et, pour l'homme nouveau, une relation permanente avec le Christ s'établit. De même qu'à chaque instant notre vie dépend de l'air que nous respirons, de même la vie du chrétien dépend de Christ.
Libéré des contraintes de son ancienne existence, l'homme nouveau devient de plus en plus semblable à Christ. Il est incorporé à la nouvelle création mais, tant qu'il demeure en ce monde, il ne devient pas pour autant parfait. Il doit toujours lutter contre le mal. C'est là un grand paradoxe! Nous sommes déjà de nouvelles créatures en Christ, mais nous ne le manifestons pas encore de façon totale. Le péché demeure en nous même si son règne est aboli, et nous revêtons la nature nouvelle de façon progressive.
Il y a donc une lutte constante contre le péché. Chaque échec momentané s'inscrit en discordance avec la vraie position du chrétien. Lorsque le Nouveau Testament souligne que le péché est toujours présent dans la vie du chrétien après sa conversion,

c'est pour en affirmer la perte de pouvoir. La désobéissance à Dieu, le péché, ne reflètent pas la situation réelle du chrétien; ils sont en opposition avec celle-ci. Pourtant, Paul affirme «le péché ne dominera pas sur vous» et «vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair, mais sous celle de l'Esprit».[1] Ce sont là les conséquences du changement de vie, de la «mort au péché» que connaît celui qui est en Christ. Le chrétien est appelé à marcher selon l'Esprit.[2] La présence du péché, son caractère, n'a pas changé dans la vie du chrétien. Aussi la différence entre un non-chrétien et un chrétien ne réside-t-elle pas dans le fait que l'un pèche et l'autre pas. Elle tient à ce que, dans la vie du chrétien, le péché a perdu sa force. C'est pourquoi l'apôtre dit en Romains 6.11 «regardez-vous comme morts au péché» signifiant ainsi le changement qui fonde son exhortation: «ne livrez pas vos membres au péché…» Tout comme le Christ a anéanti le péché à la croix, le chrétien est appelé à renoncer aux actes de la chair comme l'y invite son nouveau statut.

Ainsi le paradoxe de l'histoire personnelle du chrétien – déjà renouvelée, mais pas encore totalement délivrée du péché – est à l'image de la grande histoire du royaume de Dieu. Christ règne déjà sur toutes choses, mais son royaume n'est pas encore ce qu'il sera lors de son retour en gloire.

1 Romains 6.14; 8.9

2 Galates 5.16

Le fondement d'une pratique chrétienne

Pourquoi ceci semble-t-il si éloigné de ce que nous vivons? Les raisons sont multiples, la première étant, sans doute, le refus de reconnaître que notre nouvelle situation revêt, selon l'enseignement biblique, un aspect concret. Pour n'avoir pas pris conscience de cela, bien des chrétiens n'ont qu'une image incomplète et déformée de ce qu'ils sont, et leur attente de ce qu'ils peuvent vivre avec l'aide de l'Esprit est beaucoup trop modeste. Ils se résignent à une vie où encouragement et découragement se succèdent, et ils oublient que leur renouvellement à l'image de Christ et sa grâce leur assurent la victoire sur le péché. La seule solution au découragement consiste à changer, selon la vérité biblique, l'image que l'on a de soi-même, à expérimenter de façon plus profonde la réalité de la délivrance dont on est l'objet et à lutter contre le péché qui demeure en nous. Ainsi nous deviendrons conformes à ce que nous sommes par la grâce de Dieu.

Les implications pratiques de cette doctrine sont importantes. Il n'est plus possible de vivre comme si l'emprise du péché dans notre vie était inéluctable. «Le péché ne dominera plus sur vous» est l'expérience que nous pouvons faire chaque jour, à cause de la liberté acquise en Christ. Affirmer «je ne suis plus sous la domination du péché, je peux vivre comme une personne nouvelle en Christ» est non seulement un projet mais une possibilité. Cette conviction permet de reconstituer une image positive de nous-mêmes et de nous encourager malgré nos faiblesses. Le

chrétien, en effet, continue de pécher, mais il n'en est pas moins un enfant adoptif de Dieu, un citoyen du ciel. Il peut désormais vaincre le mal – l'orgueil, l'égoïsme, la méchanceté, les désirs mauvais… Il n'est plus un esclave puisque Christ lui donne sa puissance pour se libérer de leur emprise.
Cependant notre étude sur ce point ne serait pas complète si nous négligions le passage-clef du Nouveau Testament, objet de tant de débats: Romains 7.

Le chrétien, une personne «divisée»?

Le passage biblique le plus controversé quant aux «bagages» du chrétien est celui qui évoque l'homme «misérable» (Romains 7.13-25). Beaucoup de chrétiens voient en cette description un tableau de leurs sentiments profonds. Tous, chrétiens ou non, nous ressentons ainsi notre misère devant Dieu à un moment ou à un autre.

> «(13) Ce qui est bon a-t-il donc été pour moi une cause de mort? Loin de là! Mais c'est le péché, afin qu'il se manifeste comme péché en me donnant la mort par ce qui est bon, et que, par le commandement, il devienne condamnable au plus haut point. (14) Nous savons, en effet, que la loi est spirituelle; mais moi, je suis charnel, vendu au péché. (15) Car je ne sais pas ce que je fais: je ne fais point ce que

> je veux, et je fais ce que je hais. (16) Or, si je fais ce que je ne veux pas, je reconnais par là que la loi est bonne. (17) Et maintenant ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi. (18) Ce qui est bon, je le sais, n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair: j'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien. (19) Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. (20) Et si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi. (21) Je trouve donc en moi cette loi: quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi. (22) Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur; (23) mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. (24) Misérable que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort?... (25) Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur!...
>
> Ainsi donc, moi-même, je suis par l'entendement esclave de la loi de Dieu, et je suis par la chair esclave de la loi du péché.»

Dans ce texte, s'agit-il bien d'un chrétien? Les avis sont partagés et le fait que, dans l'histoire de l'Eglise, la discussion n'ait pas cessé, nous invite à aborder la question avec une grande prudence. Il importe pourtant de prendre position parce que, même s'il n'y a pas risque d'hérésie, il y a en jeu toute notre manière de concevoir la vie chrétienne. C'est dire l'importance de cette décision.

On distingue essentiellement trois interprétations de Romains 7.13 à 25:

1ère interprétation. Les premiers Pères de l'Eglise, avant Augustin, ont pensé que «l'homme misérable» en cause n'était pas encore régénéré. Il s'efforce de faire le bien, mais il n'atteint pas l'idéal qu'il s'est fixé. Cette position a été adoptée, plus tard, par les arminiens[1] et certains théologiens «évangéliques».

2ème interprétation. Augustin, lui, a vu en «l'homme misérable» un chrétien régénéré, conscient de la profondeur de son péché. Se reconnaître misérable est une attitude pleine de noblesse; l'incroyant ne peut pas s'exprimer dans les termes du verset 21 «je veux faire le bien». De plus, les mentions «pour moi» et «moi-même» sont autant d'indices que l'apôtre s'identifie avec ce chrétien. Cette position a été reprise par Thomas d'Aquin avant Calvin, Luther et K. Barth, et par des théologiens protestants tels que C. Hodge, J. Murray et J.I. Packer.

3ème interprétation. Une troisième position est représentée par «le mouvement de sainteté» qui a commencé au siècle dernier, et par la Convention de Keswick. Pour elle, «l'homme misérable» est un «chrétien charnel», qui a reçu la grâce, mais qui n'est pas encore libéré des liens du péché. Plusieurs écartent cette idée, car Romains 8, lorsqu'on y arrive, ne propose pas une bénédiction supérieure, mais décrit l'expérience de la liberté que connaissent tous ceux qui sont «en Christ». Le «il n'y a donc

1 Disciples d'Arminius (1560-1609), qui insistaient sur la capacité de l'homme, malgré son état déchu, à choisir le bien.

maintenant aucune condamnation» du verset 1 de Romains 8 s'applique à tous les chrétiens, et non à une partie de ceux-ci qui voyageraient en première classe.
A ces trois positions, on peut ajouter une

4ème interprétation. Romains 7 ne décrirait ni un chrétien conscient de son péché, ni un païen insensible, ni même un chrétien piégé. En fait, il présenterait non une personne, mais une condition, celle de quelqu'un qui, atteint par l'accusation de la Loi divine, est convaincu de sa propre injustice, mais n'a pas encore reçu le pardon par la foi en Christ. Dans le contexte de l'histoire du salut, cette personne est un juif soucieux de trouver sa justice par la Loi et obligé d'admettre: «par mon intelligence, je suis esclave de la Loi de Dieu, tandis que par ma chair je suis esclave de la Loi du péché». C'est la foi en Christ qui met fin à cette situation. L'accusation de la Loi est remplacée par l'Evangile: «Grâces soient rendues à Dieu…» D'une façon plus générale, ce passage peut être compris comme s'appliquant à toute personne qui, convaincue de sa perdition et en souffrant, n'a pas encore trouvé sa justification par la foi.[1]

Romains 7, l'antichambre de la foi

Quatre remarques peuvent être proposées en faveur de la thèse qui voit en l'homme dépeint en Romains 7, non un chrétien, mais

1 Interprétation proposée par H. Ridderbos, D.M. Lloyd-Jones et H. Blocher. C'est aussi ma position.

une personne qui, n'étant pas encore en Christ, est convaincu de sa propre perdition.

Tout d'abord, il faut noter que, dans ce chapitre, l'apôtre n'a pas pour première préoccupation de décrire différentes «sortes d'hommes». Son souci principal est de montrer *la fonction de la Loi*. Au verset 14 du chapitre 6, il a conclu «vous n'êtes pas sous la Loi, mais sous la grâce» et, dans les quatre premiers versets du chapitre 7, il dit que tout comme une femme est libérée des liens du mariage quand son mari meurt, le chrétien n'est plus sous le joug de la Loi. La Loi, c'est la mort. Paul affirme donc que la Loi est inutile pour notre *justification*. Personne ne sera justifié par ses œuvres.[1] En Romains 7, l'apôtre montre de même que, par les œuvres de la Loi, personne ne peut être accepté par Dieu. Vouloir essayer de mériter son salut par l'accomplissement d'actes bons, chercher à accroître sa propre justice, cela suscite immanquablement des frustrations et la misère. De la même manière que la justification est en Christ, la sanctification l'est aussi.

En deuxième lieu, tout le monde reconnaît que la Loi mène à la mort, comme l'établit Romains 7.7-13. Et Paul continue à développer cette thèse dans les versets 14 et suivants, comme l'indique l'emploi des petits mots «car» ou «en effet» placés au début de ce verset. Il développe la pensée exprimée au verset 5: «les passions des péchés provoquées par la loi agissaient dans nos membres, de sorte que nous portions des fruits pour la

1 Romains 3.20; 3.27-28; 8.2

mort» et répétée au verset 13 «le péché a produit en moi la mort».
Romains 7.14 reprend et précise le propos: ce n'est pas la faute de la Loi s'il en est ainsi. «Certes non», la Loi n'est pas péché; c'est moi qui suis charnel, «vendu au péché». Paul donne un tour dramatique à son enseignement en s'exprimant au temps présent: quand même je voudrais que la Loi soit un instrument de vie et de justice, et quand même je déploierais tous mes efforts pour y obéir… je n'y arrive pas.
C'est là une description du «juif en recherche», mais toujours sous la Loi. Ce juif prend plaisir à la Loi de Dieu «dans son for intérieur», mais il ne peut pas satisfaire son désir de faire le bien.[1] Il veut obéir, mais il s'en voit incapable. Il est donc misérable. Dans son cas la Loi, loin de le faire se rapprocher de Dieu, le condamne. La détresse décrite dans la première partie du chapitre prend plus d'intensité ensuite par la constatation d'une incapacité totale à faire le bien. D'où le cri d'impuissance, «qui me délivrera de ce corps de mort?» Et au verset 24, à la fin de son parcours, l'apôtre revient à son point de départ, au verset 5, à savoir la mort sous la Loi.

En troisième lieu, on doit se demander si les expressions «qui me délivrera», «je suis charnel», «le péché habite en moi» sont bien appropriées pour décrire la nature du chrétien. Elles indiquent un état de frustration profonde. Le «blocage» de Romains 7 est en nette dissonance avec ce que l'apôtre dit ailleurs sur la vie chrétienne. «La Loi de l'Esprit de vie en Christ-Jésus m'a libéré de la Loi du péché et de la mort». Dans de nombreux passages,

1 Romains 7.22, 16c

il décrit la vie chrétienne comme une lutte, une lutte victorieuse, dans laquelle le péché ne triomphe pas.[1] L'homme de Romains 7 est dans une situation pire que celle de David au Psaume 51, car celui-ci, adultère et meurtrier, ne demande pas «qui me délivrera?», mais il prie «crée en moi un cœur pur»! Si le chrétien peut parfois faire l'expérience de la misère décrite dans le cas de l'homme «divisé» à cause de son péché toujours présent, ces expressions sont inadéquates pour décrire son statut, qui est celui d'une créature nouvelle en Christ.

Enfin, un détail différencie de façon profonde, intéressante à relever, Romains 7 de Romains 8. Dans ce dernier chapitre, l'Esprit est mentionné seize fois en rapport avec la vie du chrétien. En Romains 7, en revanche, il n'y a aucune mention de son œuvre de délivrance. Parlant de l'expérience chrétienne, l'apôtre aurait-il omis de mentionner ce qui est le plus fondamental pour lui? Aucune référence, non plus, au «Christ qui demeure en moi». La spécificité du chrétien semble absente. Dans ce chapitre 7, Paul décrit, donc, un des aspects, non de l'homme en général, mais d'un homme placé sous l'emprise et sous le jugement de la Loi dans toute sa plénitude!

Pour résumer, Romains 7.13-25 expose de façon expressive l'incapacité dans laquelle se trouve une personne, placée sous la Loi, de plaire à Dieu et de se sanctifier. Quand l'apôtre dit, au verset 25, «moi-même je…», il donne une tonalité dramatique à la description, non de sa condition personnelle, mais de celle que connaît l'homme qui essaie tout seul de «faire», qui tente de servir Dieu en dehors de Christ. Cet homme a, certes, la Loi

1 Romains 8.2 qui reprend 7.6. Voir Galates 5.16-25

qu'il respecte, mais celle-ci ne fait que l'enfoncer dans sa misère. Il est frappé de crainte, car la Loi lui montre la sainteté de Dieu; il voit ses péchés et sa condamnation et il désespère de son salut. Cette situation peut ouvrir, de façon négative, la voie à la grâce; elle est, cependant, inadéquate à toute révélation des fruits de la grâce qui sauve. Pour cela, cet homme a besoin de *l'Evangile*.

Conclusion

Il n'y a donc pas deux natures en conflit dans le chrétien. Celui-ci est un homme nouveau, délivré de sa misérable condition. L'Esprit demeure en lui et, avec l'Esprit, le Christ. Là où se trouve l'Esprit, là est la liberté, la libération du péché et de la mort.[1]
Deux remarques doivent être faites: l'une négative et l'autre positive.

1. Négativement, pourquoi beaucoup de chrétiens ont-ils l'impression de lire leur portrait-robot en Romains 7? Deux raisons existent à cela:
– Malgré sa délivrance, le chrétien se sent parfois misérable. Psychologiquement, il peut avoir le sentiment d'être «très bas» lorsqu'il pense à certaines habitudes ou péchés volontaires. Même en Christ, il peut éprouver les mêmes *sentiments* que «l'homme misérable».
Pourtant, il y a une différence. Le chrétien n'est plus sous la Loi, et il ne peut plus demander «qui me délivrera?». Il est délivré!

1 2 Corinthiens 3.17

C'est donc une erreur, une faute, pour un chrétien, de se comporter comme s'il se replaçait sous la condamnation de la Loi qui mène à la mort. Il n'y a plus aucune condamnation! Pourquoi se montrer plus exigeant que Dieu avec nous-mêmes? Le faire peut conduire à une psychose *spirituelle* grave. Cela revient à refuser Christ et à nier la valeur de son sacrifice pour tous nos péchés.

– En deuxième lieu, si un chrétien s'identifie à «l'homme misérable», cela peut provenir de ce qu'il n'a jamais vécu une expérience comparable à celle de Romains 7 avant sa conversion. Il n'a jamais perçu les exigences de la Loi de Dieu. Il n'est pas aisé de parler de cela à une époque où la notion de justice de Dieu a disparu de l'horizon culturel et où la conversion est très souvent considérée comme une réorientation humaine de type sentimental. Aussi le sentiment de «misère» éprouvé par ce chrétien peut-il exprimer, négativement, sa croissance chrétienne, puisqu'il découvre la grandeur et la sainteté de Dieu.

Cependant il se peut aussi que la «conversion» n'ait été qu'une expérience superficielle, sans transformer le cœur. L'action du Saint-Esprit a été absente, même si l'Evangile a produit une forte impression. Il est possible de se croire «chrétien» sans l'être. Dans ce cas, la réalité de Romains 7 est vécue. Elle appelle une conversion authentique.

2. Positivement, nous voyons quel est le vrai caractère de la vie chrétienne. Le chrétien n'a aucune raison de se sentir dans le péché selon Romains 7, ni de se décourager. Il peut être déçu de lui-même, mais sa situation fondamentale n'est plus celle de la «misère», ou de la défaite. La vie chrétienne normale est

dépeinte en Romains 6 et Romains 8, et non en Romains 7. «Qui nous séparera de l'amour de Dieu en Christ?... Rien!» Le progrès, la croissance, et finalement la victoire, la glorification, telle est la vocation du chrétien.

Il est capital que cela soit clair pour chaque chrétien. La prochaine fois que vous aurez «le cafard» selon Romains 7, rappelez-vous que vous êtes une nouvelle créature en Christ. Comment continuer à dire «misérable que je suis», quand il est possible de dire «merci, Seigneur»?

4. Sur un autre chemin

Le chrétien a perdu l'excédent de bagages qui l'empêche de progresser en Jésus-Christ. Il a été libéré du fardeau du péché.
John Bunyan en a donné une excellente image dans son livre *Le voyage du pèlerin*. Arrivé à la croix, Chrétien lâche le fardeau immense qu'il a sur les épaules. Il a encore un bout de chemin à faire, mais il avancera désormais sans ce poids.
Qu'avons-nous perdu exactement lorsque nous disons qu'«à la croix, nous sommes libérés du péché»? La réponse à cette question pratique surgit au terme d'une démarche en plusieurs étapes. Elle est conditionnée par notre conception de l'homme, qui influe sur la façon d'aborder les interrogations suivantes: Que se passe-t-il lors de la conversion? Quelle est la nature de l'homme nouveau? Que signifie concrètement «lutter contre le péché»?
Il n'est pas question, ici, de présenter un exposé complet sur la nature de l'homme. Notre approche se limitera à la réalité objective et aux éléments qui entrent en jeu dans la vie chrétienne. Pour être peu au clair, à cet égard, il arrive qu'on trébuche dans la pratique de la sanctification.

Les êtres humains ne sont pas seulement terrestres

Dans les premiers chapitres de la Genèse, il est écrit que Dieu a créé l'homme «un être vivant». L'homme, au sens générique, constitue donc une unité dont les divers aspects sont complémentaires. L'homme est une unité psychosomatique, faite d'une âme et d'un corps.

Il n'est pas plus légitime de gommer la diversité pour faire de la personne humaine une unité sans différenciation – l'âme décrit l'homme tout entier; le corps aussi – que de voir en l'homme trois éléments: un corps, une âme et un esprit.

Selon la Bible, l'homme est une unité faite de deux parties, spirituelle et matérielle, l'âme et le corps. Deux raisons peuvent être avancées pour justifier cette affirmation. D'abord, les passages bibliques qui mentionnent trois «parties»[1] n'ont pas été écrits dans le but d'exposer quelle est la structure de l'homme. Ils n'ont pas pour objet d'énoncer une théorie anthropologique. Ensuite, le Nouveau Testament semble utiliser les termes «âme», «esprit» de façon interchangeable. C'est ainsi qu'il mentionne le corps et l'âme, le corps et le cœur, le corps et l'esprit, la chair et l'esprit, l'homme extérieur et l'homme intérieur.[2]

Extérieurement l'homme est corps, intérieurement il est âme; ensemble, ces deux aspects constituent l'unité de la personne humaine. Le mot «âme» correspond, à peu près, à la notion de

---

1 1 Thessaloniciens 5.23; Hébreux 4.12; 1 Corinthiens 14.14

2 Voir 1 Corinthiens 5.3, 5; 6.16-17; Hébreux 10.20; 2 Corinthiens 7.1; Colossiens 2.5; Romains 7.22ss; 2 Corinthiens 4.16; etc.

«personnalité», mais avec, en plus, l'idée biblique que «l'âme» inclut la notion que l'origine de l'homme est en Dieu. Dans la notion de personnalité, il n'y a, en effet, que l'aspect d'hérédité qui lie l'homme non à Dieu, mais à ses ancêtres. On peut ajouter que, pour les écrivains bibliques, le corps aussi est «tissé dans le sein de la mère» sous le regard de Dieu.[1]

Un centre qui décide: le cœur

L'homme n'existe pas par lui-même. Il est créé «image de Dieu» et il est fait pour vivre en communion avec lui. L'homme est une personne, une âme et un corps, avec une attitude du «cœur». Il était, à l'origine, disposé à la sainteté. Après la chute, lorsque l'homme s'est révolté contre Dieu, son cœur est devenu mauvais. Son cœur est le gouvernail qui l'oriente vers Dieu ou qui l'en écarte. Le cœur reflète la disposition naturelle de l'homme.
C'est ainsi que, dans la Bible, le cœur est décrit comme «tortueux par-dessus tout et incurable», insensé et ténébreux, dur et impénitent.[2] L'homme, qui en prend conscience, dit au Seigneur «crée en moi un cœur pur» et il lui demande un esprit «bien disposé».[3] C'est du cœur, dit Jésus, que nous sortons notre trésor, bon ou mauvais.[4]
Quelles sont les facettes, les éléments constitutifs de notre cœur? Il y en a deux: la volonté et les sentiments, comme le

1 Psaume 139.13
2 Jérémie 17.9; Romains 1.21; 2.15
3 Psaume 51.12
4 Luc 6.45

montre le Psaume 51. A la demande d'un cœur nouveau, purifié, David ajoute «rends-moi la *joie* de ton salut, et qu'un esprit de bonne *volonté* me soutienne!»

Comme l'a dit R.L. Dabney, un grand théologien du siècle dernier, «les sentiments constituent la force qui motive l'homme le plus puissamment». Aujourd'hui, à une époque où la sensibilité tient une si grande place, il nous est plus facile qu'aux contemporains du théologien de comprendre cela. Notre disposition de fond s'exprime dans nos sentiments qui nous poussent vers ce qui est désirable. On fait ou on ne fait pas quelque chose selon ce que le «moi» sent et désire, en fonction des circonstances.

Si j'ai soif, je désire boire. Mais un verre d'eau ne me donnera pas envie de boire, si je n'ai pas soif! Le sentiment est ce qui motive l'homme, et son désir le pousse à vouloir. Voilà comment telle ou telle action est décidée. Notre «cœur», notre «moi», s'extériorise dans des décisions pratiques.

Mais qu'en est-il de l'intellect? Les théologiens de tradition protestante ont parlé de «la primauté de l'intellect», un peu comme s'il s'agissait d'une réalité indépendante ou abstraite. C'est pourquoi la théologie a paru, parfois, «cérébrale»... Il convient donc de revenir à une meilleure compréhension des choses.

Les sentiments qui rendent compte des désirs subjectifs et l'intellect qui exprime les jugements de la raison constituent ensemble un chemin à deux voies. C'est la force des sentiments qui active l'intellect. Nos pensées sont stimulées par les désirs qui expriment nos aspirations profondes. Une personne qui s'intéresse au football pense beaucoup à l'équipe de sa ville, formule des jugements sur ses chances et est très attachée à son destin. A l'inverse, si la géographie, par exemple, ennuie, il faut

se forcer pour l'étudier; la paresse intellectuelle est la marque de cette disposition négative vis-à-vis de la géographie. Rien de grand n'est fait, dit-on, sans une grande passion.
Pourtant sentiment et désir doivent être alimentés. Les sentiments sont nourris par l'intelligence qui est, soit en contact avec la réalité, soit perdue dans l'imaginaire. L'intellect n'est pas l'esclave des sentiments. Il est «premier», en ce sens qu'il canalise, alimente et corrige les sentiments. Ainsi, la violence pratiquée dans les compétitions peut conduire à changer de sentiments à l'égard du football.

Des dispositions à développer

Pour résumer par une image: si la disposition du cœur est le gouvernail de notre bateau, les sentiments en sont le moteur, et l'intellect les instruments sur le pont. Ces éléments contribuent ensemble à forger notre comportement. Ils sont ce que Jean Calvin appelle l'«entendement»: la compréhension globale des choses qui détermine notre projet de vie. Ils s'agencent harmonieusement entre eux, mais il peut arriver qu'ils s'opposent les uns aux autres; ainsi la pensée peut se démarquer des sentiments, et les deux du cœur. Lorsque les trois éléments sont en dissonance, lorsqu'il y a crise de la personnalité, la disposition du cœur peut être changée (le gouvernail indique un autre cap): c'est la conversion.
Ajoutons que c'est selon les caractéristiques de notre cœur, positives ou négatives, que la structure de notre personne peut être améliorée ou détériorée, et que la personnalité se forme.

Un être doté d'intelligence développe celle-ci. Mais celui qui en est dépourvu à sa naissance ne l'acquerra pas. Seul, ce qui est potentiel dans la personne peut se développer. Mesrine était un grand architecte, très doué, mais à cause de son «cœur», il est devenu un gangster. La manière dont nous formons notre personnalité permet de déterminer quelles règles morales nous guident.

Le psalmiste décrit comment la disposition du cœur pervertit la personnalité et produit des œuvres mauvaises:

> «L'insensé a dit en son cœur: Il n'y a point de Dieu! Ils se sont corrompus, ils ont commis des actions horribles… Tous sont égarés, ensemble ils se sont pervertis.»[1]

Nous ne savons pas «qui nous sommes» tant que notre personnalité ne s'est pas formée et que nous ne sommes pas conscients de nos possibilités; ou bien, autre éventualité, si notre personnalité s'est forgée de telle façon qu'elle est en dissonance avec la réalité. Ainsi une personne très développée au plan intellectuel peut rester très immature, inadaptée socialement, ses sentiments et son intelligence n'ayant pas suivi une évolution parallèle. Elle est déphasée et mal à l'aise.

L'homme est donc une personnalité qui a des prédispositions.

1 Psaume 14.1ss

Un changement de personnalité?

Les expériences faites, les circonstances traversées contribuent à modifier la personnalité.
Une femme qui était incapable de voir couler le sang pendant sa jeunesse peut devenir médecin! Un accident, un traumatisme, une maladie, un échec ou la drogue sont autant d'événements susceptibles de nous changer. Le divorce de leurs parents perturbe certains étudiants au point de les transformer en échardes pour leurs professeurs. J'ai eu l'occasion de connaître quelqu'un de véritablement introverti qui, après avoir pris une maîtresse, s'est métamorphosé – caractère et apparence – au point de mettre des pantalons rouges! Les psychologues racontent des changements encore plus spectaculaires.
Les humains satisfaits de leur personnalité sont rares. La plupart voudraient être quelqu'un d'autre. Une jeune fille m'a dit, un jour, «je voudrais être n'importe qui, excepté moi».
Cependant, les expériences faites ne modifient pas les dispositions du cœur. Celles-ci conservent leur orientation. Aussi le changement de cœur auquel correspond la conversion chrétienne est-il un phénomène unique, fondamentalement différent du changement de personnalité.
Les *expériences* de conversion sont multiples et aussi diverses que le sont les personnalités humaines. Celles-ci sont touchées soit sentimentalement, par la joie, l'amour ou la peur, soit intellectuellement, par la cohérence de l'Evangile ou par un acte de la volonté dans «un pari sur Dieu».
Pourtant, en ce qui concerne la relation entre Dieu et l'âme, ces expériences sont semblables. Jésus-Christ est «né», «planté»,

par l'Esprit de Dieu, dans le cœur de chaque individu: «vous avez été régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu».[1] Il est vrai que, dans ce passage, la «parole», c'est l'Evangile, et non pas Christ; mais cette parole rend Jésus-Christ présent par l'Esprit.

Qu'est-ce qui change dans la conversion?

Le pécheur, dont le cœur se détourne de Dieu, qui est en rébellion contre lui, édifie une personnalité étrangère à Dieu, car la disposition de son cœur influence ses jugements, ses sentiments et sa volonté. L'homme naturel est «ennemi de Dieu», «un fils de rébellion», sa sagesse considère la croix comme «une folie», il marche selon des «convoitises charnelles». Cette description se vérifie dans tous les aspects de son être. Ce réalisme sur notre état naturel peut nous déplaire, mais tel est le témoignage immuable de l'Ecriture.

Il arrive que l'incroyant ait de nobles pensées, de beaux sentiments et souvent qu'il veuille le bien de son prochain. Cette apparente contradiction avec sa nature profonde ne doit pas étonner, car «la dépravation» totale ne signifie pas que l'homme est «totalement» dépravé, mais que le péché affecte plus ou moins *tout* son être.

1 1 Pierre 1.23

Une humanité destinée à la transformation

La conversion a, d'abord, pour effet de modifier les dispositions de notre cœur. Elle transforme notre «cœur de chair» en un cœur nouveau, orienté vers Dieu, avec qui nous sommes maintenant en communion. La conversion se distingue d'une réforme de la personnalité, car elle change la personne tout entière, l'être conscient et inconscient.

Ces dispositions nouvelles du cœur irradient tous les aspects de la vie. Notre intelligence, nos sentiments et nos émotions sont réorientés par Jésus-Christ qui vit, maintenant, en nous. Notre personnalité fait l'objet d'un processus de transformation: «nous sommes transformés en l'image du Seigneur, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit.»[1]

Deux remarques doivent être faites. La première est très étonnante. Par la conversion, nous sommes en Christ, et lui en nous. Il est là et il transforme notre personnalité; il lui confère les caractères de sa propre personnalité. Il la «christise». Ce qui ne veut pas dire que la personnalité de Christ se substitue à la nôtre. C'est notre personnalité humaine qui est en train de se reconstituer, et qui est au service de Christ. Nous sommes appelés à avoir «le même sentiment qui était en lui», à «travailler à notre salut» car Dieu «opère en nous le vouloir», et à être renouvelés dans notre intelligence.[2] Ainsi, notre intelligence, nos sentiments et notre volonté sont remplis d'un contenu éthique

1 2 Corinthiens 3.18

2 Philippiens 2.5, 12, 13; Romains 12.2

conforme à l'image de Christ. Tel est le fondement des exhortations du Nouveau Testament en ce qui concerne le renouveau de notre comportement.

Deuxième remarque: cette transformation revêt une dimension temporelle. Elle ne s'opère pas du jour au lendemain. Certes, il y a parfois des renouveaux spectaculaires de la personnalité: des buveurs qui renoncent à la bouteille, ou des drogués qui se libèrent de la drogue. Mais, en général, la transformation est lente. La nouveauté n'absorbe pas les anciennes habitudes; elle les modifie. Christ œuvre en nous lentement, et les péchés les plus enracinés sont, sans doute, les plus difficiles à évacuer. «La mentalité de Christ» occupe le terrain peu à peu et, souvent, non sans luttes douloureuses.

Voilà pourquoi il n'y a pas de croissance uniforme de la vie chrétienne. Les habitudes passées et l'enracinement plus ou moins profond de nos péchés ont une incidence certaine sur le rythme de notre progression après la conversion. Celle-ci ne résout pas tout immédiatement. La première et grande différence est que désormais Christ est avec nous. Le péché n'est plus un fardeau à porter, ni un esclavage, mais une tache à faire disparaître.

Il importe de comprendre comment Christ travaille en nous. Beaucoup de chrétiens ne le savent pas. Or cette ignorance peut conduire à trop espérer de certaines expériences, et donc à se décourager comme lorsqu'on emprunte un faux raccourci.

Dieu ne démolit pas notre personnalité à la dynamite; il la transforme lentement.

Les faits bibliques, la foi et les sentiments

Il est maintenant possible de voir pourquoi les Réformateurs ont parlé de la primauté de l'intellect. Selon les caractéristiques de notre nature, c'est par des informations nouvelles que nous pouvons changer de point de vue. C'est un changement de perspective qui peut réorienter nos sentiments.
Le renouveau de notre personnalité est dû au renouvellement de notre intelligence. En entendant le message biblique sur Dieu, sur Jésus-Christ et sur le salut qui est en lui, nous recevons une information qui change nos conceptions. Nous recommençons à croire et, ainsi, à ressentir l'amour de Dieu pour nous.
L'ordre à respecter semble être le suivant:

Faits bibliques	Intelligence	Sentiments	Volonté
	(la foi, disposition du cœur, unifie ces trois aspects)		

Le fait biblique, la vérité, précède la compréhension, toute réaction sentimentale ou l'obéissance. S'il n'en était pas ainsi, la foi serait le pur produit de l'imagination. La foi saisit, tout d'abord, la réalité de la vérité biblique par la compréhension de l'Evangile. Cette dernière peut varier selon les cas. On peut être sauvé avec peu de connaissances, comme le geôlier de Philippes (changé en une nuit), ou avec beaucoup, comme l'érudit Apollos. Les sentiments accompagnent cette compréhension et sont en harmonie avec elle. Une réaction purement sentimentale face à

l'Evangile, non accompagnée d'intelligence véritable de la vérité, n'est pas une foi réelle. C'est une réponse éphémère, semblable aux plantes qui poussent trop vite de la parabole du semeur.[1]
Pourtant une compréhension de Christ dépourvue de sentiments n'est pas non plus la vraie foi. En effet, comment connaître vraiment le fait de la croix sans éprouver humiliation et reconnaissance?

Le problème des sentiments

Un problème se pose. Il arrive que les sentiments se dressent contre la connaissance. Il en est ainsi surtout chez le non-chrétien qui entend la bonne nouvelle. Il écoute et il voit sans entendre, ni comprendre. Il ne veut pas recevoir le message, car son cœur est endurci.[2] Ses sentiments et sa volonté l'empêchent d'avoir une vraie compréhension de la vérité.
Même après la conversion, cette attitude persiste. On connaît certaines choses de l'Ecriture, mais on se refuse à les recevoir. Les sentiments disent «non». Certains enseignements bibliques, comme la souveraineté de Dieu, l'élection ou le jugement, nous prennent à rebrousse-poil. La difficulté n'est pas d'ordre intellectuel, mais sentimental. Une dissonance s'établit entre notre intelligence et nos sentiments.
Ce qui est le plus problématique dans la Bible est moins ce qui est difficile à comprendre qu'à «sentir».

1 Luc 8.5, 12
2 Esaïe 6.10; Matthieu 13.13; etc

Résultat? D'abord, l'intelligence est occultée, car elle ne se différencie pas des sentiments qui règnent intérieurement.
En deuxième lieu, l'intellect n'ayant aucune autonomie est comme paralysé par les sentiments. Tout progrès dans la compréhension de l'Ecriture est impossible. On en reste au stade de l'enfance, tournant toujours autour des mêmes problèmes, sans avancer, en pleine immaturité spirituelle; on repose sans cesse les mêmes fondements, on tourne en rond et on répète «c'est un mystère».[1]
Enfin, les sentiments échappent à l'autorité de l'Ecriture et à la régénération par l'Evangile. Une partie de la personne ne bénéficie pas de l'œuvre de l'Esprit et de la connaissance de Christ.
Que faire? Il faut établir une distance critique entre l'intellect et nos sentiments afin de dégager un espace vital pour le message biblique. Il importe d'aller aussi loin que possible dans la compréhension de ce que dit l'Ecriture. Puis, là où c'est nécessaire, il convient d'engager la lutte pour aligner sentiments et émotions sur la vérité.
Ceci peut prendre du temps et nécessiter beaucoup de patience avant que la transformation souhaitée ne se produise. Mais si nous avons la mentalité de Christ et la persévérance que donne l'Esprit, Dieu nous aidera à reconnaître que sa volonté est toujours «sainte, juste et bonne».

1 1 Corinthiens 3.1ss

Conclusion

«Tu aimeras le Seigneur ton Dieu avec tout ton cœur, avec toute ton âme et toute ta force». Le commandement divin vise une disposition du cœur au service de Dieu, une unité de perspective qui concerne les divers aspects de l'âme humaine: intelligence, émotions et volonté. Il est grave de voir des chrétiens refuser un ou plusieurs aspects de l'œuvre de Dieu dans leur sanctification. Car ce faisant, ils en majorent trop certains autres: intellectuellement atrophiés, ils sont émotionnellement trop musclés. N'est-il pas tragique de contempler, aujourd'hui, tant de chrétiens savants dans toutes les connaissances se rapportant au monde et quasi-analphabètes en ce qui concerne l'intelligence de leur foi? Il est tout autant navrant de voir se développer, dans l'Eglise, des théologies destructrices de la louange et de tout vrai sentiment chrétien. «Comment vivez-vous votre unité en Christ?» a-t-on demandé, une fois, à un groupe de théologiens «modernistes». «Dans les moments de silence», fut-il répondu!

De telles anomalies ruinent tout équilibre et empêchent une croissance régulière en Christ. Nous verrons plus loin où elles peuvent nuire, le plus, au développement du chrétien.

5. Le compagnon de voyage

Je connais une jeune personne qui, après avoir fait de bonnes études et acquis toutes les qualifications nécessaires pour exercer une profession à haute responsabilité, a choisi un travail bien au-dessous de son niveau. Après un bref entretien avec elle, j'ai cru cerner quel était son problème: elle n'a jamais pu s'accepter, elle se sent indigne de tout et se critique sans cesse; elle se donne toujours tort et ne peut pas reconnaître ses capacités.

Cela tient sans doute à son arrière-plan social et familial, mais pas uniquement. Quoique de milieu très évangélique, elle n'a jamais trouvé la vraie liberté de la foi.

Et la *doctrine* de la justification par la foi? N'est-ce pas l'occasion de nous y référer?

Selon cette doctrine, si Dieu nous a acceptés, nous ne pouvons pas faire moins que lui. En effet, Dieu dit «il n'y a plus aucune condamnation pour celui qui est en Christ». Pourquoi serions-nous plus exigeants que lui et nous condamnerions lorsqu'il nous a pardonnés?

Si Christ accepte de marcher avec nous comme un compagnon de voyage, reconnaissons nos forces sans orgueil et nos faiblesses sans nous accabler. Les unes et les autres sont sous le regard du Seigneur tandis que nous cheminons avec lui.

Le plus important ne dépend pas de vous

Le point focal de la vie chrétienne n'est pas, comme dans certaines formes courantes de mysticisme, le cheminement intérieur accompli, mais la personne de celui qui nous accompagne. Le christianisme, pour se protéger contre les attaques du rationalisme moderne, a souvent accentué le côté sentimental de la foi. Il est bien vrai que ce que l'on vit dans l'expérience spirituelle est important. Le changement radical qui intervient à la conversion, le repentir, la réalité de l'homme nouveau en Christ et la progression dans la grâce sont autant de manifestations d'une transformation de la personne.

Pourtant, *en elles-mêmes*, ces expériences sont insuffisantes pour donner une idée équilibrée de la vie chrétienne. Elles n'apportent pas de preuve objective de leur authenticité. Le danger du «subjectivisme» est, en effet, de se donner raison face aux autres, sans justification extérieure. Comment être certain de ne pas se tromper?

A cause du danger de l'erreur qui peut conduire sur de fausses pistes, il est important de se rappeler que l'expérience chrétienne est toujours seconde par rapport à la doctrine.[1] Elle est réelle quand elle est fondée sur la personne de Jésus-Christ, sa mort et sa résurrection; c'est de l'enseignement de la Bible à son sujet qu'elle tire sa valeur objective.

1 Voir 1 Timothée 1.18-20

Une doctrine à revaloriser

La justification par la foi est une des affirmations qui ont marqué la Réforme. Mais avant d'être la «propriété» des protestants, elle est tout simplement biblique. Christ a réalisé notre salut de façon totale; en croyant, nous n'y ajoutons rien, nous ne faisons qu'accepter, par la foi, ce qu'il a fait. C'est pour cette raison que la foi est un don de Dieu que nous recevons comme un enfant le cadeau offert par ses parents; le chrétien a les mains vides quand il accepte Christ.
Bien sûr, nous affirmons toujours cela! Mais, souvent, dans le concret de l'existence quotidienne, nous perdons de vue le lien qui existe entre la vie nouvelle et l'œuvre accomplie par Christ pour nous sauver. Le résultat est double.

En premier lieu, on néglige le fondement objectif de la vie chrétienne qui est l'œuvre de Christ. Si l'on parle beaucoup de la croix et de l'amour de Dieu, on s'exprime peu sur la justification acquise par la mort de Christ, comme si l'utilité de cette doctrine était inconnue. De la sorte, Christ ne reçoit pas l'honneur qui lui est dû. Un exemple, extrême sans doute, de cette attitude se trouve dans la phrase suivante prononcée par un jeune de ma connaissance: «Que Christ soit vivant ou non n'a pas grande importance; ce qui en a, c'est de le croire.»

En deuxième lieu, l'expérience chrétienne étant coupée de sa racine objective perd son vrai sens. Elle risque de devenir égocentrée et sentimentale. Elle hypertrophie la sentimentalité et oublie que la vie chrétienne est, avant tout, conformité à la

sainteté de Dieu. Son caractère fondamental est *éthique*, non émotionnel.

Si vous avez l'impression que votre vie chrétienne manque de solidité, que vous êtes «bloqué», que vous tournez en rond sur les mêmes problèmes, bref, que vous ne changez pas, quelque chose de fondamental vous manque peut-être: à savoir le lien entre ce que vous cherchez à vivre et la grandeur de ce que Christ a fait pour vous.

Découvrir ce lien sera une libération, comme ce fut le cas pour moi le jour où j'ai compris la vérité qu'il représente: *ce que Christ a fait pour nous, il nous l'applique*. Autrement dit, aucune expérience dans la vie chrétienne ne peut être faite en dehors de ce que Christ a accompli. Il faut apprendre à repenser notre situation à la lumière de cette réalité-là.

La marginalisation de la justification

Il n'est pas facile, aujourd'hui, de parler de la justification comme fondement de la foi. L'affirmation «c'est Dieu qui justifie»[1] fait, en effet, entrer en ligne de compte la sainteté morale de Dieu. Cela revient à dire que, devant lui, nous sommes condamnés selon ses critères; et ceci de façon inévitable, à moins que Dieu lui-même ne nous épargne ce jugement. Si Dieu ne nous justifie pas, nous sommes perdus! Nous n'arriverons jamais à répondre à ses normes de justice. Ceci est capital. L'Evangile affirme que le droit que nous avons de nous présenter devant Dieu vient, non

1 Romains 8.33

de ce qui est en nous, mais d'un acte divin. *Dieu nous justifie*. La raison de notre salut est d'abord en lui. Y a-t-il rien de plus étranger à notre mentalité? Aujourd'hui, en effet, nous nous inquiétons surtout des nombreuses injustices commises dans les relations entre les êtres humains. Or la Bible enseigne que la colère de Dieu s'élève, d'abord, contre *l'impiété* de l'homme, à résoudre avant de s'en prendre à ses injustices.[1] Selon la Bible, l'homme a des problèmes qui viennent non de ce qui est en lui, mais de sa relation avec Dieu, car ayant perdu sa droiture, il est sous le jugement du Seigneur. Dieu seul peut assainir cette situation. Tant que l'homme essaie de régler ses problèmes d'identité personnelle, de culpabilité et d'injustice envers lui-même, sans considérer la racine du mal, ses solutions seront insatisfaisantes parce qu'incomplètes.

Aussi en affirmant, un jour, que l'homme était à l'origine de sa situation dramatique et qu'il pouvait donc la redresser, J.F. Kennedy s'est trompé sur la gravité du problème.

Dieu, Christ et vous

Quel est le sens de la *justification*?

Dieu, à cause de Jésus-Christ, pardonne aux pécheurs comme s'ils n'avaient jamais péché.[2] Plusieurs remarques peuvent être faites à propos de cette définition:

1 Romains 1.20s

2 Le Catéchisme de Westminster pour les jeunes enfants, q. 59.

– Dieu justifie: notre salut a pour fondement une décision prise par lui; Dieu dit que nous sommes pardonnés;
– cet acte est absolu et définitif: si Dieu nous accepte, personne ne peut s'opposer à cette décision;
– cet acte concerne des personnes qui sont des *pécheurs*;
– la cause est Jésus-Christ: ce qu'il est et ce qu'il a fait.

L'apôtre Paul a réuni tous ces éléments dans son affirmation remarquable de Galates 4.4:

> «Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la loi, afin qu'il rachète ceux qui étaient sous la loi, afin que nous recevions l'adoption.»

La justification comporte le *pardon des péchés* et le *droit* à la vie éternelle.
Ces deux volets de la décision de Dieu à notre endroit sont des conséquences de l'obéissance de Christ pendant sa vie terrestre. Il est venu «sous la loi» pour faire ce que nous aurions dû faire; par son obéissance *active* à Dieu, il a mérité la vie éternelle pour nous. De plus, il a accepté la conséquence de notre refus face à ce que nous devions faire; par son obéissance *passive*, il a subi notre peine en mourant à notre place. La conséquence de notre faute a été assumée par Christ à la croix.
Sur le plan pratique, cela veut dire que *tout* le crédit de Christ est viré à notre compte et que, pour cette raison, Dieu nous accepte. Les conditions de notre accueil par Dieu nous sont tout à fait extérieures. Leur satisfaction ne dépend en rien de nous.
Le chrétien ne devrait jamais oublier ce point important: son salut résulte, non de sa décision, mais de la décision de Dieu.

Nous voir comme Dieu nous voit

La justification n'est pas un acte de Dieu qui nous rend justes, mais un acte de Dieu qui nous *déclare justes*.[1] Elle concerne, non notre propre état intérieur, mais l'état dans lequel Dieu nous introduit par sa justice.

Voici une illustration. La condamnation d'un criminel n'opère aucun changement en lui; elle exprime seulement son état devant la loi du pays et décrit la conséquence de ses fautes. Dans l'Ecriture, la justification est, à maintes reprises, mise en contraste avec la condamnation.[2]

Un texte biblique va nous aider à cerner le sens de la justification. Il s'agit de Galates 3.13, 14, où Paul dit:

> «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous – car il est écrit: *Maudit est quiconque est pendu au bois* – afin que la bénédiction d'Abraham ait pour les païens son accomplissement en Jésus-Christ, et que nous recevions par la foi l'Esprit qui avait été promis.»

---

1 Il y a là une différence fondamentale avec l'Eglise catholique romaine; celle-ci enseigne, grosso modo, que la justification est la constatation d'un changement subjectif intervenu en nous, alors que les Réformateurs ont insisté sur le fait que, bibliquement, la justification est une déclaration que Dieu fait à notre sujet à cause de Christ. Luther disait que notre justice est «étrangère» (extérieure à l'homme).

2 Voir Job 9.20; Deutéronome 25.1; Romains 8.33, 34; Proverbes 17.15; Esaïe 5.23; Romains 3.19, 20

Ce texte fait ressortir quatre aspects importants de la justification: le rôle de la Loi divine, le caractère de Dieu, l'œuvre de Christ et ses résultats.

1. Condamnés par la Loi de Dieu

Voici une chose bien peu faite pour nous plaire!

En dehors de Christ, nous sommes sous la condamnation de la Loi, qui exprime la sainteté de Dieu. Qu'est-ce que cette Loi? C'est l'ordre établi par Dieu dans sa création. Il s'agit d'un ordre moral – pas uniquement naturel – tenant compte de la relation entre le monde et la personne de Dieu. La Loi expose tout simplement comment Dieu organise ses rapports avec l'univers. Elle exprime la sainteté et l'amour de Dieu et concerne tous les aspects de la création; non seulement la réalité physique de l'univers, mais aussi le corps, l'intelligence et les émotions des humains.

Tous les hommes sont régis par la Loi de Dieu, qu'elle s'exprime dans la Loi du Décalogue révélée spécialement à Israël ou dans la conscience humaine, qu'elle soit ou non reconnue.[1] Dieu est souverain et il entretient un rapport personnel avec toutes ses créatures. Voilà pourquoi l'apôtre parle d'être libéré de la *malédiction* de la Loi et non de la Loi en tant que telle.

La malédiction de la Loi est le résultat de la confrontation de la sainteté de Dieu et de la condition de l'homme. Elle révèle que l'homme est hors-jeu. Elle «aggrave» même le péché en ce sens qu'elle l'extirpe des ténèbres et l'expose en pleine lumière.[2]

---

1 Voir Romains 2.12ss

2 Galates 3.10 et Romains 7.7ss

La Loi divine qui exprime la sainteté de Dieu et la nature de l'homme pécheur sont comme deux forces magnétiques qui se repoussent l'une l'autre.

2. Le caractère de Dieu

Comment l'homme peut-il être reçu par Dieu? Paul nous le dit au verset 12 de Galates 3: «celui qui mettra ces choses en pratique vivra par elles». Ainsi, seule une obéissance parfaite est acceptée par Dieu; tout ce qui n'est pas parfait est une atteinte à son caractère de sainteté. Ceci révèle la gravité du péché.

De notre point de vue, la détresse de notre état n'est pas perceptible. Elle nous semble bien moins abominable que la Bible ne le dit. C'est méconnaître que, même véniel et excusable à nos yeux, tout péché conduit à la mort. Nous sommes comme des personnes qui ne se savent pas atteintes d'un cancer incurable.

De plus, nous avons tendance à n'avoir qu'une vision fragmentée du péché, c'est-à-dire celle des péchés individuels, faciles à excuser, et nous sommes portés à oublier que le péché est avant tout notre aliénation personnelle de Dieu, notre incapacité à aimer Dieu de tout notre cœur.

3. L'œuvre de Christ

A la croix, Christ a enduré la conséquence du péché en supportant la malédiction du jugement. Son œuvre a principalement consisté à accepter une sanction pénale. La référence à l'Ancien Testament, «la malédiction de la croix»[1], manifeste que la peine subie par Christ a été celle qu'on inflige pour une faute capitale, et qu'il l'a assumée de façon publique pour la purification

1 Deutéronome 21.23

de son peuple. Paul exprime la même pensée en 2 Corinthiens 5.21: «Celui qui n'a point connu le péché, il (Dieu) l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu.» Christ est mort pour nous. Pour cette raison, celui qui est à Christ est libre du jugement contre le péché et de la mort qui le suit. Il est donc libéré de la malédiction de la Loi. L'esclavage du péché est brisé.

4. Les résultats de la mort de Christ

La mort de Christ opère le salut des pécheurs parce qu'elle abolit leur péché et leur permet de se présenter justifiés devant le tribunal divin.[1] Ainsi, nous sommes adoptés comme fils et nous recevons, par l'Esprit, la bénédiction promise à Abraham.[2]

Libres à cause de Christ

Il y a quelque temps un homme dans la trentaine m'a raconté son expérience de foi. Il s'exprimait de façon mystique, il parlait de Christ qui marchait avec lui en lui tenant la main. Il ressentait Christ, disait-il. Mais dans toutes ses paroles, il n'y avait aucune mention de la mort de Christ, de la croix, ou du pardon des

1 Galates 3.6, 8, 11, 13. Paul parle de la «bénédiction d'Abraham» par référence à Genèse 22.16, avec la pensée, peut-être, que comme Abraham a pris le couteau de la circoncision pour sacrifier son fils, Dieu n'a pas épargné son propre Fils.

2 Galates 4.6 et Ephésiens 1.5. Dans la théologie protestante, on a développé la doctrine de l'adoption comme étant la conséquence légale de la justification.

péchés. En y réfléchissant plus tard, je me suis dit qu'il aurait pu tenir les mêmes propos en substituant Krishna à Christ.

L'Evangile est ce que Dieu a fait pour nous, et non ce que nous répondons à Jésus-Christ. Dieu nous accepte non pas, en premier lieu, à cause du changement qui s'opère en nous, ou à cause de notre foi, mais parce que Christ a satisfait toutes les exigences de sa justice. Tout ce qui était nécessaire à notre salut a été accompli en dehors de nous.

Telle est la plus importante caractéristique de la foi chrétienne. *Devant Dieu, même la foi ne peut enlever la malédiction du péché*. Seul le Christ a pu le faire. Le fondement du salut n'est pas la réalité de notre expérience, mais la réalité historique de la croix. Nous avons, certes, à expérimenter Christ de façon personnelle, mais cette expérience n'est authentique que si elle serre de près la réalité objective de l'œuvre de Christ.[1]

Cette doctrine nous oblige à réviser complètement notre façon de nous voir devant Dieu. Elle ne doit pas être considérée comme un tour de passe-passe; elle rehausse plutôt la qualité de l'amour de Dieu qui a, lui-même, procuré le pardon de nos péchés.

Deux avantages pratiques découlent de la justification:

1. Pardonnés par Dieu!

«Pardonnés», ce mot si vite dit a des conséquences incroyables!

---

1 Certaines Confessions de Foi utilisées dans les églises omettent l'expression «le troisième jour» de la résurrection. Cette pratique détache cet événement de sa référence historique et implique que la résurrection est subjective, «en nous». Mais la foi subjective ne sauve pas, si Christ le juste n'est pas notre représentant vivant et personnel auprès du Père.

Si je fais mal à mon voisin, ce n'est pas à moi de lui pardonner. J'ai plutôt à reconnaître mon tort, et c'est à lui de me pardonner et de m'offrir la réconciliation. Ce n'est pas à moi qui ai fait le mal de proposer la réconciliation. Face à Dieu, nous sommes dans notre tort; c'est donc à lui de nous pardonner et de se réconcilier avec nous. C'est ce qui s'est passé à la croix; Dieu a pardonné, il nous a offert sa réconciliation.

Ainsi, Dieu nous a pardonné! Pour toute l'éternité, la paix est établie entre Dieu et nous, car Dieu a agi par l'intermédiaire de Christ. Et cette œuvre de Christ a un effet permanent. Chaque jour, nous sommes assurés de bénéficier du pardon et de la paix de Dieu. Rien à craindre pour l'avenir, rien ne peut nous arracher cette certitude. Voilà pourquoi le chrétien peut avoir un regard inconditionnellement positif sur la vie. Il est appelé à vivre intérieurement de la paix que Christ lui a acquise objectivement.

Dès lors que nous avons reconnu mériter le jugement de Dieu, nous pouvons accueillir ce pardon.

Un des grands problèmes d'aujourd'hui est la non-acceptation, involontaire certes, de ce pardon par bien des chrétiens. Leur expérience de la conversion a, en effet, été très superficielle. Ils ont «accepté le Christ» par une décision dont ils pensent être les seuls responsables.[1] Pourtant, cette décision est intervenue sans reconnaissance vraie du péché et sans reconnaissance lucide du pardon de Dieu. Ces chrétiens n'ont jamais abandonné leur opinion superficielle sur le péché. N'ayant guère lutté contre lui avant leur conversion, ils en sont toujours encombrés après.

1 Des expressions telles que «accepter Christ», «ouvrir votre cœur», «décider pour Jésus», «faire une décision personnelle» ou «permettre au Saint-Esprit de travailler en vous» bien que proches du sens de l'Ecriture, ne sont pas rigoureusement bibliques.

Leur vie chrétienne a commencé par un acte volontaire; elle se poursuit par une tentative de lutte contre le péché, c'est-à-dire par de nouvelles décisions pour s'améliorer. Ils recherchent la paix intérieure, mais ils ignorent le véritable sens de la réalité objective que représente la paix en Christ.
Pour ces chrétiens-là, le remède est de découvrir que Christ a aboli leurs péchés et qu'il leur a procuré justice et pardon; en d'autres termes, ils doivent accepter la justification objective de Christ. Le meilleur conseil à leur donner est: repentez-vous de votre faux repentir et trouvez le vrai salut en Christ, c'est-à-dire en dehors de vous!

2. La culpabilité rendue impuissante!
La doctrine de la justification donne son sens exact à la culpabilité de l'homme. Aujourd'hui, les chrétiens formulent souvent un discours psychologique sur la culpabilité, non dépourvu de valeur mais, malheureusement, en désaccord avec la doctrine de la justification. Ce discours présente la culpabilité comme un problème à résoudre humainement, puisque la foi nous donne une vision positive de nous-mêmes.
Parfois aussi, on entend dire que la culpabilité n'est qu'un sentiment faux ou inutile appelé à disparaître dès qu'on en comprend l'origine. Il arrive même que le sentiment de culpabilité soit attribué aux autres dont les paroles ou les actes nous culpabilisent. La seule attitude juste serait alors d'assumer la situation et de s'en libérer en se créant une image positive de soi-même.
La doctrine de la justification offre à propos de la culpabilité une tout autre perspective:

a) la culpabilité est utile

Cette affirmation peut paraître inconsidérée. Pourtant reconnaître sa culpabilité, c'est reconnaître le besoin d'être justifié par Christ. En d'autres termes:

– c'est reconnaître la réalité de notre misère face à Dieu et donc notre culpabilité réelle, étant donné les exigences de sa justice. Dieu nous a libérés, en Christ, de cette culpabilité;

– c'est admettre que la Bible ne distingue pas entre la culpabilité objective et le sentiment de culpabilité. La culpabilité, c'est la reconnaissance de la dette que nous avons contractée envers Dieu après avoir rompu la relation de vie. Dans ce cadre, nos sentiments tout autant que nos actes peuvent être indicatifs de notre état. Mais il convient d'éviter de confondre la fausse culpabilité et la mauvaise conscience que suscite à tort tel acte, ou telle pensée, qui n'est pas réellement un péché;

– c'est savoir, si nous interprétons la Bible correctement, que nous pouvons être libérés de notre fausse «mauvaise conscience» et de la vraie culpabilité qui est la transgression de la Loi de Dieu. Ainsi nous comprenons notre besoin réel face à Dieu;

– c'est admettre, enfin, que la culpabilité permet le repentir: elle est le miroir dans lequel se reflète la condamnation que Dieu prononce contre notre péché; elle nous avertit que nous risquons la mort éternelle!

Toutes ces considérations nous conduisent à reconnaître que si Dieu ne nous justifie pas gratuitement, rien de ce que nous pourrions faire ne nous procurera la paix.

b) la culpabilité brise nos illusions

Notre suffisance vole en éclats dès que nous percevons que la justification est au centre de l'Evangile. Face à la Loi de Dieu, personne ne peut effacer sa culpabilité et se défaire de son péché. De plus, Dieu dit que nous ne sommes ni beaux, ni aimables. Il précise même que nous sommes plutôt détestables et sans valeur intrinsèque, et que notre justice est nulle, inexistante devant lui.
La justice de Christ est donc notre seul espoir. En Christ seul, il est possible de s'entendre dire que notre culpabilité est annulée, nos péchés abolis, notre condamnation effacée.

A l'image du compagnon

La doctrine de la justification nous offre une vision réaliste de nous-mêmes: à savoir des ratés, sans mérite, qui aiment porter un masque de prétentions, des êtres enclins à faire le mal qu'intérieurement ils détestent, mais aussi, en Christ, des personnes libérées des conséquences de leur péché, pardonnées et dans la paix.
La grâce de Dieu conjoint ces deux réalités: notre perdition et notre salut. La première vient de nous, la deuxième vient de Dieu. La doctrine de la justification divine situe la tension caractéristique de la vie chrétienne entre ce que nous sommes en nous-mêmes et ce que nous sommes en Christ. Elle montre que notre identité réelle est en Christ. Nous devenons ainsi

«héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ», c'est-à-dire fils de Dieu, à l'image du Fils.[1]

Celui qui a compris cette vérité sait que, même s'il ne vaut pas grand-chose aux yeux du monde, il a le privilège d'être en paix avec Dieu et qu'en conséquence, il ne marchera jamais seul.

1 Romains 8.17

6. Est-ce que tu marches avec moi, Jésus?

Un malentendu tenace existe à propos de la justification en tant que déclaration de Dieu. Si Dieu nous déclare juste, cette déclaration doit correspondre à une réalité; autrement ce serait une fiction. Ou, pire encore, en justifiant les *pécheurs*, Dieu agirait à l'encontre de sa sainteté.

Pour écarter ce malentendu, les théologiens de la Réforme ont défini la justification non seulement comme une déclaration divine, mais comme une réalité dont Dieu est l'auteur. En Christ, nous sommes pardonnés par Dieu, et aussi réellement justes.[1] Ces deux aspects sont couramment conjoints dans la Bible: *quand Dieu prononce une parole, il accomplit ce qu'il dit*.

Deux modèles standard de la foi

Cette caractéristique de la foi chrétienne est mal connue. Pourtant elle a des conséquences pratiques capitales pour la compréhension de ce que sont la foi et la vie en Christ.

Examinons à titre d'illustration deux modèles de vie chrétienne:

1 La théologie a parlé ainsi de la justification déclarative et constitutive comme étant les deux faces de la même pièce. En Romains 5.17-19, la condamnation correspond à la réalité du péché et la justification à celle de la justice.

Modèle A: Dieu me reçoit en Christ à cause de ma foi. Il m'accepte ainsi parce que j'ai fait la démarche nécessaire en l'accueillant dans ma vie. J'ai répondu librement à l'acte de Dieu. Ainsi la réceptivité humaine rend efficace la justification individuelle.
Beaucoup de chrétiens, aujourd'hui, suivent intuitivement ce modèle. Ils pensent que la foi est une simple réponse humaine à l'Evangile et que la vie de foi relève de la responsabilité de l'homme. C'est pourquoi ils estiment aussi qu'il est possible de perdre définitivement la foi. Autrement dit, l'efficacité de l'œuvre de Dieu dépend, en quelque sorte, de la collaboration du croyant.
Ce point de vue soulève une difficulté: la foi est, certes, une réponse à Dieu, mais elle est aussi, selon l'Ecriture, un *don* de Dieu. Par ailleurs, ce point de vue encourage l'idée qu'il y a deux sortes de chrétiens selon leur consécration: les forts pleinement responsables et les faibles que le manque d'assurance conduit à négliger leurs engagements chrétiens.

Modèle B: Dieu justifie en Christ. Sa décision rend cet acte efficace et établit la certitude du salut. La foi est nécessaire pour être sauvé, mais elle ne sauve pas. C'est la justice de Christ qui sauve et rend le salut efficace. La foi a son importance comme réponse à l'Evangile; elle est l'instrument, ou le canal, par lequel le croyant reçoit ce qui est accompli pour lui, en dehors de lui, par Christ. La foi, don de Dieu, en nous unissant à celui par qui nous sommes justifiés, nous justifie. Notre union avec Christ implique que nous recevons sa justice. La foi n'ajoute rien à la justice de Christ. Les œuvres du chrétien n'affectent en rien son

statut devant Dieu. La foi est, non pas un effort, mais un repos en Christ.
Ce modèle B est préférable, car plus proche de l'accent biblique. Dans le reste de ce chapitre, ce point capital pour la vie chrétienne va être développé.

La foi vient de la puissance de l'Evangile

En Romains 1.16 et 17 se trouvent les paroles qui ont produit un puissant effet dans la vie de Martin Luther. L'apôtre dit:

> «Je n'ai point honte de l'Evangile: c'est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif premièrement, puis du Grec, parce qu'en lui est révélée la justice de Dieu par la foi et pour la foi; selon qu'il est écrit: Le juste vivra par la foi.»

Face à la puissance de Rome et de Néron, Paul écrit qu'il est fier de l'Evangile qu'il prêche. Cet Evangile est puissant, car Christ a été «déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté par sa résurrection».[1] Christ a été déclaré juste par sa résurrection et, selon l'Evangile, la puissance de sa sainteté devient opérante.[2]

---

1 La notion de «puissance» est très souvent liée, chez Paul, à la résurrection et à l'espérance. Voir Romains 1.4; 15.19ss; 1 Corinthiens 1.18, 24; 2.5; 6.14; 15.44, 45

2 Voir Ephésiens 2.4-7

L'Evangile, en appelant les hommes à la foi, applique ce qui a été envisagé dans le plan de Dieu, à savoir que les hommes recevraient leur justice de Christ. Dieu nous rend participants de la grâce acquise par Christ, la foi œuvrant en nous par le message de la croix.

La justice de Christ suscite la foi

«En effet», dit Paul, l'Evangile est une puissance, parce que par elle nous recevons la justice de Dieu dans nos vies. Le salut est d'être

> «trouvé en Christ, non avec une justice qui serait la mienne et viendrait de la loi, mais avec la justice qui est par la foi en Christ, une justice provenant de Dieu et fondée sur la foi».[1]

La justice de Christ nous est réellement présentée dans l'Evangile et nous est donnée pour que Dieu nous accepte, à cause d'elle, comme justes en Christ.[2]
Voici une illustration. Vous avez une dette. Un ami vire sur votre compte bancaire la somme nécessaire pour régler non seulement ce que vous devez déjà, mais aussi pour couvrir toutes vos obligations futures. Par son œuvre achevée, Christ paie entièrement le prix de nos dettes, mais il nous transfert aussi tout l'acquis positif de sa sainteté. Il est donc bien vrai que nous ne

1 Philippiens 3.9, voir Romains 3.21

2 La théologie utilise le mot «imputer» pour évoquer la justice de Christ qui est considérée comme la nôtre.

serons jamais plus saints devant Dieu qu'au moment où, pour la première fois, nous avons été justifiés par Christ. Cette justice, considérée désormais comme la nôtre, est totale.
En considérant dans l'Evangile la profondeur de la justice de Christ, nous comprenons qu'il n'y a rien à y ajouter:

– *Christ nous garantit le pardon divin*
«Jésus est devenu le garant d'une alliance meilleure comme sacrificateur pour l'éternité»
– *Sa justice établit la gratuité de notre justification*
«gratuitement justifiés par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ»
– *Sa justice nous couvre entièrement comme un vêtement*
«Dieu l'a destiné comme moyen d'expiation, afin de montrer sa justice»
– *Nous sommes justifiés à cause de sa mort*
«maintenant nous sommes justifiés par son sang, nous serons sauvés par lui de la colère»
– *Christ est, par sa personne, notre justice*
«Christ est la justice pour tout croyant»
– *La justice de Christ rend la Loi et notre obéissance inutiles*
«Maintenant, sans la loi est manifestée la justice de Dieu».[1]

Christ est établi, accepté et approuvé dans son rôle de substitut. Il prend notre place en ce qui concerne notre péché.
Son œuvre appelle notre foi. Quand nous croyons que son sang est le moyen utilisé par Dieu pour abolir notre faute et fonder notre justice, Christ devient notre «Dieu-justice». Revêtus de ses qualités, nous pouvons nous approcher de Dieu.

1 Romains 3.22, 24, 25; 5.9; 10.4; Hébreux 7.22

Une conséquence importante pour la vie chrétienne découle de cette doctrine. Tout comme le Saint-Esprit, qui est une personne, ne se divise pas – on est en communion avec lui ou on ne l'est pas – la justice de Christ ne se fractionne pas non plus. Pour Dieu, il n'y a pas des degrés de justice ou de sainteté. La moindre transgression de la Loi rend le pécheur coupable de transgresser l'ensemble. Pourquoi? Parce que la personne de Dieu est sainte, et que porter atteinte à cette sainteté si peu que ce soit revient à atteindre toute la personne divine.

Christ a obéi en tout; sa justice est intégrale. Le chrétien qui croit, si faible que soit sa conviction – même si son attachement n'est que «du bout des doigts» –, est entièrement justifié à cause de Christ. Il n'a jamais rien à ajouter; essayer de le faire serait porter atteinte à l'honneur de Christ.

L'essentiel du christianisme est là. Le perdre de vue revient à modifier l'Evangile. Ce point est l'un des plus difficiles car, psychologiquement, il nous est dur de renoncer à l'idée de notre propre justice. Pourtant, y a-t-il plus grande libération que de savoir que nous n'avons rien à faire pour gagner notre salut?

La justice par le moyen de la foi

En Romains 1.16, 17, l'apôtre insiste aussi sur la foi comme moyen de recevoir l'œuvre de Christ. Cette justice est «pour quiconque croit» et «par la foi et pour la foi». Quel est le sens de la répétition dans cette deuxième proposition?

Certains ont suggéré qu'il s'agit de la fidélité de Dieu reconnue par l'homme de foi.

Une autre interprétation, plus satisfaisante, est fournie en comparant avec Galates 3.22 où la promesse de Dieu est reçue «par la foi en Jésus-Christ de ceux qui croient». La justice de Dieu, comme sa promesse, est en vue du salut *par la foi*; elle est réelle *pour la foi* de tous ceux qui croient. La foi est le moteur du salut qu'elle effectue dans tous les cas où elle est présente.

– *Par la foi* indique que notre foi est notre titre de justice. Tout comme un ticket de métro est un titre de transport qui permet de voyager, par exemple, dans Paris, la foi en Christ est le titre de notre justice qui est conforme aux exigences de Dieu;

– *Pour la foi* exprime le fait que cette justice est à l'œuvre subjectivement en chaque croyant, Juif ou Grec, sans aucune différence.[1] Nous ne devenons pas plus juste en croyant davantage. Certes, notre foi peut grandir et nous pouvons nous enraciner mieux. Mais cela ne fait pas grandir, devant Dieu, notre acceptation. Tout comme en approchant plus ou moins notre doigt, ou notre main, d'une plaque chauffante, nous percevons sa chaleur de façon différente, sans que la température de la plaque change en rien, la foi peut saisir l'œuvre de Christ de façon plus ou moins profonde, sans que la justice acquise, qui est un fait objectif en Christ, en soit modifiée.

Il est possible d'accroître les bienfaits de la justification, mais la justice ne s'acquiert pas de façon progressive. Elle est totale dès que chaque croyant se confie en Christ. Le fils d'un roi est prince dès son enfance; il est l'héritier légitime du roi. Il lui faut grandir, comprendre son rôle, apprendre à vivre, à administrer… Tout ceci ne change rien à son statut. Il en va de même pour

1 Cette interprétation se marie bien avec le «quiconque» du v.16.

nous au moment où nous croyons. Comme le dit *Le Catéchisme de Heidelberg:*

> «Quoique ma conscience m'accuse d'avoir gravement péché contre tous les commandements de Dieu, de n'en avoir gardé aucun, et d'être encore continuellement enclin à tout mal, Dieu cependant, sans aucun mérite de ma part, mais par pure grâce donne et m'impute l'œuvre parfaite de restauration, la justice et la sainteté du Christ, comme si je n'avais jamais commis ni eu aucun péché, et comme si j'avais en moi-même cette parfaite obéissance que Jésus-Christ a observée pour moi, à la seule condition que je reçoive ce bienfait avec un cœur croyant.»[1]

La foi est donc l'instrument qui permet de s'approprier la justification; elle est uniquement un acte de réception, elle n'ajoute rien à l'acte divin. Tout comme un téléviseur permet de capter l'image transmise par un studio, la foi est le récepteur qui accueille la justice céleste de Christ et le fait entrer dans ma vie. Le *Catéchisme* indique quelque chose que l'on oublie souvent. La foi est l'instrument qui continue à opérer l'appropriation de la justification. Une fois justifiés, il nous est impossible de retomber sous la condamnation. La foi unit au Christ et à sa justice qui est éternelle. Dieu décide de ne pas tenir compte de nos péchés à venir. Aussi est-il possible d'affirmer que ceux qui ont la vraie foi continueront à croire.

---

1 *Le Catéchisme de Heidelberg* q.60, trad. P. Courthial (Ed Kerygma: Aix-en-Provence, 1986).

Aujourd'hui, dans bien des milieux chrétiens, on évoque le besoin d'un engagement spirituel ou social plus grand. On pousse, dans un domaine ou dans un autre, à plus de consécration. Or, ce qui manque le plus, ce sont des chrétiens «sans souci», au sens des Béatitudes. Au lieu de ployer sous les problèmes du monde ou d'être inquiets à cause de l'absence de progrès à différents niveaux, il serait bien préférable de retrouver le vrai sens de la liberté en Christ. L'urgence est non d'avoir plus de consécration, mais d'acquérir plus de lucidité sur la victoire de Christ. Si notre vision de la justice et de la sainteté de Dieu s'élargissait, nous serions moins anxieux de faire valoriser nos propres qualités humaines. Ne serions-nous pas plus détendus, si nous apprenions à nous reposer en Christ et à vivre une relation de confiance plus profonde avec lui? Notre vie chrétienne ne progresserait-elle pas autrement et mieux, si ce fondement était mieux posé?

La vie par la foi

Paul dit que le juste *vivra* par la foi. Notez le futur! La justice de Christ englobe le passé, le présent et l'avenir, car elle est divine. La vie chrétienne n'est pas comme un «contrôle continu» pendant lequel Dieu nous teste, et susceptible de se terminer par un échec. Le salut ne dépend pas de l'accomplissement d'œuvres. Je dois, certes, essayer d'être bon père, mari, professeur, ami ou fils; cela reste dans le domaine du «bon». Or Dieu juge de ce qui est «bien»; et là, face à sa sainteté, nous ne faisons que le mal. Seul, Christ a fait le «bien».

La sagesse, la sainteté, la justice, la perfection morale et l'amour divins se sont concrétisés dans la personne de Christ. Aussi la paix, le pardon, la justice, la sainteté et la joie appartiennent-ils à ceux qui croient. Par la foi, les croyants sont passés d'une condition d'aliénation à celle de la réconciliation. Désormais, ils peuvent vivre la vie avec un grand V.

Tel est l'antidote indispensable au type «foi facile», cette sorte de religion subjective, non doctrinale, centrée sur l'individu et ses besoins immédiats, si courante à la fin du 20e siècle. Ce christianisme superficiel où l'on majore ce que l'on ressent en oubliant qui est l'objet des sentiments. La foi seule suffit; rien en plus. Il n'y a que des progrès à faire dans la foi, en Christ. *Le juste vivra par la foi!* Le prophète Habakuk a écrit cela face à la puissance du mal à l'œuvre à son époque, et il a annoncé quels malheurs s'abattraient contre ces vices. L'apôtre l'a rappelé en dénonçant, dans ses lettres, les perversions de son temps. Aussi nous, les chrétiens d'aujourd'hui, pouvons-nous relever la tête, face aux aberrations d'une culture qui piétine toute valeur fondamentale. Si certains jours nous nous sentons vides, désespérés ou dépassés par les problèmes, ceux des autres et, bien des fois, les nôtres, cette parole est pour nous: le juste vit, vivra par la foi.

La beauté de la justice de Christ l'emporte sur tout autre chose. «Vous êtes acceptés à cause de Christ», voilà l'Evangile!

Accepté à cause de Christ

Une idée courante jusque dans les milieux chrétiens consiste à penser qu'il faut s'accepter tel que l'on est pour trouver son équilibre personnel. La foi est alors considérée comme un moyen propice à la valorisation de la personne. Elle procure des motivations différentes et nous donne une opinion nouvelle sur notre valeur pour Dieu et pour les autres. Il est possible de s'accepter soi-même puisque Dieu nous a acceptés sans condition. Nous ne sommes plus sous la Loi, mais sous la grâce. Dieu nous aime. Il faut donc nous accepter et accepter les autres tels qu'ils sont, car Dieu l'a fait.

Il y a là un élément de vérité. Pourtant cette conception met en sourdine la doctrine biblique de la justification. Trois commentaires peuvent être faits à ce sujet:

1. Justification par la foi, non par l'amour

Nous ne sommes pas sauvés parce que Dieu nous aime, ni parce que nous aimons Dieu ou les autres. L'amour n'est pas la marque spécifique du chrétien, même s'il le caractérise et si cette caractéristique, selon Paul en 1 Corinthiens 13, est le signe le plus important de la présence de l'Esprit dans une vie renouvelée. Nous sommes sauvés parce que nous reconnaissons par la foi que Christ est notre justice. Avant d'avoir la foi, nous sommes, par nature, «enfants de la colère».[1] La grâce de Dieu, expression particulière de son amour, en nous donnant la foi, nous sauve.

On entend dire, couramment, que Dieu aime le pécheur mais qu'il hait son péché. C'est là une demi-vérité. Dieu a une certaine

1 Ephésiens 2.1-3

sorte d'amour pour tous les hommes – il protège leur vie, il leur donne tout ce qui maintient l'existence, il retient son jugement dans sa patience, il les appelle à se repentir devant la croix – c'est un amour de miséricorde ou de compassion. Mais il y a loin entre cette sorte d'amour et l'amour divin en vue du salut, concept très riche qui suppose la communion.[1]

2. La justification par l'abolition du péché

Dieu ne nous accepte pas avec notre péché. Il ne nous accepte qu'en abolissant notre péché. Tout ce qui, en nous, est en désaccord avec sa Loi et sa sainteté doit être enlevé et confessé comme obstacle à l'harmonie entre lui et nous. Ce qui empêche cette harmonie produit aussi le trouble en nous. Aussi aucune acceptation, aucune réconciliation avec Dieu ou avec nous-mêmes ne sont-elles possibles tant que le péché subsiste. Mais Christ a entièrement aboli le péché pour nous!

Cela signifie que le chrétien ne peut se satisfaire d'attitudes qui déplaisent à Dieu. Impossible d'avoir une attitude positive vis-à-vis de légumes, même magnifiques, s'ils ont été cultivés sur une décharge toxique! Une bonne image de soi peut être mortelle, si elle n'est, en réalité, qu'un vernis sur de la pourriture.

Puisque Dieu n'ignore ni ne tolère le péché dans son acte de justification, nous sommes appelés à faire de même pour découvrir notre véritable identité. Nous devons nous accepter nous-mêmes, non pas tel que nous sommes naturellement, mais en Christ. En dehors de lui, nous sommes indignes; c'est lui qui désormais nous confère notre valeur. Le chrétien se sait totalement dépendant de Christ pour être accepté par Dieu et

1 Exprimée en Ephésiens 2.4ss

aussi par lui-même. Il est devenu *enfant de Dieu*. Il se retrouve, il est une personne autre, libérée de son péché; et plus il est dépendant de Christ, plus il est vraiment lui-même.
Si *je* fais des progrès, si je me sens mieux dans ma peau en tant que chrétien, je ne dois voir là que des sous-produits de l'acceptation dont je suis objet de la part de Dieu. Tout «plus» personnel vient de ce que l'on a trouvé la vie en recherchant, d'abord, le royaume de Dieu; cette vie est une des choses que Dieu a ajoutées.[1] Notre «souverain» bien est de «connaître Dieu» et de «rapporter notre vie à sa gloire, puisqu'il en est le commencement».[2]
Notre identité vraie réside en Christ pour qui tout doit être abandonné.

3. Une identité ultime

Le chrétien qui se sait justifié par la foi n'a plus, en principe, de crise d'identité. Son identité est la suivante:

> «Voyez quel amour le Père nous a donné, puisque nous sommes appelés enfants de Dieu! Et nous le sommes.»[3]

Il a pu être privé d'un vrai père humain, avoir toujours manqué d'affection; désormais, il a un Père, et pas n'importe lequel! Le Père qui confère une filiation éternelle. Se savoir membre de la famille de Dieu, c'est-à-dire être destiné à une vie éternelle

1 Matthieu 6.33; 10.39; 16.25
2 Le Catéchisme de l'église de Genève, rédigé par Calvin, q.1-6
3 1 Jean 3.1

dans la joie de la présence divine, éloigne toute possibilité d'une dévalorisation de la personnalité.
Devant les multiples échecs de sa vie, face à un monde en déroute qui semble sombrer dans la perdition, face à une église qui ne sait pas toujours bien où est le Nord, le chrétien est assuré que, grâce à la justification, l'alliance tient bon. Sa confiance ne réside pas en lui-même, ni dans le progrès, ni dans l'église; elle est fondée sur la solidité de l'alliance scellée avec le sang de Christ, le médiateur.
Voilà ce qui fortifie notre ego, ce qui nous assure que nous sommes destinés non à être écrasés, mais à vaincre en Jésus-Christ!

Une nouvelle race de chrétiens?

Il faut, aujourd'hui, une nouvelle race de chrétiens; des chrétiens différents de ceux qui ne croient plus, de ceux qui vont de catastrophe en catastrophe ou qui passent d'une friandise émotionnelle à une autre… des chrétiens dont la foi est fondée sur une compréhension correcte de la justification, des chrétiens conscients de la sainteté absolue de Dieu et de la merveille que constitue sa justification gratuite, conscients de la valeur du don de la foi qui leur est fait, de la beauté du Christ leur médiateur… des chrétiens qui vivent, dans toute leur existence, de façon réfléchie et sage, les conséquences de la justification, pour la gloire de Dieu.

7. Progresser, ce n’est pas toujours évident

Le Nouveau Testament évoque très souvent la croissance de l’église et celle des individus dans la foi. L’image de la croissance est utilisée pour décrire le parcours normal du chrétien.
L’absence de croissance peut être significative d’une absence de vie; elle constitue, en effet, une lourde menace pour la survie d’un être vivant, dont la situation ressemble à celle d’une plante sans lumière.
Les manies et les petites phrases des enfants si réjouissantes lorsqu’ils ont cinq ans deviennent, si elles persistent, agaçantes à quinze et tragiques à vingt.
Néanmoins, si la croissance est un événement normal, elle peut être difficile. Le malaise de l’adolescent dont la voix est entre deux gammes ou celui d’une jeune fille embarrassée par son évolution physique sont, en effet, pénibles à voir. C’est aussi à travers beaucoup d’échecs que, bien souvent, l’expérience s’acquiert. S’il n’en était pas ainsi, nous resterions immatures devant les réalités de la vie.
Il en va de même pour la vie spirituelle.

Une dynamique de croissance

L’apôtre Paul a écrit l’épître aux Colossiens vers la fin de sa vie. Il y donne des instructions sur la manière de vivre et de croître

en Christ. Il est assez étonnant que le Saint-Esprit n'y soit mentionné qu'une seule fois, comme en passant. Pourquoi? Parce que Paul a pour propos d'exposer comment se comporte le chrétien qui a reçu l'Esprit. Il montre quelle relation doit exister entre le chrétien et celui qui est son Seigneur.

Ceci est important. On pourrait imaginer que, parfois, la vie chrétienne marque le pas pour des raisons psychologiques ou pour des raisons extérieures, indépendantes de la volonté. Paul indique que tout vient invariablement de notre façon d'être vis-à-vis de Christ.

Ce type d'enseignement fait le plus souvent défaut aujourd'hui. Dans les serres chaudes des sectes, on pousse davantage à l'engagement communautaire que dans les églises plus «orthodoxes». Notre croissance est difficile, parfois, car elle n'a jamais été aidée et l'église s'en trouve figée.

L'apôtre précise que les chrétiens croissent là où l'Evangile a gardé sa dynamique: «cet Evangile est parvenu chez vous, tout comme il porte des fruits et fait des progrès dans le monde entier… portez des fruits en toute sorte d'œuvres bonnes et croissez dans la connaissance de Dieu.»[1]

Une plante ne se développe pas si les conditions sont défavorables. Un chrétien non plus. Sa première responsabilité est de se placer dans un endroit, dans une communauté, où il recevra la nourriture du Seigneur et non un poison doctrinal ou sentimental.

Quel est donc l'enseignement propice à la croissance?

---

1 Colossiens 1.6, 10

Une certitude fondamentale

L'apôtre donne le mot d'ordre en Colossiens 2.6:«Comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez en lui». L'ordre des mots met en relief la place centrale de Christ tout au long de la vie, dès le début et ensuite également:

Ayant reçu	*Christ Jésus, le Seigneur*	Marchez en lui

Comment la façon de recevoir Christ a-t-elle une influence sur les progrès à venir?
Que veut dire «recevoir Christ»?
Cette formule exprime, de deux façons, une certitude fondamentale.

– *Tout d'abord*, en grec, «recevoir Christ» revêt un aspect technique; on reçoit une vérité grâce à une transmission effective. Dieu a transmis sa vérité par Jésus, Jésus par Paul et Paul par Epaphras. De Dieu aux Colossiens, un fil a été tendu qui permet au courant de passer. Aussi les lecteurs de Paul ont-ils reçu la vérité de Christ avec une entière confiance. On retrouve la même pensée en Colossiens 1.7 où un mot comparable est utilisé: «Vous avez… connu la grâce de Dieu conformément à la vérité, d'après les instructions que vous avez reçues d'Epaphras.»[1]

1 Le mot, en Colossiens 1.7, est *manthano* qui est proche dans son sens de *paralambano* de Colossiens 2.7. Ce dernier est utilisé pour la transmission de la vérité en 1 Corinthiens 11.23; 15.1; Galates 1.9 et Colossiens 4.17

«Recevoir Christ», c'est accueillir *la vérité* à son sujet et s'abandonner à lui, étant pleinement convaincu. Impossible de recevoir Christ si on pense seulement qu'il est peut-être Sauveur, ou Fils de Dieu, ou ressuscité! Aucun doute n'est acceptable à ce niveau: ou bien Christ est Fils de Dieu, ou bien il ne l'est pas. C'est pourquoi «recevoir Christ», reconnaître qu'il est la Vérité, ne peut se faire qu'avec conviction.
C'est à partir de là que va s'effectuer la croissance spirituelle. Si notre sentiment pour Christ se refroidit et si nous régressons, il est légitime de se demander si notre conviction de départ était authentique ou non. Ai-je vraiment reçu Christ comme vérité, ou bien s'agissait-il d'une autre expérience?

– *En deuxième lieu*, c'est parce que Jésus-Christ est *réellement Seigneur* qu'il est reçu. La foi n'est pas un mirage. Elle ne conduit pas à regarder à soi, mais elle pousse à contempler Christ seul. Plus aucune incertitude quant à son identité ne tient, car le regard de la foi ne voit que Christ, qui est l'ultime préoccupation du chrétien. Comme l'athlète en course ne voit pas ses concurrents et ne se soucie pas de leurs mouvements, mais se concentre entièrement sur son objectif, le chrétien qui reçoit Christ comme Seigneur n'a d'yeux que pour lui.
Le chrétien est né à une nouvelle vie et il progresse en mettant sa confiance en Christ et en regardant uniquement à lui. Aucune progression ne s'obtient, dans la vie chrétienne, par un effort qui détourne si peu que ce soit de Christ, par un regard au fond de soi pour y contempler la vraie paix ou des actes favorisant l'accomplissement de la personnalité et qui permettraient de se sentir bien dans sa peau. La foi, en effet, nous conduit à sortir

de nous-mêmes et donne à notre vie une orientation qui cesse d'être égocentrée.

Une autre façon de se voir

Recevoir Christ, c'est changer de perspective et accorder une importance capitale à l'œuvre objective de Christ, qui ne doit rien à nos expériences.

L'apôtre exprime cela par les mots «en Christ». Cette expression toute simple recouvre une grande profondeur. Comment le chrétien s'identifie-t-il avec Christ?

«En Christ» indique une relation. Comme son nom l'indique, Aix-en-Provence où j'habite est une des villes situées dans la région appelée Provence; les caractéristiques de la Provence sont donc également perceptibles en la ville d'Aix. De la même façon, le chrétien est en Christ et Christ est dans le chrétien.

Etant en Christ, le chrétien s'identifie aux deux grandes étapes qui ont marqué l'existence du Seigneur, sa mort et sa résurrection. En lui, il est vainqueur du péché, il échappe à son pouvoir, il fait table rase de son passé; il n'est plus esclave. Selon Paul, cela s'est passé quand Christ est mort: «Vous êtes morts avec Christ aux principes élémentaires du monde… vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu.»[1]

Il y a plus. Le chrétien tout au long de sa vie est solidaire de Christ. Il vit toujours sur terre, et cependant il se considère déjà comme ressuscité avec Christ. Sa vie tire sa nouveauté de son

1 Colossiens 2.20; 3.3. Voir Colossiens 2.11-13

union avec Jésus, qui est entré dans le monde de la perfection: «Vous êtes ressuscités en lui et par lui par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts… vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut où le Christ est…»[1]
Est-ce là une pieuse autosuggestion plus utile intellectuellement que concrètement, ou une sorte de flottement mystique?

Christ, «en moi»?

Rien n'est plus effectif, rien ne ressemble moins à une rêverie; le fait est que Christ s'unit réellement au chrétien par son Esprit. Il est certes impossible, par un regard introspectif, de discerner que Christ est «en moi». Le chrétien ne «sent» pas que l'Esprit est présent; en vérité, il ne se sent pas obligatoirement et en permanence différent de ce qu'il était avant sa conversion.
Quand Paul dit «Christ vit en moi», il ne veut pas signifier qu'il est devenu comme une sorte de «succursale» de Christ, comme si une parcelle de la divinité résidait en lui. Il prononce une parole de foi en l'Evangile. Il ajoute «ma vie présente que je vis dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi».[2] Le chrétien n'est pas devenu «un christ». La foi, le don de Dieu lors de sa conversion, fait que Christ «vit en» lui. Le chrétien ne «sent» pas la présence de Dieu de façon physique. Il sait qu'il vit le temps de la séparation matérielle d'avec Christ comme si Christ était personnellement là. Tout se passe

1 Colossiens 2.12; 3.1
2 Galates 2.20

un peu comme lorsque je voyage pour mon travail pendant quelques semaines; bien que ma famille ne soit pas avec moi, mon amour pour elle ne disparaît pas. La foi rend Christ présent; elle suscite notre amour pour le Christ à cause de sa mort et elle nous remplit d'espérance à cause de sa résurrection.
Mais, concrètement, que signifie «être uni à Christ dans sa mort et dans sa résurrection»?

La croissance: un progrès visible?

Avoir reçu Christ implique désormais une marche «en lui», c'est-à-dire avec lui et selon sa volonté. La relation avec Christ n'est pas de nature contemplative, mais active.
«Marcher», le mot choisi par l'apôtre pour décrire la croissance spirituelle, est intéressant, surtout si l'on se souvient qu'à propos de la persévérance chrétienne, il utilise l'image de la course. «Marcher», c'est une façon de se comporter, qui évoque un progrès lent, voire pénible. Cela peut être une excursion en montagne au cours de laquelle les pieds trébuchent dans la rocaille. «Marcher» implique aussi la continuité.[1]
Certains chrétiens évoquent les bonds en avant qu'ils ont faits. Ces chrétiens-kangourous demeurent passifs entre deux expériences, véritables secousses spirituelles, qui, en leur faisant brûler les étapes, renouvellent leur vie. Pourtant cette conception de la vie chrétienne soulève un problème, car elle semble ignorer la lenteur, la difficulté et la continuité de la marche. De plus,

1 *peripatete*. Voir aussi Colossiens 1.10; 3.7; 4.5 et 1 Corinthiens 9.24; Hébreux 12.1

le bond en avant suggère un état de crise, certes positif, dans le domaine privé de la spiritualité, dont la nature même n'atteint pas, n'influence pas le comportement quotidien en ses divers aspects.

Une autre conception fâcheuse consiste à nier la possibilité de réaliser des progrès visibles dans la vie chrétienne. Une chrétienne dans la soixantaine m'a dit, un jour, qu'elle ne voyait aucune modification dans sa vie. Cela m'a rendu perplexe, car nous changeons physiquement, émotionnellement et intellectuellement tout au long de notre existence. La croissance est une règle de la vie. Il suffit pour s'en convaincre de considérer les illustrations bibliques de l'arbre et de son fruit, et les exhortations à passer du lait de la parole à la viande.[1]

Il est bien vrai, cependant, qu'il est troublant de se voir commettre les mêmes erreurs et lutter toujours contre le même péché. La colère, la sensualité, l'égoïsme, l'orgueil… que nous détestons resurgissent sans cesse!

Comment se tester?

«Marcher», c'est progresser de façon lente mais certaine. Au bout d'une journée de marche en montagne, on arrive au sommet; c'est de là que l'on voit le mieux le chemin parcouru. En matière de vie chrétienne, le regard en arrière, qui permet de mesurer sa croissance, ne se jette que de loin en loin, c'est-à-dire ni après quelques jours, ni même après quelques semaines. Si ce bilan ne fait apparaître aucun progrès, la façon d'avancer soulève de graves questions.

---

1 Hébreux 5.12-14; 1 Corinthiens 3.1ss

Il arrive aussi que la plus grande proximité du Seigneur suscite une conscience plus aiguë de notre faiblesse et de notre indignité. C'est l'envers du progrès et le signe d'une maturité spirituelle, car il souligne à quel point nous sommes dépendants de la grâce de Dieu.

Les progrès se mesurent avec un étalon gradué en années et non en jours. La spiritualité est d'autant plus grande que notre dépendance *jour après jour* vis-à-vis du Christ l'est elle-même; elle ne réside pas dans notre capacité à vivre de façon indépendante.

Les enfants sont élevés en vue du moment où ils quitteront la maison paternelle; normalement leurs parents les y préparent. Notre Père céleste, lui, nous prépare à entrer dans sa maison. Nous devons apprendre à désirer sa proximité… rien n'est plus difficile pour un être humain.

Il existe deux méthodes pour s'y préparer: lutter contre le péché et rechercher la communion personnelle avec Christ.

Premier facteur de croissance: lutter contre le péché

C.S. Lewis dit quelque part que le chrétien n'a pas à se comparer au non-chrétien pour montrer, soit qu'il est meilleur, soit que la foi ne l'a pas beaucoup aidé humainement. Le chrétien ne peut se mesurer que par rapport à ce qu'il était avant d'avoir la foi ou par rapport à ce qu'il aurait été sans elle. Aussi doit-il dire «si

ce n'était par la grâce de Dieu…», admettant ainsi qu'il aurait pu devenir le pire des pécheurs.

La marche du chrétien implique donc une action persévérante contre le péché qui demeure en lui, même après sa conversion. Paul dit qu'il faut être «enraciné, fondé, établi» en Christ. Cet enracinement se réfère à la mort de Christ et s'opère dans une lutte continue contre le péché que cette mort a déjà vaincu, aboli.[1]

Le péché est aboli, en effet, dans sa forme fondamentale de rébellion contre Dieu, avec ses conséquences de condamnation et de séparation. Cependant la lutte contre le péché se poursuit dans le refus des péchés de la chair, qui sont inhérents à notre condition ici-bas.[2]

L'apôtre Paul est très précis dans ses exhortations à ce sujet:

> «Vous êtes morts…
> *Faites donc mourir* votre nature terrestre: l'inconduite, l'impureté, les passions, les mauvais désirs et la cupidité qui est une idolâtrie…
> *Rejetez maintenant* tout cela: colère, animosité, méchanceté, calomnie, paroles grossières…
> Ne mentez pas les uns aux autres,
> Vous qui avez dépouillé la vieille nature avec ses pratiques».[3]

---

1 Colossiens 2.7, 11; Colossiens 1.23, 21

2 Le péché est un manque de conformité à la volonté de Dieu à cause de la rébellion de notre cœur. Les péchés manifestent extérieurement cette réalité profonde.

3 Colossiens 3.3-9

Dans cette liste, il s'agit non seulement d'attitudes, mais aussi d'actes et, peut-être, des deux tissés ensemble. Le chrétien est donc appelé à rejeter une certaine mentalité et les comportements correspondants.

Ainsi le chrétien manifeste son union avec Christ en luttant contre son péché. La lutte, et non la paix, le repos, la passivité, tel est le signe d'une vie chrétienne normale. La communion avec Christ grandit en nous si nous engageons ce combat mortel.

Cet aspect de la vie chrétienne est aujourd'hui presque totalement négligé, ce qui constitue, sans doute, une des grandes faiblesses du christianisme. La «mortification du péché qui reste» en chaque chrétien a pourtant été un thème central de la spiritualité à certaines époques. Cela était même considéré comme l'activité principale du chrétien, comme on peut le voir dans de nombreux ouvrages de spiritualité.

1. Le véritable obstacle

Si nous n'entreprenons pas ce genre de lutte, nous ne ferons jamais de vrais progrès. Notre nature nouvelle réelle sera étouffée par nos anciennes façons de vivre. La pratique du péché affaiblira en nous le désir de sainteté, la vie de prière et le développement d'un style chrétien de vie.

Si le Nouveau Testament est fertile en listes du genre de celle que nous venons de voir, ce n'est pas parce que les écrivains bibliques manquent entièrement de pudeur.[1] Bien au contraire!

---

1 Ils parlent très directement de problèmes personnels. La démarche de Paul en abordant les problèmes de l'église de Corinthe est exemplaire.

Leur vision est simplement réaliste, alors que nous préférons souvent éviter ce genre d'analyse.
La présentation biblique du péché est relativement simple. Notre cœur tortueux est la cause des complications. Les explications que nous fabriquons pour nous justifier rendent, en effet, notre lutte contre le péché encore plus difficile. Nous montons toute une histoire, plus ou moins éloignée de ce qui est fondamentalement la réalité, afin d'éviter la vérité. Nous tentons ainsi de nous protéger. Comme le disait le poète T.S. Eliot, les êtres humains ne peuvent pas tolérer beaucoup de réalité.
Il est sûr que nos «tares» psychologiques rendent, parfois, impossible toute action positive et nous sommes alors paralysés et démobilisés par des problèmes cachés. Mais, si ceux-ci sont mis au jour, grâce à une analyse de nature psychologique, la lutte contre le péché doit susciter des actions précises en conformité avec l'Ecriture, qui contribueront à résoudre le problème psychologique, à le dédramatiser.

2. Les jeux que nous jouons

La réaction naturelle face au péché est de renforcer les mécanismes de défense: les autres ne sont pas meilleurs que nous, c'est la faute des circonstances,... Et on accable les autres pour alléger sa propre culpabilité, ou on blague pour éviter la vérité. On biaise, comme dans une sorte de jeu, pour échapper aux analyses bibliques, et on se réfugie dans un monde imaginaire où il n'y a plus d'échec. Comme les enfants qui fabriquent des mensonges à la chaîne pour justifier leur première inexactitude, nous adoptons tout un comportement destiné à cacher un attachement orgueilleux à un péché.

Le chrétien, dont le péché est en principe effacé, peut aussi succomber, en contradiction avec sa nouvelle nature réelle, à ce genre d'illusion. Même ses désirs spirituels peuvent, parfois, devenir un piège: il s'imagine hypocritement plus avancé que ses frères et se confectionne une image de sainteté bien éloignée de la réalité.

Les auteurs bibliques invitent au réalisme afin que les obstacles à la croissance soient ôtés. Il convient donc de les écouter, d'identifier nos problèmes au lieu de les maquiller, et d'abandonner nos comportements comme on se dépouille de vêtements sales.

L'obstacle le plus grand n'est pas la complexité de nos problèmes, mais notre manière d'y faire face. Nos péchés sont comme les maux de dents, c'est-à-dire faciles à identifier, si notre équilibre mental est normal. Mais comme nous préférons l'aspirine à une visite chez le dentiste, nous inventons un monde imaginaire où nos péchés, même amplifiés, se trouvent justifiés.

Ainsi en échange d'une euphorie temporaire – car quelle satisfaction durable pourrait donner l'un des péchés mentionnés par l'apôtre? – nous rendons notre esclavage plus contraignant. La colère peut être source de satisfaction quand on se venge, mais elle ne résout rien et oblige, en devenant un trait habituel de comportement, à s'en prendre aux autres comme mode normal de relations.

Croître dans la grâce oblige à une autocritique lucide à l'aide de l'Ecriture, et à une action qui s'attaque à la racine du mal.

Deuxième facteur de croissance: vivre avec Christ

Le côté positif du progrès chrétien est indiqué en Colossiens 2.7: «(Soyez) affermis par la foi, d'après les instructions qui vous ont été données, et abondez en actions de grâces». L'apôtre Paul propose là un programme aussi concret que celui qu'il a donné pour lutter contre le péché.

En quoi consistent ces instructions?

Ce qui frappe, c'est le lien qu'elles établissent entre la personne de Christ et le style chrétien de vie. Paul fonde ses instructions sur une vision de la gloire du Seigneur.

Christ est l'image du Dieu invisible, le créateur, le premier, le chef de l'Eglise, le mystère de Dieu, le trésor de la sagesse, la plénitude de la divinité.[1] Tout trésor est en lui, car il est en Dieu, il a manifesté Dieu. Le chrétien cherche avec Christ «les choses d'en haut» où sa vie est «cachée avec Christ en Dieu».[2]

En arrêtant sa pensée sur la gloire de Christ, le chrétien reçoit des instructions qui s'accordent avec Christ et qui transforment sa vie. La «parole de Christ habite en lui avec sa richesse». Ainsi, tout comme il a dépouillé l'ancienne nature, il revêt la nouvelle nature, pour être «renouvelé en vue d'une pleine croissance, selon l'image de celui qui l'a créé».[3]

1. Comme Jésus a vécu

---

1 Colossiens 1.15-19; 1.28; 2.3; 2.9

2 Colossiens 3.1-4

3 Colossiens 3.16, 10

Les enfants imitent leurs vedettes préférées et souhaitent leur ressembler. Les garçons étudient le jeu de Michel Platini et les jeunes filles adoptent le «look» de l'actrice ou de la chanteuse qu'elles admirent.
Le chrétien «imite» Christ pour devenir comme lui. Mais cette attitude n'a rien d'un moralisme ou d'un ascétisme imposé de l'extérieur. Le chrétien est un avec Christ, et Christ demeure en lui par la foi. Ainsi avec sa pensée centrée sur Christ, il vit la vie que Christ lui a donnée.
De même qu'il a «revêtu» une nouvelle nature, il «revêt» les caractères de Jésus. L'apôtre l'exprime ainsi:

> «Ainsi donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous d'ardente compassion, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous les uns les autres… Mais par-dessus tout, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection. Que la paix de Christ… règne dans vos cœurs.»[1]

Les instructions de Paul sont très concrètes. L'affermissement du chrétien s'accomplit par la formation en lui des qualités propres à *l'humanité de Christ* et par une ressemblance croissante avec Jésus tel qu'il était sur la terre.
Libéré de l'emprise du péché, le chrétien est changé, dans son humanité, à l'image du Jésus-homme. Christ, dont l'humanité est glorifiée maintenant, s'unit à nous dans notre humanité pour nous changer et pour renforcer en nous l'espérance de notre libération ultime.

---

1 Colossiens 3.12-15

2. Une réalité tout humaine

Croître en Christ ne consiste pas à nier notre réalité humaine, mais à la conformer de façon progressive à la véritable humanité, celle de Jésus.

La spiritualité chrétienne n'est pas «angélique», elle est terre à terre. De même que l'apôtre exhorte à ne pas s'illusionner sur la réalité du péché, il invite à bien voir en quoi consiste la vie en Christ: la patience, la compassion, l'amour, etc., autant de signes visibles de croissance. Les manifestons-nous?

Imiter Christ? Paul ne propose ni un effort, ni un légalisme, mais la réalisation de l'unité avec Christ dans la pratique de notre vie. Christ est en train de changer notre humanité, non par une reformation de la personnalité – une autre image de marque –, mais par une transfiguration à son image.

Lentement, durement, mais sûrement et concrètement, l'évolution positive se voit dans la vie du chrétien. Quand celui-ci considère qui est Christ et ce qu'il devient avec lui, il peut faire ce que recommande Paul: «Abondez en actions de grâce».

Gare aux fausses pistes!

Pour de nombreuses personnes aujourd'hui, la question du bien et du mal a été remplacée par celle de l'agréable et du désagréable. On ne sait plus discerner le bien ou le mal, et le style de vie est choisi en fonction de ce qui est trouvé agréable.

Deux fausses pistes de spiritualité existent dans le même ordre d'idées. L'apôtre Paul les connaissait déjà à son époque.

– *Le premier chemin sans issue* consiste en une spiritualité axée sur «l'agréable» grâce à des expériences superficielles qui donnent l'illusion du progrès. L'apôtre parle d'un «culte des anges» et de «visions». Il s'agit probablement d'un ésotérisme enraciné dans une expérience mystique «supérieure». Aujourd'hui encore, on trouve des personnes «super-spirituelles» qui réclament pour elles-mêmes une autorité fondée sur les expériences qu'elles ont faites et qu'elles placent, en pratique, au-dessus du message de l'Ecriture.[1] L'apôtre avertit contre le danger du «vain orgueil des pensées charnelles» caché sous une couverture d'humilité. La vraie croissance ne vient qu'en «s'attachant au chef» comme l'apôtre l'a indiqué.

– *L'autre chemin sans issue* revient à insister sur ce qui est «désagréable» à Dieu en établissant une multitude de tabous. L'apôtre évoque ceux qui érigent des règles sur la manière de manger et de boire, sur les lunes et les sabbats: «Ne mangez pas, ne touchez pas!»[2] La tentation, à laquelle succombent certains milieux, est d'instaurer un code de comportement qui va au-delà de l'enseignement de l'Ecriture.

Paul dit que ces choses peuvent avoir «une apparence de sagesse… mais ne méritent pas d'honneur et contribuent à la satisfaction de la chair». La croissance est réelle non pas en observant des règles humaines, mais «en Christ».

1 Colossiens 2.18-19

2 Colossiens 2.16, 22-23

8. Pas à pas

De nos jours, les chrétiens ont souvent un comportement qui pose bien des problèmes. Immergés dans un monde qui les soumet à de multiples pressions, ils en adoptent les attitudes sans vraiment réfléchir. C'est ainsi que des responsables d'église quittent leur famille, des chrétiens sont malhonnêtes en affaires, font preuve de laxisme sur le plan sexuel, profèrent des mensonges qui se répandent dans les assemblées, etc. Cette triste énumération pourrait, sans doute, être encore plus longue!

Pourquoi?

D'abord, parce que nous sommes séduits par l'opposition simpliste entre la Loi et l'amour; nous sommes, dit-on, libérés de la Loi, et l'amour justifie presque tout. C'est oublier que la véritable opposition, selon la Bible, n'est pas entre la Loi et l'amour, mais entre la Loi et la réconciliation. Ensuite, nous avons une vision très réductrice de la vie chrétienne. Le fait qu'il faut lutter contre le péché, souffrir avec Christ pour être sanctifié, porter la croix avec lui, a peu de place dans notre comportement de foi. «Dieu m'acceptera quand même» semble être l'opinion courante. Toute idée de discipline, venant de soi-même, ou par l'intermédiaire des autres, nous déplaît.

La source de cette mentalité réside dans une ignorance, celle que la justification est le fondement de la vie chrétienne. Comme nous l'avons vu, l'œuvre de Christ a effectué un échange légal. Notre injustice a été prise en compte par Christ et, en retour, sa perfection nous a été donnée. Tout cela s'est passé en dehors de nous, mais devient efficace à notre endroit par la foi.

La justification est la cause de notre pardon, de notre paix et de notre assurance.

Une dynamique de transformation

La vie chrétienne est donc une vie de foi au cours de laquelle nous devenons progressivement conformes à la justice qui est désormais la nôtre en Christ. Pas à pas, avec lui, nous poursuivons une transformation, en incarnant sa justice dans notre vie éthique. Ceci suppose un engagement de notre part.

Ici, il faut introduire une distinction qui peut paraître couper les cheveux en quatre, mais qui est importante: *la foi ne sanctifie pas de la même façon qu'elle justifie*. Dans la justification, la foi tire son efficacité de son objet; elle n'a aucun pouvoir en elle-même. Nous sommes sauvés, le langage biblique est précis à ce sujet, *par* la foi, non *à cause de* la foi.[1] Dans la sanctification, en revanche, la foi est en action. Comme le disait un grand prédicateur écossais, le véritable Evangile comprend la justification par la foi seule et la sanctification par les œuvres de foi.

La transformation progressive de notre vie consiste à concrétiser, dans des actes, les grâces reçues de Christ par la foi en lui. La foi seule ne sanctifie pas. Selon les termes utilisés par les théologiens puritains, il faut «améliorer» les grâces du Seigneur en nous. Un christianisme passif, ou bien prétend qu'il n'y a rien à faire si ce n'est attendre que le Seigneur nous rende parfait – *abandonnez-vous, laissez faire Dieu* – ou bien annihile notre

1 *dia pisto* indique par, au moyen de, avec, à travers la foi

personnalité afin que la personne de Christ prenne notre place, ou encore confond les fonctions de la foi dans la justification et dans la sanctification. Ce christianisme-là n'est pas fidèle au message constant des épîtres du Nouveau Testament, «soyez conformés à l'image de Christ»!

La justification se distingue de la sanctification de la même manière qu'un acte instantané est différent d'un acte accompli dans le temps. Pourtant, la justification implique normalement une vie de sanctification. Selon l'Ecriture, il est impossible d'être justifié et de ne pas expérimenter un commencement de transformation. La vie spirituelle qui est communiquée par l'Esprit de Dieu, au moment de la conversion, porte en elle un germe de sainteté. Personne n'est un *vrai croyant* s'il ne possède pas une vie nouvelle «créée dans une justice et une sainteté que produit la vérité».[1]

L'imperfection à assumer

La semence de sainteté qui est présente dans le chrétien doit grandir et porter du fruit, ce qui implique du temps et de bonnes conditions. C'est là une vérité difficile à accepter. La tentation est de vouloir forcer les étapes. Les différentes formes de *perfectionnisme* qui ont jalonné l'histoire de l'église manifestent une impatience et une certaine incompréhension. Si le salut en Christ est parfait, et si Dieu est tout-puissant, pourquoi laisse-t-il, dans le temps présent, son œuvre inachevée en nous?

1 Ephésiens 4.24 et Colossiens 3.10

Pourquoi ne nous fait-il pas parvenir, dès maintenant, à la perfection? Une sanctification *imparfaite* est-elle compatible avec un salut parfait?

Plusieurs chemins ont été proposés pour atteindre cette perfection: tenir en bride son corps pour que le côté spirituel de la nature humaine s'épanouisse, s'abandonner à Dieu par un acte aveugle de volonté, refuser tout acte de l'intelligence pour que Dieu puisse travailler directement dans le cœur, nier sa personnalité pour que l'Esprit de Dieu se substitue à notre esprit.

Toutes ces solutions ont en commun de proposer au chrétien de sortir de lui-même, de dépasser le stade de la lutte spirituelle et d'arriver à la victoire. Leur motivation est sincère, mais leur grand inconvénient est, par une sorte de mutilation physique ou morale, de laisser en dehors de l'œuvre du renouveau certains aspects de notre humanité. C'est ainsi, par exemple, que sous l'influence du platonisme qui déclare que la chair est mauvaise, certains chrétiens ont tenté de libérer leur esprit de cette influence charnelle par des jeûnes, des flagellations ou par une discipline ascétique. C'est oublier que le corps de l'homme a été créé bon par Dieu, qu'il n'est pas plus déchu que le reste de son être, et que les «péchés» de la chair ne se commettent pas indépendamment des autres éléments de la personne. La chair en elle-même n'a pas de qualités morales: l'esprit humain en a, et c'est pour cette raison que le corps n'est pas à la racine du péché.

En bref, le péché est niché dans l'esprit de l'homme qui, lui, est dans le corps et atteint ainsi toute la réalité humaine.

Le chrétien est, en principe, un homme nouveau; son vieil homme, en Adam, est mort et n'a plus de pouvoir sur lui. Pourtant, il a

toujours un corps qui appartient à ce monde; il n'est pas encore totalement transformé à l'image de Christ. Fondamentalement, il est lié à Christ, mais il y a encore des «restes» de la chair, de ses anciennes dispositions, les «actions du corps», selon l'expression de l'apôtre.[1]

La vie chrétienne est aussi une vie de tensions et de contradictions ressenties dans tout l'être. La dynamique du nouveau agit sur la volonté, la raison et les émotions, bouscule les anciennes habitudes, les restructure, en démolissant le péché qui y demeure et, normalement, prend peu à peu le dessus. Cette lutte dure toute la vie; seuls, ceux qui sont auprès du Seigneur ont fini de combattre.

La lutte est plus ou moins dramatique selon que les chrétiens ont connu une vie de plus ou moins grande dégradation. Il leur est parfois difficile de trouver la stabilité chrétienne. Et l'attitude de l'église, qui se réjouit de leur conversion spectaculaire, ne les aide pas comme il faudrait, soit par négligence, soit par manque de moyens, dans la lutte dramatique qu'ils vont vivre, et qui se solde, parfois, par des échecs.

Je pense à tel ancien drogué que j'ai connu. Sa conversion n'a pas résolu son problème. Il avait, certes, le désir de s'en sortir, mais son corps était habitué à la drogue et aux sensations vives. Il pensait, comme il me l'a souvent dit, qu'il «n'avait pas la volonté» nécessaire, ce qui est impossible pour un vrai chrétien. En fait, il voulait dire que ses besoins corporels et émotionnels pesaient tellement sur lui qu'il craignait que sa volonté

---

1 Romains 8.12, 13. Ce que nous disons, ici, suppose que nous adoptons la vision de l'homme nouveau du chapitre 3, ainsi que notre interprétation sur les interrelations des facultés humaines.

ne cède. Le danger, pour lui, était de remplacer la drogue par une forme de foi faite d'expériences intenses, éphémères et superficielles. Il en va de même pour tous nos péchés, sortes de drogue dont notre ancienne nature avait l'habitude. Tout au long de la vie chrétienne, le péché tente de faire fléchir notre volonté, d'où l'obligation de lutter contre les faiblesses qui nous sont particulières.

L'occupation du terrain

Plus le chrétien affermit son «homme intérieur», plus il affaiblit le péché qui demeure en lui. Sa volonté se libère donc progressivement du joug du péché.
A la vérité, cette illustration n'est pas tout à fait adéquate, car il n'y a pas de partage entre l'homme ancien et l'homme nouveau; la vie chrétienne est plutôt comme un baromètre. Quand l'homme nouveau occupe le territoire, son baromètre est à la hausse; quand il cède la place au péché et à ses œuvres, sa pression spirituelle est à la baisse, et si la chute est ininterrompue et longue, le résultat en est l'attristement de l'Esprit et l'établissement d'une dépression spirituelle. C'est pourquoi il faut veiller à utiliser les moyens de grâce donnés par Dieu – la prière, la lecture de la Bible, la communion avec d'autres chrétiens – afin d'éviter d'en arriver à être spirituellement trop faible pour se relever. Il faut apprendre à «garder le cœur plus que toute autre chose, car c'est la vie et, pour tout le corps, la santé».[1]

1 Proverbes 4.4, 21-23

Mais comment réduire la puissance étrangère du péché dans notre vie afin de ne pas succomber? Il faut distinguer entre nos actions et nos pensées, mais pour les deux, il y a trois paramètres communs:

– une *motivation* dans notre compréhension de la beauté de l'œuvre de Christ pour nous et dans notre gratitude envers lui;
– un *but*, à savoir la gloire de Dieu, en se conformant mieux à sa sainteté;
– une *norme* tirée de la Loi de Dieu révélée dans l'Ecriture, nous permettant de distinguer entre le bien et le mal.

Recherchez la sainteté!

La sainteté de Christ est un stimulant puissant pour le chrétien. Voulons-nous vraiment lui ressembler? Avons-nous véritablement choisi la foi et les réalités invisibles comme axe de notre vie?
Il s'agit, ici, non pas des «choses» de l'église, que l'on peut accomplir avec zèle, sans s'approcher d'un millimètre du Royaume de Dieu, mais d'une attitude qui pousse à désirer la sainteté, à vouloir s'approcher de Dieu pour vivre dans une intimité plus grande avec lui. Je crains que beaucoup d'entre nous, aujourd'hui, nous ne soyons comme ces miroirs qui produisent des déformations grotesques; le côté mondain et matériel de notre personnalité est hypertrophié, tandis que la partie spirituelle de

notre vie est atrophiée. Nous sommes chrétiens de nom, et en pratique nous vivons comme des agnostiques.
L'Ecriture recommande de rechercher la sainteté, d'agir dans ce sens. Voici quelques exhortations à ce sujet:

> «Recherchez toujours le bien, soit entre vous, soit envers tous»
> «Fuis les passions de la jeunesse et recherche la justice, la foi, l'amour, la paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur»
> «Considérez celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle opposition contre sa personne, afin que vous ne vous fatiguiez pas, l'âme découragée. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché»
> «N'imite pas le mal, mais le bien».[1]

Cette recherche de la sainteté suppose de la discipline dans la vie de communion avec Dieu. Elle suppose une méditation sur la nature de Dieu et sur la personne de Christ, dont la sainteté fera ressortir nos fautes et nous poussera à adopter un comportement plus conforme au sien.
En percevant clairement nos faiblesses et en nous engageant dans une action en vue du bien spirituel, le principe du mal est

---

1 Notez l'utilisation des verbes *dioko* et *mimeomai* dans le NT. Voir 1 Thessaloniciens 5.15; 2 Timothée 2.22; Hébreux 12.14; 3 Jean 11. Les apôtres n'hésitent pas à se proposer en modèle: «Vous savez comment il faut nous imiter, car nous n'avons pas vécu parmi vous dans le désordre, mais nous avons voulu vous donner un modèle à imiter» (2 Thessaloniciens 3.7, 9) et «Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu; considérez l'issue de leur vie et imitez leur foi» (Hébreux 13.7).

affaibli en nous et nous nous enracinons plus profondément dans la grâce.

Chacun a ses «péchés mignons». Chacun est appelé à être lucide à leur égard et à les combattre. Chaque victoire en affaiblit la force. Il n'est généralement pas difficile d'être au clair sur soi-même: il suffit de le vouloir vraiment.[1] Malheureusement, le péché a des charmes qui flattent nos instincts charnels.

Pourtant, si nous arrivons, avec l'aide de Dieu, à maîtriser notre volonté, notre intellect ou nos sentiments, la délivrance de Dieu est sensible et l'amour que nous éprouvons pour lui grandit dans notre cœur. Une vertu se substitue à la faute: le paresseux devient travailleur, le peureux courageux, l'orgueilleux humble, le coléreux calme.

Le *modus vivendi* est: approchez-vous de Dieu pour l'admirer, aimez sa sainteté, recherchez-la pour vous-même à l'imitation de Christ et des saints bibliques, soyez lucide sur votre péché et prenez la résolution de le détruire. Ensuite, concrètement, déterminez votre comportement d'aujourd'hui et accomplissez, avec son aide et son Esprit, votre transformation selon Christ!

Orientez vos pensées!

Trouvez-vous difficile de prier? Cela vient sans doute de ce que vous ne savez pas vous concentrer. Vous priez «dans votre tête» et, tout à coup, vous vous apercevez que votre esprit vagabonde

1 J'exclus évidemment les cas psychiatriques où l'individu a «décollé» de la réalité.

et que vous pensez au dernier film de Clint Eastwood.[1] C'est là un symptôme de la difficulté que vous avez à vous «fixer» sur les choses spirituelles.

Nous sommes, je crois, nombreux à être ainsi. Nos têtes sont remplies par tout ce que les médias y déversent depuis notre enfance. Nos ancêtres, eux, savaient combien il était important de contrôler ses pensées. Dans un manuel du 17e siècle sur l'éducation des enfants, il est suggéré de leur apprendre à penser à Christ, et cela même pendant les jeux et les moments perdus.

Contrôler sa pensée, c'est savoir diriger sa vie. Aussi, les pensées vaines, inutiles ou méchantes constituent-elles le plus grand ennemi du chrétien. Si nous analysions les pensées que nous avons eues au cours d'une journée, nous serions étonnés de voir combien d'énergie nous gaspillons pour des bêtises, des méchancetés ou des péchés. Notre cerveau sécrète une multitude d'inutilités, alors que toute pensée devrait être une louange à la gloire de Dieu.

Dans certains «divertissements», nous nous rendons inutilement esclaves d'une pensée contraire à notre désir de sanctification. A l'invitation d'aller voir *La fin de l'empire américain*, j'ai répondu «non» malgré mon désir de me tenir au courant; je n'avais pas du tout besoin de me remplir les oreilles d'obscénités pendant 90 minutes. Eveillé, il est possible, en effet, d'exercer une certaine critique de ces choses; pendant le sommeil, il n'en est pas de même. Certains films, certaines lectures ou

1 Si c'est là votre problème: lisez la Bible avant de prier, méditez sur un aspect particulier de ce que vous venez de lire, peut-être en mémorisant un verset qui deviendra le thème de votre prière. Ecrivez quelques sujets de prière sur une feuille de papier et priez à haute voix.

conversations sont plus dangereux qu'on ne l'imagine. Affirmer cela, ce n'est pas être «vieux jeu». C'est simplement vrai. Dieu ne s'en «amuse» pas; il les déteste plutôt… comme l'apartheid et la torture et telle autre chose qui nous scandalisent facilement.

Un des aspects principaux de la lutte chrétienne en vue de la sanctification est la maîtrise de nos pensées. C'est sans doute ce qu'il y a de plus difficile. Les actes, eux, nous sont extérieurs et nous pouvons les accomplir sans y appliquer notre esprit; la pensée, elle, est en nous. Voilà pourquoi, sans doute, le grand commandement est «d'aimer le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force, et ces paroles seront dans ton cœur».[1]

Mais comme nous savons peu le faire!

Le chrétien est exhorté à se souvenir «des choses» de la foi, à les méditer:

> «Que tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui mérite l'approbation, ce qui est vertueux et digne de louange, soit l'objet de vos pensées.»[2]

Pour écarter les pensées vaines, il faut saisir les pensées pures. La méditation chrétienne est un art à développer pour que notre pensée soit sanctifiée. Soyons comme le psalmiste! Au lieu de regarder notre corps comme une simple réalité physique, considérons-le comme une création de Dieu et émerveillons-nous de ce qu'il est. Prenons conscience que Dieu donne la vie, jour

---

1 Deutéronome 6.5; Matthieu 22.37-39. Voir Matthieu 15.11-20 pour les paroles de Jésus au sujet de ce qui «rend l'homme impur».

2 Philippiens 4.8

après jour, à tous les êtres humains, et qu'il n'y a rien en nous qui nous permette de subsister un instant en dehors des dons de Dieu. Méditons les grandes doctrines de la Bible, admirons leur harmonie et laissons-nous éblouir par la grâce de Dieu.[1]
Le non-chrétien déteste intérieurement les choses spirituelles; il ne peut y penser seulement deux secondes. Un signe de notre maturité chrétienne est notre capacité à fixer, avec ferveur et amour, notre attention sur Dieu. A l'inverse, l'allergie par rapport à tout ce qui est «doctrine» ou pensée théologique peut être symptomatique d'un manque de vraie spiritualité, ou d'une faiblesse dans la foi.

Du chrétien charnel au chrétien spirituel?

Dans la littérature évangélique, on trouve souvent la distinction entre chrétiens charnels et chrétiens spirituels. *Monsieur Charnel* est sauvé, mais il n'a pas encore reconnu Christ comme son Seigneur, et sa vie n'est pas tout entière consacrée à Jésus. Parfois on dit de lui qu'il n'a pas connu la «libération de l'Esprit» dans tout son être; une partie de lui-même reste en dehors de la

1 Pour faire ceci, il n'y a rien de plus utile que de prendre un catéchisme, comme *Le Catéchisme de Heidelberg*, par exemple, et d'apprendre les réponses par cœur en les méditant. L'étonnant, c'est que les membres des églises protestantes (toutes!) donnent l'impression qu'ils n'ont pas besoin de tels outils, alors qu'ils sont théologiquement tellement médiocres!

sanctification. *Monsieur Spirituel* s'est abandonné à Christ et son «moi» est entièrement soumis à la volonté du Seigneur.
Cette distinction soulève deux problèmes principaux.

D'abord, il est difficile de réduire à deux les façons si diverses de vivre la vie chrétienne. Cette diversité tient à la vie humaine elle-même; en devenant chrétien, on ne la supprime pas. La semence de la foi, implantée à la nouvelle naissance, prend racine dans un sol humain très diversifié. Lors de la conversion, nous recevons tous le même don de la foi, la même vie nouvelle, mais nos capacités, nos dispositions et nos problèmes humains sont différents. Il n'y a pas deux chrétiens semblables, même au moment de leur conversion. Un chrétien au passé chargé, et placé devant toutes sortes de problèmes à surmonter, avancera peut-être mieux et dépassera même un autre apparemment plus avantagé. L'histoire de la tortue et du lièvre peut aussi s'appliquer à notre progression chrétienne!
Un étudiant en théologie, à qui j'avais donné humainement peu de chances au début de ses études, est devenu un pasteur efficace, tandis qu'un autre, au jeu plein d'atouts, est aujourd'hui au bord du chemin. Il n'y a donc pas de modèle unique dans la croissance chrétienne. Tous doivent croître, mais chacun le fait en fonction de ses dispositions personnelles. L'exhortation biblique «croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ» atteste qu'aucun chrétien n'est destiné à rester «charnel» jusqu'à la fin de sa vie.[1]

1 2 Pierre 3.18

En deuxième lieu, l'idée que la Bible traite le cas de «chrétiens charnels» est fort contestable. Quand Paul parle, en 1 Corinthiens 2.14, de «l'homme charnel», il compare une personne qui ne reçoit pas «les choses» de Dieu avec «l'homme spirituel» qui a «la pensée de Christ»[1], c'est-à-dire un non-chrétien avec celui qui est en Christ.

Il est à noter aussi, qu'en contraste, lorsque dans le chapitre suivant, l'apôtre traite aussi des «hommes charnels», «des petits enfants en Christ», de ceux qui sont encore «charnels» et à qui il donne, non de la nourriture solide, mais seulement du lait, il utilise un mot différent dans le grec.[2]

Ces derniers, ces chrétiens faibles, sont aux prises avec des considérations de personne, des usages humains, qui étouffent l'expression de leur réalité spirituelle.[3] Ils ne sont pas «charnels» de la même façon que les personnes décrites au chapitre 2; ils sont bloqués par des considérations humaines. Cela apparaît avec évidence de trois manières:

– 1 Corinthiens 3.1-4 ne présente pas de distinction entre deux sortes de chrétiens aux expériences différentes. L'apôtre ne se prononce pas sur l'état de leurs «âmes», mais sur leurs divisions dues à la jalousie selon le monde;

– au chapitre 1 de l'épître, les Corinthiens ne sont pas présentés comme des «chrétiens charnels» car ils ont été «sanctifiés en Christ Jésus, appelés à être saints».[4] Telle est l'énigme que

---

1 Il utilise l'expression *psuchikos anthropos (psuche* = âme) en contraste avec *pneumatikos (pneuma* = esprit).

2 Il utilise les mots sarkinos et sarkikos. Le mot *sarx* indique la chair physique en contraste avec *psuchikos*.

3 1 Corinthiens 3.1-9

4 1 Corinthiens 1.2, 4, 5

posent les Corinthiens: tous ont été sanctifiés, mais ils se disputent entre eux;
– l'apôtre ne dit pas que les chrétiens de Corinthe ne sont pas spirituels, mais qu'à cause de leur immaturité, ils se comportent comme des hommes charnels. Ils sont «comme des enfants»; leur niveau est *toujours* le même. Leur sanctification en Christ n'a pas porté de fruits.
Ainsi, on peut affirmer que, dans l'Ecriture, il n'y a pas de distinction fondamentale entre le chrétien charnel et le chrétien spirituel. *Tous les chrétiens sont spirituels*. Leur comportement charnel est ce qui persiste de leur ancienne nature dont la puissance a été anéantie à la croix. Des divisions, des péchés selon la chair de toutes sortes, freinent les progrès de l'homme nouveau dans sa lutte; tant que ces problèmes ne sont pas réglés, ces chrétiens restent faibles.
Pourquoi Dieu permet-il à certains d'en rester là? Pourquoi des progrès plus éclatants, des transformations plus marquantes ne se produisent-ils pas chez beaucoup d'entre nous? Pourquoi cette faiblesse qui semble indigne de Christ?
A ces questions, personne n'a de réponse. Cela relève du mystère de Dieu; il est donc impossible de formuler des théories éclairant sa façon d'agir. Une question plus pertinente est la suivante: pourquoi, en tant que chrétiens, nous contentons-nous de notre médiocrité? Pourquoi sommes-nous terriblement exigeants avec les autres et très indulgents avec nous-mêmes?

Un pas, deux pas et des bonds en avant

Jésus ne nous propose pas de techniques à appliquer dans le domaine spirituel, de méthodes de respiration, de relaxation ou d'élimination de toxines. Le modèle biblique de spiritualité est beaucoup plus exaltant que ces recettes impersonnelles. En effet, Jésus s'offre à chacun de nous personnellement comme exemple d'une vie sainte. Sa spiritualité est un modèle d'obéissance morale à Dieu, de lutte contre le mal et de victoire sur la mort. La spiritualité chrétienne est à cette image. Nos vies sont «formatées» comme une disquette en informatique, préparées pour la vivre.

Jésus marche avec nous quand nous nous abandonnons à lui et que nous trouvons notre repos en lui. Son obéissance active est le moteur de notre amour pour lui. Pour notre salut, ses mérites sont les nôtres. Le chrétien doit décider de marcher avec lui et il prend des résolutions:

– il accepte que sa croissance spirituelle ne soit jamais sans effort; il la désire et lutte contre le péché pour la poursuivre;
– il recherche l'Esprit et sa plénitude, car il sait que si «Paul plante, Apollos arrose, (et que) c'est Dieu qui fait croître». Il refuse tout esprit de parti et s'attend à Dieu pour tout;
– il accueille la vérité biblique comme source de vie;
– il prie constamment pour *ressentir* l'influence de l'Esprit et, pour ne pas l'attrister, il s'efforce de se détourner de ses péchés;

– il pratique l'amour du prochain et rejette l'indifférence, la froideur, le dédain dont le Christ n'a jamais fait preuve et qui lui déplaisent;
– il pratique l'abnégation de soi et cherche à tirer un profit spirituel maximum de tout ce qui lui arrive;
– enfin, il est lucide et humble à propos de ce qui l'empêche de croître dans la grâce de Dieu.

Imparfaits et parfois indignes, nous le serons toujours, mais si nous marchons avec Christ, nous vivrons aussi par lui.

9. La lutte chrétienne est dure

Nous vivons à une époque où la non-violence s'enracine profondément dans notre culture. Le christianisme aussi adopte une attitude de dialogue, plutôt que de conflit, avec les autres religions. L'ambiance est à l'universalisme.

Dans ce contexte, le langage biblique et les vieux cantiques sur la lutte chrétienne ont perdu leur crédibilité. L'opposition entre le peuple de Dieu et le monde ne paraît plus tellement dramatique, les compromis sans rien renier semblent possibles. Bref, à la différence d'autrefois, le choix n'est plus entre le noir et le blanc, mais entre une variété de gris.

En Occident, on a l'impression de vivre une période de détente avec l'esprit du jour. La foi a été, en effet, tellement marginalisée que les conflits sont moins éclatants. Elle est devenue une conviction personnelle, intime, qui a peu de contact avec la réalité vécue. Aussi, bien des chrétiens vivent-ils sans se poser de questions sur la façon dont ils pourraient, dans beaucoup de domaines, obéir à Dieu.

Le caractère critique de cette situation est comme voilé. L'absence d'ennemi visible fait oublier qu'il nous mine de façon insidieuse. Comme le disait C.S. Lewis, la tactique par excellence du diable est de faire croire qu'il n'existe pas.

Ainsi, peu à peu, sans nous en rendre vraiment compte, nous en sommes arrivés à accueillir des valeurs inacceptables.

Une attitude équilibrée

Je ne suis pas de ces chrétiens qui voient tout en noir, car je crois à la grâce commune de Dieu, qui limite les effets du péché. Penser qu'aucun bien ne peut exister dans le monde et que tout y est mal revient à croire que Dieu a abandonné le monde à Satan. Quand les «évangéliques» pensent ainsi, ou quand les chrétiens de tendance libérale, qui n'ont pas conscience de la profondeur du péché, ont le plus d'influence, tout se passe, en effet, comme si Dieu était absent du monde.

A la vérité, le monde n'est ni exempt des ravages du péché, ni entièrement abandonné à son emprise. La vie du chrétien dans le présent siècle n'est ni un temps d'harmonie paisible pendant lequel il travaille avec les hommes de bonne volonté au progrès du genre humain, ni un prélude misérable aux délices célestes.

Le Nouveau Testament dit que, depuis la résurrection de Christ, nous vivons dans «les derniers jours». Christ a déjà réorienté le cours de l'histoire vers sa victoire finale. Le chrétien est déjà sauvé par grâce et, en attendant, il porte les marques de la victoire finale de Christ. Il n'a plus la même relation avec le péché, qui ne domine plus dans sa vie; il est appelé à lutter contre ce qui s'oppose à Christ, afin que soit manifestée, dès maintenant, la puissance victorieuse de Christ.

Autrement dit, la vie chrétienne est une lutte contre ce qui, en nous et en dehors de nous, s'oppose à notre réalité nouvelle d'enfants de Dieu. Le chrétien fermé à la réalité du mal, ou persuadé que la lutte est finie, n'a compris ni le sens de la vie chrétienne, ni l'enracinement dans l'histoire de la foi chrétienne.

Les trois ennemis

Les ennemis que le chrétien doit combattre sont aisés à discerner. Il y en a deux qui lui sont extérieurs, le monde et le diable, et un qui est en lui, «la chair».
L'apôtre Paul les désigne dans l'ordre suivant:

> «Autrefois, vous marchiez selon le cours du monde, selon le prince de la puissance de l'air… selon nos convoitises charnelles nous exécutions les volontés de notre chair…»

L'apôtre Jean précise dans son épître:

> «Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous et que vous avez vaincu le Malin. N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ne vient pas du Père, mais vient du monde.»[1]

Ces prescriptions n'ont rien d'étonnant; les apôtres se font l'écho de Jésus dans sa prière sacerdotale: «Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du Malin.» La volonté de Jésus est que nous soyons dans le monde, mais que nous ne

1 Ephésiens 2.2, 3; 1 Jean 2.14-16

lui appartenions pas! Il a annoncé aussi: «Dans le monde vous aurez des tribulations.»[1]

Cette situation est aussi inconfortable que celle que j'ai connue, en 1966, dans un café près de Hambourg lorsque j'ai regardé la finale de la Coupe du Monde entre l'Angleterre et l'Allemagne. Les Allemands ont, certes, été polis et généreux avec moi, leur hôte britannique! Mais je n'ai pas osé applaudir quand mes compatriotes ont marqué leurs buts et j'ai dû formuler des compliments excessifs à propos du jeu allemand. Ainsi le monde peut se montrer aimable pour les chrétiens, mais il exerce une pression sur eux et les paralyse. Ce faisant, il empêche la Parole de Dieu de porter son fruit en eux.[2] Ses soucis les étreignent et les détournent de penser à leur foi.

Tout cela est de plus en plus contraignant aujourd'hui. Le rythme accéléré de la vie, la pression du travail, le niveau social à maintenir, la situation des enfants, sans parler du problème du règlement des retraites le moment venu… Les chrétiens sont placés devant ces questions si pressantes et tendent à les considérer de la même manière que les autres; leur spiritualité en souffre sans qu'ils s'en rendent compte. Ils perdent de vue les valeurs chrétiennes et leur confiance en Christ faiblit. Qui d'entre nous peut prétendre avoir pris sérieusement à cœur l'exhortation de Christ «ne vous inquiétez donc pas du lendemain»?[3]

---

1 Jean 17.15; 16.33. Ce dernier verset s'adresse, en premier lieu, aux apôtres (voir Jean 16.2), mais rien n'empêche de généraliser le principe exprimé à l'ensemble de l'église militante.

2 Matthieu 13.22

3 Matthieu 6.34

Ainsi l'action du monde nous éloigne de Christ et notre foi, comme anesthésiée, est incapable de triompher en lui.[1]

Les trois font un

En vérité, le monde en lui-même n'a évidemment aucun pouvoir sur le chrétien; son attraction vient du désir qui est en celui-ci. Jacques est très clair à ce sujet:

> «Chacun est tenté parce que sa propre convoitise l'attire et le séduit; puis la convoitise, quand elle a conçu, enfante le péché; et le péché, parvenu à son terme, engendre la mort.»[2]

Si, sous la pression du monde et de notre convoitise naturelle, nous nous éloignons de Christ, Satan a accompli son travail de diviseur sans intervention spectaculaire. Peu d'entre nous peuvent prétendre être «justes» comme l'a été Job, et donc s'attendre à l'attention spéciale de Satan. La plupart de nos tentations sont aussi banales qu'insignifiantes. La faiblesse de notre chair se manifeste dans nos actes et, le plus souvent, nous la reconnaissons.

Ce qui nous échappe, en général, ce sont les ruses du diable, la façon dont le péché s'insinue en nous. La tentation est téléguidée comme un exocet, mais elle atteint son but telle une fléchette empoisonnée. C'est pourquoi l'apôtre dit «prenez le

1 1 Jean 5.4-5

2 Jacques 1.14-15

bouclier de la foi, avec lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin.»[1]

En pratique, nous ne faisons guère de distinction entre le monde, la chair et le diable: autrement dit, entre l'appât, la convoitise et le tentateur. Les trois font bloc contre nous. Leur mélange, dans des proportions variables, crée des situations complexes dans lesquelles il nous est difficile d'être clairvoyants.

Tout se passe comme dans un western: tout est calme et puis, tout à coup, vous tombez dans une embuscade et la confusion règne! De loin, nous saurions analyser la situation et refuser la tentation; mais, en première ligne, pressés de toutes parts, nous sommes désemparés et nous perdons notre lucidité.

S'il s'agit d'orgueil, par exemple, il est difficile de distinguer entre l'objet qui suscite l'orgueil, le désir de possession, la disposition intérieure, le déroulement de la tentation et d'autres influences sous-jacentes.

Comment distinguer entre *une inclination coupable en nous et une insinuation de Satan?* Thomas Watson, un écrivain du 17e siècle, à l'exemple de Bernard de Clairvaux, a réparti en trois groupes les diverses morsures du serpent et la maladie de notre esprit:

– nos péchés mûrissent lentement et se manifestent sans nous dominer totalement. Satan, par contre, lance tout à coup une flèche empoisonnée. Exemple: la chute de Pierre qui n'était pas préméditée, ou celle de Judas; à l'inverse, David a commis son adultère en période d'oisiveté, à cause d'une de ses faiblesses personnelles;

1 Ephésiens 6.16

– la tentation satanique est plus dramatique et abominable; nos propres péchés sont moins effrayants. Dans les exemples ci-dessus, c'est le cas de David à qui la possession d'une femme était agréable, à la différence de Pierre et de Judas qui ont renié et livré leur maître;
– la tentation satanique produit un mépris de soi et un désir de fuir devant une réalité horrible, tandis que nous considérons avec une certaine complaisance les péchés dus à nos propres faiblesses.
Un tel classement est imparfait, ne serait-ce qu'à cause de la collusion psychologique qui existe entre les trois «adversaires» évoqués plus haut. Si un petit nombre des fautes que nous commettons viennent d'attaques de Satan, il est évident que notre attitude générale leur est favorable, si notre conception du péché est trop vague et si nous ignorons comment nos faiblesses nous conduisent à fléchir trop facilement. Il est donc utile de discerner la raison de nos échecs passés, afin d'éviter leur répétition.[1]

En marche arrière

Le résultat est une rétrogradation dans la vie chrétienne. Mais il faut distinguer la marche arrière des individus qui n'ont jamais été chrétiens au sens profond de la conversion authentique, et celle des chrétiens vraiment à Christ.

1 Dans toute cette discussion, nous considérons que Satan possède une identité personnelle et une force spirituelle mauvaise, mais limitée par la victoire du Christ. Voir Jean 8.44; 2 Corinthiens 2.11; 4.4; 11.14

Les premiers ne se ressaisissent pas et continuent leur chute; il est possible, en effet, d'entendre la Parole et de la recevoir de façon superficielle et temporaire, sans qu'elle prenne racine, comme dans la parabole du semeur.[1] Quand il en est ainsi, deux réactions sont possibles entre autres: ou bien l'on cherche une fausse assurance dans une expérience passée de «décision», même après avoir vécu toute une vie en dehors de la foi, ou bien l'on pervertit la Parole de façon sectaire. Dans l'un et l'autre cas, le résultat est une fausse assurance en contradiction avec les signes de la vraie foi donnés dans l'Ecriture.

Les autres, les chrétiens, qui ont été vraiment régénérés, peuvent aussi traverser des périodes d'éloignement mais, à la différence des premiers, ils sont inéluctablement restaurés afin que leur vraie condition soit manifestée. Si cet état est courant, il n'est pas général. Il ne semble pas avoir fait partie de l'expérience de Jean ou de Paul, ni de celle de chrétiens plus proches dans le temps, comme George Whitefield ou C.H. Spurgeon.

Aujourd'hui, dans notre société où le *stress* est grand et où bien de gens ignorent le sens de leur existence, la dépression est un phénomène banal. Les chrétiens n'y échappent pas. Dans l'isolement où beaucoup d'entre nous, nous vivons notre foi, la vitalité de notre espérance s'amenuise. Nous nous sentons insignifiants, notre contribution dans l'avancement du royaume de Dieu semble sans importance. Et nous en venons à nous demander «à quoi bon?»

Nous en arrivons à être fatigués, découragés, tristes et, finalement, résignés. Le scepticisme, et bientôt l'indifférence,

---

1 Il semble que ce soit aussi le cas de ceux qui, en Hébreux 6, ont «goûté» des bonnes choses, mais qui apostasient

s'installent. Ces sentiments tout humains nous font douter de la sagesse de Dieu et minent notre désir de communion avec lui et avec d'autres chrétiens. Un hiver spirituel commence… et nous passons par des mois, des années, où la froideur prend possession de notre âme.

Ceux qui exercent un ministère spécialisé dans l'église peuvent autant, sinon plus que les autres, être sujets à ce genre de déprime. Leur activité se met à manquer de zèle, leur prédication perd son enthousiasme et leur tentation est de s'investir dans l'«animation» sociale. Après avoir fourni de grands efforts pendant leur «jeunesse ardente», et devant le manque de résultats, ils sont tentés de tout lâcher entre 35 et 45 ans. A cela, rien d'étonnant! Un grand serviteur de Dieu comme Elie a connu le même découragement après avoir lutté contre le culte de Baal!

Cette «dépression spirituelle» peut passer inaperçue aux yeux de l'entourage, mais l'intéressé ne s'en sent pas moins frustré, misérable et incapable de s'en sortir; il tourne en rond. Parfois il s'accommode de cette condition en se disant qu'elle n'est pas tellement grave et qu'il pourra reprendre sa communion avec Dieu quand il le voudra. Ceci est plus grave, car c'est se laisser glisser vers l'indifférence. La fausse sécurité du croyant est d'autant plus grande qu'il ignore le sérieux de sa position; il est inconscient.

La rétrogradation, qui réduit la communion du chrétien avec le Seigneur et le met à l'aise avec le monde, attriste le Saint-Esprit. Il y a là, en effet, un rejet implicite du Christ, la source de vie, et une attitude ambiguë. Un chrétien peut-il continuer longtemps à renier celui qu'il dit aimer?

Cet état de dépression peut s'accompagner, comme le décrit l'apôtre, de colère, de paresse, de vol, de médisances, d'amertume, de méchanceté et aussi d'une certaine dureté de cœur. La rupture de la communion avec Dieu provoque également des relations difficiles avec les frères en la foi.

Pour en sortir

Comment redresser la situation? L'intervention des frères en Christ, par application de la discipline en vue de la restauration, pourrait y contribuer; malheureusement, de nos jours, ce genre de compassion n'est guère pratiqué dans la plupart des communautés. A chacun sa vérité, à chacun sa spiritualité! Ce qui vous arrive est votre affaire.[1]

Il n'est pas rare que des membres de l'église en viennent à être au bord du gouffre sans que personne autour d'eux en ait conscience.

Il arrive aussi que Dieu intervienne d'une manière ou d'une autre pour nous faire revenir vers lui. Jonas, David, Thomas et Pierre ont tous connu ce type de restauration. De façon plus banale, un événement en rupture avec notre existence monotone, une crise dans la famille ou au travail suscite une prise de conscience du décollage spirituel effectué et peut nous ramener à Dieu. En de telles occasions, nous découvrons le mal qui se cache dans notre cœur. Nous commençons à nous voir tel que Dieu nous voit et nous n'en sommes pas fiers. Nous comprenons que nous

1 Ephésiens 4.24-32

sommes «des vers et non des hommes», et des profondeurs où nous nous trouvons, nous appelons Dieu au secours.

Le Psaume 130 s'applique au peuple d'Israël, mais aussi à une expérience individuelle. Quand le mal s'abat sur nous et que nous appelons Dieu, il écoute les supplications, pardonne les fautes, redonne l'espérance. Nous recommençons à compter sur lui et nous recevons sa bienveillance et sa libération.[1]

C'est alors que nous connaissons vraiment la réalité de Dieu, car nous expérimentons la puissance de sa délivrance. Il est, comme on nous l'a toujours dit, un Dieu de *salut!* Nous nous émerveillons de voir que la grâce de Dieu est plus profonde que notre disgrâce. Le visage de Dieu se dévoile, plus authentique encore que le visage du Dieu de nos bonheurs.

On reconnaît que la grâce de Jésus-Christ a des aspects inattendus. Elle est *pardon*, car je suis dans mon tort, mais Dieu me soutient. Elle est *puissance*, car Dieu me délivre. Elle est *promesse*, car Dieu me fait passer de la détresse à la victoire. La grâce est étonnante; elle se manifeste contre toute attente humaine.

Rares sont les chrétiens qui ne sortent pas d'une telle expérience sans avoir acquis une vision approfondie de Dieu, sans être plus au clair sur leurs faiblesses, plus humbles à cause de leurs manquements, mais aussi plus pénétrés, et cela dans une joie nouvelle, de l'amour de Dieu. Comme Pierre, ils peuvent aussi mieux servir à l'édification du peuple de Dieu: «Satan vous a réclamés pour vous passer au crible comme du blé. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères.»[2]

---

1 Psaume 71.20; 130.1

2 Luc 22.31-32

Comment profiter de la rétrogradation?

Après une période d'hiver spirituel, il est possible de connaître un nouveau printemps et de se remettre à progresser en Christ. Voici quelques aspects positifs de cette épreuve:

– nous distinguons mieux la tentation, du péché auquel elle conduit et nous sommes mieux armés désormais;
– nous connaissons mieux la nature des péchés que nous sommes susceptibles de commettre et leurs effets. Leur attraction tend à disparaître; on arrive même à les détester;
– nous apprenons l'humilité devant Dieu, l'importance d'une communion étroite avec lui et l'utilité d'une discipline de prière;
– nous devenons plus dépendants de Dieu et de sa grâce, comme des enfants;
– nous appréhendons l'importance des réalités éternelles et le caractère passager de tout le reste;
– nous montrons plus de compassion et de sensibilité pour les autres et moins d'esprit de jugement pour leurs faiblesses;
– nous perdons notre confiance en nous-mêmes et nous veillons à nous affermir, afin de ne pas tomber.[1]

1 1 Timothée 3.6, 7

Les problèmes des croyants: la politique divine

En cas de «progrès à l'envers», comme dans tant d'autres situations, nous nous demandons pourquoi Dieu agit de telle ou telle façon, et au fur et à mesure des circonstances, nous restons, le plus souvent, sans réponse précise. Les raisons de Dieu sont insondables.
Pourtant, en considérant les caractères de Dieu, quelque chose de la manière d'agir divine transparaît.
L'amour et la justice de Dieu sont entremêlés de façon très complexe dans la Bible. Ils sont unis à la croix où sont manifestés l'amour de Dieu pour les pécheurs et sa justice contre leur péché, la Loi qui condamne et l'Evangile qui sauve.

1. L'amour et la justice divine envers le chrétien
Dans la vie du chrétien, il en est de même. Selon sa justice, Dieu par sa Loi juge les péchés, mais son jugement ne conduit pas à la mort, car dans son amour, Dieu sauve quand il blesse.
Le chrétien, un homme nouveau, en communion avec Dieu, vit cette tension entre la justice de Dieu et son amour. Il reçoit le salut et l'amour par l'Evangile au sein de sa nouvelle condition, et il est aussi sous la correction de la Loi à cause des péchés tenaces qui persistent dans sa chair. Tout cela est sans doute complexe, trop peut-être, pour notre tendance à conférer à l'amour de Dieu un caractère unilatéral. Pourtant si nous arrivions à en saisir la pointe, nous comprendrions quelque chose d'important.

Dans *Le Voyage du Pèlerin*, Chrétien rencontre un homme qui l'assomme avec un rouleau. C'est Moïse qui punit ceux qui enfreignent la Loi, mais qui ne peut pas les sauver; Christ arrive à point pour sauver le pèlerin, Chrétien, de la bastonnade. La Loi est faite aussi pour que les chrétiens lui obéissent; elle leur permet de discerner le sérieux du péché et, par suite, d'en être délivré:

> «Par ses jugements, le Seigneur nous corrige, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.» «Moi, je reprends et corrige tous ceux que j'aime. Aie donc du zèle et repens-toi. Voici, je me tiens à la porte et je frappe.»[1]

Même dans les relations humaines, la sévérité n'élimine pas l'amour; dans ce cas, elle traduit seulement un souci profond et pédagogique du bien de l'autre.

Ainsi, en tant que chrétiens, nous comprenons la gravité du péché comme jamais auparavant. Le péché du peuple de Dieu est, dans un sens, plus grave que celui des incroyants. Si Sodome avait vu les œuvres faites à Capernaüm, elle se serait repentie… aussi malheur à Capernaüm![2]

Alors qu'il était menacé par le Pouvoir civil, Chrysostome a répondu: «Je ne crains que le péché!» Il savait que le plus petit péché est pire, pour le chrétien, que la plus grande souffrance physique; l'un porte atteinte à la gloire de Dieu, l'autre ne fait que toucher notre dignité humaine.

---

1 1 Corinthiens 11.30, 31; Apocalypse 3.19ss

2 Matthieu 11.23

Combien, en effet, nous devrions redouter le péché en considérant comment Dieu, dans sa justice, a châtié Christ à cause de lui! Considérons les plus grands saints dont la Bible parle et voyons comment Dieu a agi avec eux. Le grand Moïse n'est pas entré dans la Terre Promise à cause de son manque de foi; Samson a certes sauvé son peuple, mais à cause de son péché, il a perdu les yeux et la vie; et David, pour son crime, a su que l'épée ne cesserait jamais de frapper sa maison. Comment imaginer que Dieu puisse agir avec nous autrement qu'avec eux?
Les péchés des saints déshonorent Dieu et l'obligent à pratiquer toute une pédagogie de purification. Mais il arrive, parfois, que de façon paradoxale, alors que nous essayons de lutter contre le péché, Dieu nous abatte encore par diverses afflictions ou nous laisse souffrir, comme s'il voulait nous enfoncer davantage ou, du moins, augmenter nos possibilités de chute. Ceci dépasse, sans doute, notre compréhension, mais nous ne pouvons qu'accepter que la politique mystérieuse de Dieu est de nous raffiner.

2. Comment recevoir la consolation divine?

Pouvons-nous espérer être consolés par Dieu, alors que nous avons péché contre lui?
La réponse est «oui», à une exception près, celle où nous ne savons pas apprécier comme vraiment justifiée l'intervention de Dieu à notre égard. Par conséquent, celle-ci devient une occasion de critiquer, ou de douter de l'amour que Dieu a révélé dans l'Evangile. A ce moment-là, le test auquel Dieu nous soumet devient une occasion, pour nous, de «tenter» Dieu. Ainsi, notre péché contre la Loi ne produit pas le repentir, mais nous conduit à douter de l'Evangile et de l'amour de Dieu.

Un chrétien ne doit jamais faire cela. Si par suite d'infidélité conjugale une séparation a lieu, le coupable ne peut pas accuser Dieu de ne pas avoir béni son mariage. Si un homme d'affaires est un escroc, il ne peut pas accuser Dieu de manquer d'amour quand il fait faillite. Le péché contre la Loi aboutit à des doutes en ce qui concerne l'Evangile, et l'amour de Dieu est oublié. Ne considérant plus que notre malheur, nous nous privons du salut qui vient de l'amour de Dieu, et une aliénation spirituelle en résulte.

Il ne devrait pas en être ainsi. En tant que chrétiens, nous croyons que l'amour de Dieu est manifeste dans sa justice, et que sa justice l'est aussi dans son amour. La croix de Christ en est le modèle, et nos vies sont un reflet de ce salut, car nous sommes unis au Christ.

Trois raisons doivent empêcher le chrétien de renier l'Evangile en mettant en question l'amour de Dieu. Il sait que:

– jamais il ne sera condamné à cause de son péché. Luther dit que le péché même est damné à la croix et que, même si je suis condamnable, je ne peux jamais l'être, à cause de Christ. Le péché ne peut pas nous faire de *mal*. Si les témoignages humains nous condamnent, Dieu est plus grand que ces témoignages.[1] Rien ne peut nous séparer de *l'amour* de Dieu, ni sa justice, qui est satisfaite, ni notre injustice qui est abolie;

– rien ne peut le *séparer* de Dieu. Quand le chrétien subit une correction, il y a un malaise en lui, et entre Dieu et lui, mais il n'y a aucune opposition. Le chrétien n'est pas sous la colère divine, même s'il souffre par et pour son péché;

1 1 Jean 5.9

– Dieu permet parfois que nous tombions afin de nous montrer sa grâce de façon plus profonde. Ce que nous savons en théorie, il nous l'apprend en pratique! Ainsi il nous améliore en tant que personnes et en tant que serviteurs. Il est étonnant de voir combien les grands de la Bible ont les faiblesses de leurs forces. Là où ils ont reçu une grâce spéciale de Dieu, c'est là qu'ils ont été mis à l'épreuve. Ainsi Abraham, l'homme de foi, a menti devant Pharaon; Moïse, un homme craintif, a frappé le rocher dans sa colère; David, le fougueux, a succombé par passion; Job, le patient, est devenu impatient et Pierre, le «roc», a fléchi. Dans notre force se trouve notre talon d'Achille. Aussi, en enracinant cette force encore plus dans la foi, Dieu brise-t-il le péché et toute possibilité de pervertir ses dons.

Abattus, mais non perdus…

Nous avons vu comment le chrétien peut trouver son équilibre, par rapport à la justice et à l'amour de Dieu, dans sa lutte avec le péché. Son péché est une chose affreuse qui le frappe. Il en est attristé, voire humilié; mais il n'en est pas désespéré. Car par la miséricorde de Dieu, il ressent la joie du salut et une consolation infinie.[1]

Et cette attitude vis-à-vis du péché peut lui donner un équilibre qu'il ne perdra pas face à toutes les difficultés de sa vie. «Afin que la puissance supérieure soit attribuée à Dieu et non pas à nous…»

1 2 Corinthiens 4.7-18

10. La pente qui descend

Il y eut un devin nommé Balaam, un véritable «marchand de tapis». Trois fois, il a voulu acquiescer à la demande de Balaq et prophétiser contre Israël, et il n'a pu prononcer que des bénédictions. Alors il a entrepris de miner Israël de l'intérieur en envoyant les filles de Moab avec mission de séduire le peuple par des sacrifices et des séances de débauche.

A l'orée de la terre promise, Satan essaie de son mieux de violer la virginité d'Israël. La faute d'Israël est grave; elle est identiquement toujours la même au cours de l'histoire. Israël a pour vocation d'être un peuple à part; pourtant il est constamment infidèle. Voilà pourquoi, dans l'Ancien Testament, l'adultère physique et l'adultère spirituel sont souvent liés et, dans la Bible en général, il y a tant d'avertissements contre Balaam et ceux de son espèce.[1]

Comme chrétiens, nous avons à recevoir une certaine instruction de ce récit. Chacun est tenté de commettre les mêmes fautes et, à la première chute, il risque de voir compromise sa vie spirituelle. Chacun a tendance à se replacer constamment devant le même genre de problème, selon ses prédispositions personnelles. L'un succombe tandis que l'autre triomphe en lui tournant le dos.

La persistance des mêmes faiblesses incite au découragement et donne l'impression qu'il en sera toujours ainsi. La pensée se fait jour en nous que Dieu n'est pas assez puissant pour nous

---

1 Nombres 22-25. Voir Deutéronome 23.4, 5; Michée 6.5; 2 Pierre 2.15; Apocalypse 2.14

délivrer et nous nous mettons à désespérer. Ou bien, nous nous habituons à ces péchés dont la gravité nous semble bien faible. Dans les deux cas, nous ne comprenons pas la situation «apocalyptique» dans laquelle nous plonge chaque péché, répété si souvent. Nous sommes, en effet, sur une pente descendante, sans le savoir. Nous tentons de remonter, mais sans faire preuve d'énergie spirituelle.
Quelle est la solution? Dans ce chapitre, nous allons la découvrir à partir de trois cas de figure communs à tous les chrétiens.

Eh oui, vous êtes le meilleur...

Un jour, un étudiant de première année est arrivé dans notre Faculté. Il savait déjà tout... du moins, c'est ce qu'il a affirmé au cours de la retraite de début d'année. La dogmatique, l'apologétique, la missiologie... tout cela ne présentait aucun mystère pour lui. «Pourquoi s'est-il inscrit?» a demandé un de mes collègues. Mais quelques semaines plus tard, cet étudiant nous a dit au revoir... la théologie était trop complexe pour lui, il n'en avait strictement pas besoin.
L'orgueil est un des problèmes humains les plus fondamentaux. Chacun est persuadé de mieux savoir que l'autre: le plus âgé, que le jeune; l'adolescent, que ses parents; le libéral, que le socialiste; le barthien, que le fondamentaliste; et ainsi de suite. Sur le plan spirituel, il en est de même; chacun est convaincu d'être plus développé que l'autre, et estime que sa façon de vivre est plus «chrétienne». Bref, au plan du comportement, chacun voit sans difficulté les défaillances d'autrui.

C'est ainsi, à titre d'exemple, que nous avons compris, ma femme et moi, peu après notre arrivée en France, que si nous n'arrêtions pas de comparer la France et l'Angleterre, nous serions malheureux. En effet, l'orgueil implique toujours une comparaison en défaveur de l'autre, tandis que nous, nous sommes, bien sûr, «formidables». Et chaque fois qu'une telle comparaison est faite, l'orgueil dresse sa tête cornue.

Malheureusement, l'orgueil est un défaut que l'on admet avec difficulté. On ne s'imagine pas orgueilleux, car on se croit naturellement le plus fort. Eh oui! Et puis, cette attitude d'orgueil inavoué est souvent une sorte de défense contre les autres supposés menaçants.

L'orgueilleux doit détruire, abaisser l'autre pour subsister. Ou bien, autre forme d'orgueil, il se réfugie dans une attitude de fausse humilité.

Les mots sur la paille et la poutre que Jésus a prononcés illustrent à merveille la démesure de l'orgueil: voir la paille dans l'œil des autres et ignorer la poutre que l'on a dans le sien. Les attaques du Seigneur contre les Pharisiens sont des analyses lucides de l'incroyance qui accompagne la fierté spirituelle.

C'est pourquoi l'orgueil a mauvaise presse dans toute la tradition chrétienne. Il est le proche parent de l'autosuffisance et de l'incroyance. Augustin l'a dénoncé comme étant le péché qui est à l'origine de tous les autres, car il rend le repentir et la foi impossibles. L'orgueil est un aspect important de la chute. A cause de lui, l'homme sert la créature et non le créateur; il est le chemin de la destruction.[1]

---

1 Genèse 3.5; Romains 1.21, 25; Proverbes 16.18

Face au besoin de salut, l'obstacle fondamental à la grâce est l'orgueil. A l'encontre d'Aristote, qui a loué l'orgueil comme un respect de soi légitime, à mi-chemin entre la fausse humilité et la vanité, le christianisme a plutôt insisté sur la nécessité de perdre tout orgueil devant Dieu afin de recevoir son salut en toute humilité.
Si vous pensez que l'orgueil n'est pas votre problème, prenez garde; vous le trouverez sans doute bien caché, comme la poussière sous votre tapis.

Vous pouvez tout… mais seulement par Christ

L'Evangile est une médecine incroyable pour nous guérir de notre fierté. Il abolit tout orgueil chez nous sans, pour autant, détruire notre dignité. Il nous amène à reconnaître notre identité réelle indépendamment des défenses de notre orgueil.
L'apôtre Paul a bien compris la dynamique de la restauration en ce domaine. Afin de bien se démarquer des faux docteurs, il présente aux Philippiens ce qui aurait pu être sa carte de visite: «J'aurais sujet de mettre ma confiance dans la chair», dit-il, mais «je considère tout comme des ordures, afin de gagner Christ et d'être trouvé en lui.» Ce qui compte, c'est «la communion avec ses souffrances».[1] Aussi, quand il exhorte la même congrégation à agir avec humilité, ne propose-t-il pas une morale naturelle, mais l'exemple de Christ, qui s'est humilié jusqu'à la croix.

1 Philippiens 3.4-11

Le chrétien ne met donc pas sa confiance dans la chair mais, connaissant la puissance de la résurrection, il est délivré de la fierté et il recherche ce qui est honorable, juste et pur.[1]

Comment savoir si nous sommes orgueilleux? En examinant la motivation de nos actes. Nous pouvons faire les meilleures choses, mais si notre motivation est la valorisation de nous-mêmes, nous ne sommes que de «l'airain qui résonne». A quoi bon, en effet, bénéficier de la considération de tous, si notre orgueil fait de nous des infirmes?

Le jour où j'ai compris que, dans les discussions théologiques, je voulais «l'emporter», non parce que j'avais raison, mais pour avoir raison, j'ai su que j'avais un problème à régler.

Sur le plan pratique, il faut prendre l'apôtre pour exemple. Face à Jésus-Christ, il a compris son inutilité. «Un vase de terre» est l'expression qu'il emploie pour signifier que nous n'avons pas de dignité intrinsèque. Nous ne sommes que des objets ordinaires, façonnés sans beaucoup de beauté, en argile. Mais l'apôtre ne s'en tient pas là. «Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que cette puissance supérieure soit attribuée à Dieu, et non pas à nous.»[2] Le trésor, c'est la lumière que Dieu a fait briller dans nos cœurs «pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu.»

La connaissance de la gloire de Dieu, voici de quoi mettre nos grandes pensées à leur juste niveau! Cette gloire divine a été manifestée au monde. Elle s'appelle Jésus, le nom qui résume la beauté de l'amour de Dieu dans son salut. La gloire de Christ, le

1 Philippiens 2.1-11; 3.1; 4.8

2 2 Corinthiens 4.7

Serviteur dans l'humilité et l'abaissement, préfigure la gloire qui est la sienne en la présence éternelle de Dieu.

Etre des vases d'argile atteint sans doute notre orgueil; mais cette lucidité sur nous-mêmes ne nous empêche pas d'être assurés que Christ est avec nous et qu'il nous donne son trésor, à savoir la certitude que Dieu nous fera paraître avec lui en sa présence.[1]

Que faire de notre orgueil? Reconnaître simplement que nous sommes ordinaires, et ainsi nous serons libérés de tous les jeux, les mensonges, les trompe-l'œil que l'orgueil affectionne; nous découvrirons alors que nous sommes enfants de Dieu, non à cause de ce que nous sommes, mais malgré ce que nous ne sommes pas.

La libération de l'orgueil permet de vivre en acceptant ses limitations. Oui, nous sommes fragiles, des vases, mais la force de Dieu se manifeste dans notre faiblesse.[2] Ainsi, nous perdons notre armure de béton et nous devenons capables de souffrir, d'être vulnérables et d'accompagner nos prochains dans leur douleur. Certes, nous sommes faillibles et nous faisons constamment des erreurs. Mais plus besoin de nous les cacher, car Dieu les pardonne. Il nous donne la liberté de ne pas penser que nous sommes la fine fleur de l'humanité!

Nous pouvons faire tout «par Christ qui nous fortifie»[3], c'est-à-dire, tout ce que nous n'aurions pas fait avec notre orgueil. Cette force transforme les vases d'argile que nous sommes en vases qui transmettent l'eau de la vie.

---

1 2 Corinthiens 4.14

2 2 Corinthiens 12.9

3 Philippiens 4.13

Tout vous est permis?...

L'attitude très proche de l'orgueil est celle de l'autosatisfaction égocentrée. C'est peut-être ainsi que s'exprime, le plus souvent, notre orgueil naturel. Dans une société où tous les désirs peuvent être satisfaits, il est bien naturel de s'imaginer possible de faire et d'avoir ce que l'on veut. Par divers signes extérieurs – train de vie, apparence, – nous constituons l'image que nous voulons que les autres aient de nous.

Ainsi le matérialisme de la société et notre orgueil naturel concourent à nous faire vivre avec l'objectif de combler des désirs tellement superficiels qu'aucune véritable humanité ne se développe en nous. D'où la dépersonnalisation que nous observons partout. Le «walkman» en est l'expression par excellence; comment mieux se renfermer dans «sa bulle» à l'écart des autres afin de jouir de sa petite musique?

Peut-être pensez-vous que cette peinture de la réalité est trop sombre et qu'elle refuse sa juste place au bien, à toutes les grandes choses que l'homme a pu faire. Considérez plutôt le réalisme radical de la Bible; ne nous montre-t-il pas que, même dans les sociétés et chez les individus les plus désintéressés, les tares de la fierté et de l'égoïsme sont présentes?

Certaines théologies favorisent l'égoïsme, comme «la théologie de la richesse» qui considère comme normal que les chrétiens soient comblés de biens, puisque Dieu bénit ses enfants. Ainsi un chrétien dont la vie porterait les marques de l'approbation de Dieu serait forcément celui qui a «fait son magot». Même sans aller jusque-là, il est bien vrai que pas mal de chrétiens, aujourd'hui, adoptent volontiers les attitudes matérialistes de

la société ambiante, sans réfléchir vraiment aux implications de l'Evangile sur leur style de vie.

Un jour, un jeune m'a exposé sa philosophie de vie. Puisque Jésus a dit qu'il fallait aimer le prochain comme soi-même, il convient donc de prendre soin tout d'abord de soi-même; il faut «s'aimer». Cette conception n'a rien à voir avec l'enseignement du Christ, qui a précisé que pour aimer son prochain comme soi-même, il faut d'abord aimer Dieu, qui est amour et la source de toute attitude semblable à la sienne.[1] Cet amour n'est pas motivé par l'intérêt; il est un don de soi à l'autre.

Un des chapitres de l'Ecriture les plus difficiles à recevoir est 1 Corinthiens 13. Qui peut prétendre avoir un tel amour, et qui peut le donner, si ce n'est Jésus lui-même? C.S. Lewis l'a bien compris quand il a écrit, dans un de ses livres, que Dieu veut abolir, dans l'homme, l'amour charnel de soi, pour le remplacer par le véritable amour de soi.

L'indulgence dont nous faisons preuve vis-à-vis de nous-mêmes est, sans doute, un grand obstacle à notre développement spirituel. Comme un engrenage qui tourne, elle nous prend le doigt, et puis le bras. Le souci des choses matérielles nous détourne des réalités ultimes. Nous sommes tellement absorbés par notre profession, notre réputation, nos biens, que nous oublions la brièveté et la fragilité de la vie. Nous agissons comme si nous étions sur terre pour l'éternité et nous négligeons le Seigneur.

Dans certains milieux, on magnifie cette indulgence avec un langage pieux. On invoque la volonté de Dieu pour tout justifier. «Dieu nous a donné cette propriété afin que nous l'utilisions pour son service» a dit le jeune couple à qui je rendais visite.

---

1 Luc 10.27

Ainsi leur possession était couverte de la caution divine et leur culpabilité était masquée… jusqu'au jour où ils ont dû admettre que ce «don du Seigneur» n'en était pas un et qu'il faisait leur malheur.

Mais il vaut mieux perdre sa vie pour la retrouver

Les chrétiens ont souvent un visage triste: il ne faut pas faire ceci ou cela… il y a des «il faut, il ne faut pas», à la pelle… Et l'impression est donnée que la vie chrétienne est une vie réduite, étriquée, une petite misère quotidienne, et aussi pour l'éternité. Il est bien vrai que des chrétiens ont pu vivre ainsi, comme si la sainteté les obligeait à renier tout ce qui est lié à notre humanité et à perdre leur personnalité propre.

La vérité est tout autre. La vie chrétienne n'est pas un abandon de notre humanité, mais la découverte d'une authentique humanité. Je suis enfin libre d'être moi-même, parce que je me retrouve en renonçant à moi-même et en reconnaissant mes faiblesses. Tout comme l'ivrogne quand il renonce à la boisson, le chrétien est un homme qui «se retrouve» et qui vit de façon plus profonde lorsqu'il fait taire son indulgence.

La vie chrétienne est donc une vie de… oui, disons le mot insoutenable aujourd'hui (et pourtant!)… de sacrifice.

Moralisme? Pas du tout! Il suffit de considérer «le sacrifice» dans la perspective de l'œuvre de Jésus-Christ.

Son sacrifice doit encourager le nôtre de quatre façons.

1. Le sacrifice, une expression de notre personnalité

En s'offrant en sacrifice, Christ a manifesté sa totale liberté. Il a pris la décision de donner sa vie pour notre salut et d'aller volontairement à la croix pour nous. Personne ne l'y a obligé.[1] Christ atteste ainsi sa dignité de Fils de Dieu. De même, les sacrifices que consent un chrétien, à l'image de Christ, relèvent de sa nature christique. C'est ainsi qu'il décide de renoncer, par exemple, aux rapports sexuels avant ou en dehors du mariage, au gain déshonnête, au racisme, et à bien d'autres «ismes» du siècle. De même ne plus être asservi à la drogue, c'est la vraie vie, celle qui permet de vivre en affirmant sa volonté dans la liberté. On se révèle enfant de Dieu, à soi-même et aux autres, par cette éthique de la liberté.

La Bible ne s'oppose donc pas à ce que l'homme utilise et expérimente tout ce qui est à sa disposition dans l'univers. Elle permet tout, le toucher et le voir, le travail et le plaisir, l'amour et la beauté… elle nous exhorte seulement à nous détourner des expériences qui conduisent à la mort, car Christ y est déjà passé pour nous: «N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui.»[2] Le monde, ici, n'est pas ce qui peut faire l'objet d'expérimentation dans le siècle, mais ce qui est contraire à l'honneur de Dieu.

2. Le sacrifice, c'est accepter d'être différent

1 Jean 10.17, 18

2 1 Jean 2.15

Quand j'accepte mon identité en Christ, en cherchant à porter sa croix avec lui, je me reconnais différent du monde.[1] Etre différent, c'est accepter un style, un but et une raison de vivre particuliers. Il existe une manière de se séparer du monde qui n'a rien d'hypocrite, mais qui reflète la volonté de ne plus vivre comme lui. Il va de soi qu'on ne cherche la bagarre avec personne; et on manifeste nettement que ses blagues sont désagréables, ses amusements fades, ses conversations frivoles, sa façon d'être «branché» dérisoire! A coté de l'éternité, tout cela n'est que broutilles.

Alors, pas de complexes chrétiens! Quand nous pouvons voir le match international qui se joue entre Christ et Satan, ne regrettons pas les matchs de troisième ordre que les autres regardent!

3. Le sacrifice, une manière d'accomplir sa vocation dans le monde

La vie chrétienne n'est pas un exercice de mutilation par refus d'utiliser ses dons. Si l'on renonce au péché et au monde, c'est pour exercer, dans le monde, le ministère auquel Dieu nous appelle. Chaque homme, chaque femme y trouve son identité.

Je connais une femme qui, restée à la maison pour élever ses enfants, souffre de la compassion teintée, parfois, de mépris que lui témoignent ses amies qui exercent «leur profession». Elle est dans la catégorie des «sans emploi». Pourtant la satisfaction de savoir que ses enfants ne connaissent pas «l'institutionnalisation», dès l'âge tendre, n'est pas mince. Une mère chrétienne a une mission exaltante à accomplir, qui peut lui apporter des satisfactions plus profondes que celles qu'elle obtiendrait en offrant ses capacités sur le marché du travail. Une mère chrétienne,

1 Matthieu 16.24, 25

aujourd'hui, plus que jamais, a une vocation missionnaire. Il lui revient, en effet, non seulement de transmettre une culture à ses enfants, mais de rendre un témoignage puissant, tous les jours, devant leur école. Il y a fort à parier que les mères chrétiennes ont plus de contacts avec les incroyants que les pasteurs des églises, souvent trop absorbés par le fonctionnement de «l'appareil» et de ses synodes!

Dans ce cas comme dans tous les autres, l'important, ce sont moins les circonstances que l'attitude du cœur. Le Seigneur, si nous cherchons à le servir, nous montre quel ministère il souhaite nous voir accomplir dans le monde. Et nous avons, alors, l'énorme satisfaction de nous savoir collaborateurs de Christ dans ses projets pour la rédemption du monde.

4. L'abnégation?

Le chrétien en se concentrant sur des réalités éternelles, acquiert une perspective particulière sur toutes choses. Entre le bon et le meilleur, il choisit le meilleur.[1] Son abnégation est en vue d'un objectif meilleur. On se donne soi-même et l'on «s'accomplit» en espérance. Celui qui peut agir ainsi dans le présent se libère de ses craintes vis-à-vis de l'avenir. Le chrétien qui se donne à Christ possède l'avenir en espérance. Celui qui veut garder sa vie la perdra, car son égoïsme lui barre la vie éternelle. Jim Eliot, un missionnaire tué par des indiens de l'Equateur en 1956, a écrit ceci sur l'abnégation: «Celui qui donne ce qu'il ne peut pas garder pour gagner ce qu'il ne peut pas perdre n'est pas un insensé».

1 Marc 10.29, 30; Matthieu 10.39

Le sacrifice, contrairement à l'apparence, n'est pas une attitude négative; il nous pousse à envisager la vie positivement, en nous invitant à vivre comme Christ, avec lui, pour lui et dans son esprit.

Bonjour tristesse: quand on est «hors-la-joie»

L'orgueil et l'égoïsme sont des signes indubitables que l'on est sur une pente descendante. Ils s'accompagnent parfois de tristesse, attitude suscitée par l'incapacité de sortir de soi-même et de partager la joie de la création.

La joie, dit C.S. Lewis, sera l'occupation principale au ciel; elle devrait être aussi notre attitude sur la terre. Pourtant, elle n'est pas monnaie courante aujourd'hui, bien qu'on ait le choix entre quantité de distractions. Toute une industrie propose des plaisirs immédiats dus à des sensations fortes, offrant ainsi l'occasion de fuir la réalité pendant quelques minutes.

Chez les chrétiens, on observe souvent une préoccupation inverse: le désir et le plaisir engendrent la souffrance; ils doivent être anéantis et même remplacés par la mortification. A la vérité, cette attitude est plus proche du bouddhisme que du message de l'Evangile!

Des chrétiens rabat-joie, nous en connaissons tous, n'est-ce pas? Dans la Bible, l'homme est créé pour recevoir la joie de Dieu, pour se réjouir dans la création et apprécier toutes ses richesses; et ceci afin de glorifier Dieu. Le Dieu de la Bible est tellement

grand qu'il a tout organisé pour que nous nous réjouissions, non seulement en lui, mais aussi à cause des choses qu'il a créées. La joie est, donc, un don qui suscite la louange de notre cœur.

Si la Bible reconnaît qu'en ce monde notre joie est passagère à cause de la fuite du temps et de la réalité du péché[1], son message fondamental, l'Evangile, est l'annonce d'une grande joie.[2]

L'incapacité que nous avons à recevoir les dons divins avec joie nous pousse à la critique, attitude propice au développement du péché dans notre vie. Nos anciennes habitudes envahissent notre existence et étouffent tout désir de louange.

Honnêtement, il faut bien admettre que nous avons tous tendance, peu ou prou, à être des trouble-fête et que, parfois, nous prenons même un plaisir pervers à l'être. Pourquoi tombons-nous si facilement dans ce piège, et comment y échapper?

Il y a quelques années, j'ai acheté une voiture d'occasion. Malgré ses huit ans d'âge, elle était magnifique. Une aubaine! Arrivé devant chez moi, je me suis réjoui de la montrer à un ami qui me gratifia du seul commentaire: «Les fauteuils sont en mauvais état».

Qui n'a fait cette expérience de nombreuses fois: cibler la faille et rabattre la joie de l'autre ou notre propre joie? Cette attitude devient très facilement une habitude.

Voici trois façons d'être rabat-joie; il y en a sans doute d'autres:

1. Le désir de perfection

L'envie de critiquer les autres et d'enlever leur joie surgit souvent parce que nous ne les estimons pas assez. Un de mes enfants,

---

1 Ecclésiaste 2.1-12; 1 Corinthiens 7.30

2 Luc 2.10

faible en math, a obtenu la moyenne; son soulagement était visible et j'ai dû me mordre la langue pour ne pas lui dire «dommage que tu n'aies pas eu 15». La volonté de perfection, l'idée que seule la vertu peut nous rendre heureux, nous empêchent de nous réjouir avec les autres et de partager leur satisfaction. Elle peut aussi enlever notre propre joie. Nous devenons misanthropes.

Le défaut du «perfectionnisme» consiste à croire que, dans un monde déchu, la perfection n'est pas un beau rêve.

Le désir de perfection, spirituelle ou matérielle, ne pousse jamais à la joie, mais seulement à l'inquiétude. Pourquoi? Parce que la joie, comme la grâce, n'est jamais méritée; elle est toujours donnée. Refuser de recevoir la joie que Dieu nous accorde, soit dans nos vies, soit dans notre communion avec lui, soit dans nos relations avec les autres, c'est une manière de refuser sa grâce.

Voilà pourquoi cette attitude peut conduire sur la pente descendante du péché. Une fois engagés sur cette route, nous devenons de plus en plus critiques et de plus en plus amers. Rien n'importe, si ce n'est se donner raison aussi souvent que possible.

La prochaine fois que vous sentirez poindre en vous un esprit de rabat-joie, étouffez-le dans l'œuf, et cherchez à rentrer dans la joie!

2. Quand les autres souffrent, je ne peux pas me réjouir

Certaines personnes semblent porter tous les fardeaux du monde. Un jour, invité chez des amis, j'ai été amusé par l'attitude de leur fils qui se refusait à manger des fraises, un luxe inadmissible à ses yeux compte tenu de la faim dont souffrent tant de gens dans le monde.

Si l'on se met à dresser la liste de toutes les souffrances – la faim, l'injustice, la menace nucléaire, les guerres… – on en vient vite à considérer la planète comme une boule de malheurs, qui roule au désastre. Pourtant, comme l'a dit un théologien, la souffrance, malgré les apparences, ne dépasse pas ce que peut souffrir une personne, dans un endroit et à un moment donnés. Dieu a placé, en effet, des limites à la souffrance qui ne va pas au-delà de ce que chacun peut supporter.

Dire cela ne constitue pas un encouragement à se détourner des souffrances d'autrui. Mais s'imaginer que la souffrance planétaire élimine la joie, revient à oublier que la joie est le don que Dieu nous accorde au milieu de la souffrance. Cette joie a le pouvoir d'alléger la souffrance et elle nous rappelle que le don divin est définitif, à la différence du mal que nous ressentons ou pouvons faire.

J'ai compris cela en revenant d'un voyage en Afrique. Selon nos normes, les Africains sont pauvres et leur vie précaire. Mais leur joie de vivre n'existe pas chez nous. En considérant les visages tristes dans le métro, je me suis pris à penser qu'il y a peut-être plus de joie à Bangui qu'à Paris.

Jésus a souffert sur une croix «en vue de la joie qui était mise devant lui».[1] Les chrétiens sont appelés à «considérer comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles ils peuvent être exposés».[2] La joie est plus profonde quand nous savons être réalistes face aux souffrances de la vie. Elle est, dans le temps présent, le signe que Dieu, dans sa grâce, abolira toutes les souffrances.

---

1 Hébreux 12.2

2 Jacques 1.2

Nous avons donc à apprendre que nous ne pouvons pas porter tous les fardeaux du monde. Jésus l'a fait, et il nous donne son Esprit de consolation, afin que nous ayons sa joie. Fuyons toute une fausse culpabilité morbide à propos des situations dont nous ne sommes pas responsables ou auxquelles nous ne sommes pas capables d'apporter une aide.

3. C'est une vraie catastrophe!

Bien des personnes ne voient que des catastrophes dans la vie. Rien n'est jamais à leur goût, tout ce qui se passe est mauvais. J'ai connu quelqu'un dont l'expression favorite était «C'est une vraie catastrophe!» Elle la répétait au moins une fois toutes les cinq minutes. Et s'il n'y avait pas de sujet de drame, elle arrivait à en inventer!

Rien de plus aisé que de tourner en catastrophe les petits incidents de la vie: une bosse à la voiture, le mensonge de votre enfant, un train raté ou votre déclaration de revenus oubliée, etc. – tout peut devenir une catastrophe et, bientôt, la vie elle-même est un désastre.

Ainsi, au lieu de cultiver la reconnaissance, nous optons pour la plainte, et cela devient, chez nous, une réaction viscérale. La grâce de Dieu s'en trouve bafouée, car, en pratique, nous agissons comme si elle était suffisante pour le salut, mais pas pour les petites choses de tous les jours.

La vie n'est pas un feuilleton tragi-comique où nous serions livrés au hasard. Il faut fuir le catastrophisme et ses miasmes. L'action de la providence couvre toute la vie: Dieu prend soin des oiseaux et, pour lui, nous valons plus qu'eux.[1]

1 Luc 12.22-31

Appuyer sur le frein

Quand nous sommes sur la pente descendante parce que nous cultivons et permettons la croissance d'attitudes de péché dans nos vies, nous devons appuyer sur le frein. Mais comment le comprendre?

Uniquement en prenant conscience que notre orgueil, notre égoïsme ou notre pessimisme sont en contradiction avec notre nature réelle de chrétiens. Ces attitudes sont contraires à tout ce que produit la grâce de Dieu et font de nous des «gens de peu de foi». Nous nous disons prêts à entrer dans la lutte chrétienne, et nous trébuchons au sortir-même du camp!

En vérité, cette prise de conscience est déjà une relation. La grâce de Dieu que nous recevons si mal est, en effet, une invitation permanente à dépendre de Dieu pour toute délivrance.

C'est au moment où nous sommes le plus accablés que nous comprenons le mieux que notre relation avec Dieu est une relation de justification. La justification démolit notre orgueil, notre égoïsme et notre pessimisme. Elle les rend ridicules. Nous n'avons plus qu'à recevoir le pardon à nouveau et à nous fier à notre statut de justifiés par la foi.

Aussi refusons d'entendre les accusations de notre chair, et écoutons plutôt, à nouveau, la parole de pardon qui nous est dite; et intériorisons-la. Nous nous détournerons ainsi de tout ce qui nous bride et nous serons conduits à la prière.

11. Au point mort

Il arrive parfois que le développement d'un tout jeune enfant cause de l'inquiétude. Un médecin est consulté, et puis quelques semaines plus tard, tout est oublié, le bébé prend du poids à un «super-rythme». Rien de plus éprouvant que de se sentir «au point mort». Dans l'étude d'une langue étrangère, on a souvent l'impression de plafonner et, cependant, on vous rassure: «Que de progrès vous avez faits depuis le mois dernier!»

Dans la vie spirituelle, ce sentiment de piétinement existe aussi. Il peut traduire, en effet, la réalité vécue. Nous passons par des périodes de sécheresse au cours desquelles notre croissance est stoppée.

Il existe au moins trois sortes de manifestations symptomatiques de cet état de stagnation: *le doute, la révolte et la démission*. Comment notre vision de la justification et de la foi peut-elle aider notre «réactivation»? Quelle est la solution en cas de «sur-place» spirituel?

Je crois, mais j'ai des doutes…

Une des questions les plus difficiles pour moi est la question banale suivante: «Pourquoi, en fait, croyez-vous en Dieu?» Elle est tellement large que toutes les réponses-clefs semblent insuffisantes. En réalité, il n'y a pas une réponse à cette question, mais une multitude aussi nombreuse qu'est vaste l'expérience

de la création et du salut en Christ. Tout parle à ma foi de cette réalité ultime.
Mais, objectera-t-on peut-être (c'est l'argument de théologiens modernistes comme Paul Tillich), si la foi concerne ce qui est ultime, elle doit toujours coexister avec le doute; car nous n'avons aucune certitude à propos des choses infinies. Sommes-nous vraiment destinés à vivre, comme sur la balançoire de l'enfance spirituelle, entre «croire» et «douter»?
Avant de répondre à cette question, il convient de distinguer entre deux sortes de doutes: les doutes relatifs à la vérité de l'Evangile, et ceux qui concernent notre propre salut éternel. Cette distinction est importante, car on peut être convaincu de la vérité de Christ, sans avoir l'assurance de son salut personnel; l'inverse, en revanche, est impossible.

1. Viens en aide à mon incrédulité!
Qu'est-ce que *le doute?* C'est une attitude temporaire à mi-chemin entre la foi et l'incroyance, c'est la foi «en ballottage». On s'imaginait croire, puis les certitudes sont ébranlées, et l'on ne sait plus bien…
La foi et le doute n'existent pas ensemble au même moment. Je ne peux pas croire et douter en même temps que New York est aux Etats-Unis. Le doute est une fluctuation subjective qui exprime notre changement d'attitude par rapport à la vérité.
Il arrive qu'un chrétien doute par moments. Ces doutes ne sont pas nécessairement négatifs. Ils lui permettent de résoudre certains problèmes dans sa vie et, à la longue, sa foi les surmontera. Il retrouvera sa certitude, s'il a bien abordé la question. La vraie foi libère du doute. Jésus dit «si vous demeurez dans ma

parole… la vérité fera de vous des hommes libres». Un chrétien peut ne pas demeurer temporairement dans la vérité à cause de ses doutes ou de son péché… mais si c'est «le Fils qui a affranchi, il est vraiment libre».[1]

Notre époque est une époque où il est difficile d'avoir la foi à cause de la multiplicité des choix possibles. Il y a autant de croyances que d'individus. Notre génération est très religieuse, mais le message de la Bible reconnu comme vérité touche peu les sensibilités.

La théologie «moderniste» et, dans certains cas, l'attitude «évangélique» elle-même essaient de remédier à ce dilemme en atténuant la vérité biblique ou en la modifiant. La doctrine apostolique est amoindrie. Et l'impression est donnée que l'on peut être chrétien en croyant autre chose que ce que les auteurs bibliques enseignent. Ce christianisme non-doctrinal est une grande menace pour la survie d'une église.

Il y eut un père qui, lui aussi, vivait au sein d'une génération incroyante, et désirait la guérison de son fils; mais personne n'était capable de le satisfaire.[2] Jésus l'a impressionné, et cet homme lui a dit: «Si tu peux quelque chose, essaie!» La réponse de Jésus montre que le miracle ne dépend pas uniquement de sa puissance divine, mais aussi de la foi: «Si tu peux!… tout est possible à celui qui croit.»

Dans la lutte contre l'incroyance, la foi doit se libérer du doute et prendre appui sur la puissance divine. Elle est l'assurance que tout est possible à Dieu, qui est son objet. La réponse du père

1 Jean 8.31, 36

2 Marc 9.14-30, voir Matthieu 9.19

manifeste qu'il a bien compris Jésus: «Je crois, viens au secours de mon incrédulité».

Par la foi, celui qui croit reconnaît la puissance de Dieu, s'en remet à lui pour confesser son insuffisance et le délivrer de l'incrédulité.

Contraster la foi et le doute est donc possible. La foi implique une prise de conscience de notre insuffisance, laquelle conduit à appeler au secours. Le doute se complaît dans l'incertitude et l'indécision, lesquelles ne suscitent pas encore le besoin de secours.

La foi libère de l'incertitude, car elle concrétise en nous ce qui est présent objectivement en Christ. Quand le chrétien doute, son incertitude subjective l'éloigne de la puissance spirituelle du Seigneur et le pousse à trouver, par ses propres moyens, la solution de son problème. Mais lorsque le doute arrive à son comble, et que le chrétien reconnaît qu'il a atteint ses limites, il réclame avec insistance le secours de Christ et sa foi est restaurée.

2. Du doute à la foi

Le doute, s'il dure trop longtemps, a un grave effet démobilisateur. Nous restons inertes, même si les questions se bousculent dans notre tête.

Comment résoudre le problème suivant: «Je veux bien croire en Christ, mais suis-je tenu d'accepter les détails de la Bible? Ne peut-on croire en lui sans «avaler» le tout?»

Il est vrai qu'il y a un ordre. Je ne crois pas en Jésus parce que je crois en la Bible. Je crois au Jésus de la Bible, parce qu'il m'a rencontré dans sa vérité. La raison profonde de ma foi en lui est qu'en sa personne j'ai expérimenté la réalité du secours de

Dieu. Jésus répond aux doutes de Thomas en lui montrant des preuves concrètes de sa résurrection et en lui disant: «Cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi.»[1]

L'Esprit de grâce que nous recevons en rencontrant Christ de façon personnelle témoigne aussi de la vérité de l'Ecriture. Le cœur a sans doute des raisons que la raison ne connaît pas; mais l'attitude du cœur transforme les doutes de la raison, afin que celle-ci reçoive la Bible comme la vérité de Dieu.

La foi, comme le disait le grand prédicateur C.H. Spurgeon, «est la raison qui se repose en Dieu.» Cette foi vise le Christ de l'Ecriture. Le Christ, parce que c'est lui qui m'a secouru et sauvé; l'Ecriture, parce que par elle sa vérité corrige mon ignorance.

Dans la vraie foi, le salut et la vérité qui le concerne, Christ et la Bible, sont entrelacés comme les deux fils d'une corde qui nous lie à Dieu. C'est pourquoi le chrétien qui doute et cherche le secours de Dieu ne manquera pas de trouver l'aide nécessaire en temps voulu.

Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle?

Il était tard, mon ami anglais avait bien apprécié le vin français, quand une parole a brisé le silence: «Ce que j'envie chez vous, c'est votre assurance de la vie éternelle». J'ai failli tomber de ma chaise; je ne voyais pas ce qui avait pu susciter cette affirmation.

1 Jean 20.27

Bien au contraire, je m'étais plusieurs fois reproché mon témoignage si peu musclé.

Il m'est arrivé, dans une conversation, de questionner ainsi la personne assise en face de moi: «Avez-vous l'assurance de la vie éternelle?» et d'obtenir pour réponse «Non, mais je sens qu'elle sera la prochaine étape».

La deuxième expression du doute concerne l'assurance du salut. Pour un non-chrétien, comme mon ami, cette assurance semble hors de portée; pour un chrétien, elle est souhaitable. Sans elle, la foi s'affaiblit.

La Réforme du 16e siècle a été un mouvement spirituel puissant, parce que, face aux incertitudes inhérentes à la religion de l'église de l'époque, elle a rappelé qu'il était possible d'avoir l'assurance de son salut. La foi, pour les Réformateurs, était non seulement une connaissance, ou une reconnaissance de la vérité, mais une confiance qui fonde une conviction. Cette confiance génère l'assurance du salut: nos péchés sont pardonnés à cause de la justice de Christ. Si l'assurance ne fait pas partie de la foi en tant que telle – car les chrétiens peuvent passer par des périodes de doute – elle suscite normalement le sentiment du pardon des péchés.

Le manque d'assurance est l'antichambre du doute et le fertilisant de la tiédeur spirituelle. Elle finit par nous détourner du Seigneur.

Combien de chrétiens suivent ce chemin? Tout feu, tout flamme au moment de leur conversion, ils semblent perdre, par la suite, leur amour. Ne pas avoir cultivé l'assurance de leur salut en est une des causes; il en existe plusieurs autres:

– une connaissance superficielle de l'Evangile, sans vision de la profondeur de la grâce de Dieu;[1]
– une mauvaise interprétation de l'Ecriture qui conduit à en miner les enseignements propres à fonder l'assurance du salut. Par exemple, croire qu'un chrétien peut perdre son salut, à l'encontre de Romains 8.38, 39;
– une sous-utilisation des moyens de grâce, la prière, la lecture de la Bible, la communion fraternelle;
– un péché connu et persistant, qui sape l'assurance et devient une occasion de chute pour le prochain.

1. Une assurance qui ne vient pas de nous

Est-il possible d'avoir cette assurance? Je l'ai cherchée en vain, diront certains! Vous avez donc cherché au mauvais endroit!

L'assurance chrétienne est celle de *la foi;* elle ne réside pas en nous-mêmes. Elle n'a rien à voir avec l'assurance que nous acquérons après avoir bien étudié pour un examen, ou après avoir consulté le solde de notre compte bancaire.

L'assurance chrétienne dépend du rapport à Christ: «Cela, je vous l'ai écrit, dit Jean, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu.» L'amour en est le gage: «A ceci nous avons connu l'amour: Christ a donné sa vie pour nous… Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères.»[2]

Dieu veut que nous connaissions et aimions Christ. Notre assurance vient donc du rapport personnel que nous entretenons avec lui. L'amour ne se satisfait pas de «peut-être». Il a besoin de certitudes.

1 Hébreux 5.12, 13

2 1 Jean 5.13; 3.16, 14

Le Nouveau Testament, quand il nous encourage à cultiver notre assurance, évoque l'assurance de l'amour de Christ pour nous. Voilà pourquoi les épîtres de Jean, dans lesquelles il est fréquemment question de l'amour, parlent de l'assurance:

> «Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu, et quiconque aime celui qui l'a engendré aime aussi celui qui est né de lui. A ceci nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu: quand nous aimons Dieu et nous pratiquons ses commandements.»[1]

Un jour, l'on m'a dit qu'il était dangereux de rechercher l'assurance du salut, car cela conduisait à l'orgueil et à l'impérialisme spirituel. Rien n'est plus faux! Plus nous avons l'assurance de la vie éternelle, plus nous savons que cette vie dépend de Christ. Nous sommes ainsi encouragés à l'humilité, étant conscients que notre confiance est en lui seul, et que nous devons l'en glorifier. C'est bien plutôt quand notre foi en Christ n'est pas profonde que nous sommes portés à regarder à nous-mêmes dans l'espoir de trouver, en nos œuvres, un sujet de réconfort.
Ainsi notre assurance dépend de notre conviction concernant l'œuvre de Christ pour nous et la liberté que nous avons acquise par elle. C'est une assurance fondée sur Christ que *nous recevons de lui avec la foi*. Comme la foi, elle n'est rien en elle-même; elle est seulement expression du regard que tourne vers Christ celui qui est démuni de tout.

---

1 1 Jean 5.1, 2; 2.3ss

> «Par son Saint-Esprit, Christ m'assure la vie éternelle et me rend prêt et disposé à vivre désormais pour lui, de tout mon cœur.»[1]

L'assurance ne se trouvera donc jamais en nous, car elle n'est pas quelque chose qui se possède humainement. Elle est en Christ, si nous la cherchons en lui avec l'aide du Saint-Esprit. Aussi Le *Catéchisme de Heidelberg* dit-il que c'est une assurance «unique».

2. Les dons de Dieu qui nous rassurent

Certes, notre assurance n'est jamais parfaite en cette vie; il y a toujours des forces d'opposition à l'œuvre pour nous faire douter. Pourtant Dieu nous donne tout ce qui est nécessaire pour encourager notre confiance en lui. Il nous est dit, par exemple,

– que notre salut est accompli par Christ; cette délivrance est totale et ne dépend en rien d'une lutte que nous aurions à mener. La justification ainsi effectuée suscite notre foi et stimule notre assurance;

– que notre foi peut varier, connaître des hauts et des bas, mais que l'amour de Dieu, lui, est immuable à cause de Jésus-Christ. Dieu, qui est fidèle vis-à-vis de Christ, l'auteur de notre salut, nous sera fidèle;

– que Dieu nous a fait des promesses qui appellent notre obéissance et nous donnent l'occasion d'expérimenter sa fidélité;[2]

---

1 Le Catéchisme de Heidelberg, q.1

2 2 Pierre 1.3-8, 9-11

– que Dieu nous demande d'examiner si nous sommes dans la foi.[1] Il nous éprouve, nous fait reconnaître nos péchés et nous donne le désir de nous repentir. Celui qui n'est pas enfant de Dieu ne connaît pas ce genre de correction paternelle.

«J'en ai marre!» Mon espérance est au point mort

Combien souvent nous sommes tentés de le dire! Moins pour les choses importantes que pour les petites. La routine de notre existence nous accable. «J'en ai marre» de mon travail, de mes enfants qui posent sans cesse des questions, de mon mari qui démissionne, de ma femme qui est trop prise par sa profession, de ma belle-mère qui se mêle de mes affaires… Puis vient un jour de grand cafard où la somme des «j'en ai marre» atteint un sommet: «J'en ai marre d'être moi!» Et, vous le savez bien, une visite chez le coiffeur, n'arrangera rien.
Une étudiante me l'a dit un jour, et son étonnement a été grand d'apprendre qu'il y a des moments où, comme Jonas, je

1 2 Corinthiens 13.5. Voici quelques questions à se poser dans cet auto-examen:
– Est-ce que je montre les signes d'un enfant de Dieu?
– Est-ce que je garde les commandements en aimant Dieu et mon prochain, en vérité et en action?
– Est-ce que je cherche à écarter le péché de ma vie en le détestant?
– Est-ce que ma conscience me condamne?
– Est-ce que je recherche Jésus-Christ avant toute autre chose?

préférerais tourner le dos à cette Ninive que représente la salle de cours de la Faculté de Théologie d'Aix-en-Provence.
Nous sommes las des choses de tous les jours et de notre incapacité à faire face à une vie par trop ordinaire à nos yeux. La banalité répétitive du quotidien nous accable. Nous n'avons pas été formés pour cela: nous avons rêvé d'autres choses…
Les gens ordinaires, comme vous et moi, ont parfois, et même souvent, l'impression d'avoir été «eus». Les gens comme nous ne vivent pas à l'heure de Dallas, mais connaissent des creux de vague et frôlent fréquemment l'échec. Et puis, un jour, quand la coupe déborde, on «fiche tout en l'air»; on quitte son travail, sa famille, son église… ou même la vie. «J'en ai marre»: si on n'y prend pas garde, cela peut aller loin très vite, même si on a la foi, car on est «au point mort».

1. On ne veut rien faire

Le problème est qu'on ne veut plus rien faire. On en a déjà trop fait et on est trop fatigué. Les demandes sont tombées comme la pluie toute la journée, toute la semaine: impossible de faire plus. Pas question non plus d'ouvrir la Bible ou de prier; aucune concentration n'est possible.
Et puis aussi, peut-être, on ne veut plus rien faire, parce que le lac de ressentiment, retenu à grand peine derrière le barrage de notre maîtrise de nous-mêmes, est trop plein. La colère accumulée en nous contre tout, contre notre situation, contre notre mauvais caractère, contre notre famille, bref, contre la dureté de la vie, nous paraît légitime. Cette colère nous plaît, car elle nous permet de nous défouler et constitue la seule solution acceptable dans notre état de crise. Au fond, seule la révolte nous

plaît et nous sommes «contre» tout ce qui pourrait nous y faire renoncer. Cette situation peut durer des jours, des semaines… et notre ressentiment s'accroît sans cesse.
«En avoir marre» devient la norme de notre vie. Cela est grave, car les caractères du chrétien, l'amour, la louange, la joie, la patience ont cédé la place au mécontentement et à l'amertume. L'amour et la foi ont disparu et l'espérance s'est évanouie.
La vie est triste; il semble qu'il en sera toujours ainsi…

2. Rien à faire, mais tout à espérer

Voudriez-vous passer 40 ans au désert? Essayez de l'imaginer. Monotonie du paysage et de la nourriture, chaleur accablante… Pourtant les enfants d'Israël l'ont fait. Dieu leur a reproché leur révolte! Ils ont vu ses voies, pourtant ils sont restés incrédules.
Certes notre révolte et ses conséquences ne sont pas comparables à celles d'Israël! Pourtant, l'auteur de l'épître aux Hébreux utilise cette histoire pour exhorter les chrétiens et leur apprendre à dépasser leurs «cafards». Il s'agit non pas de faire quelque chose, – il n'y a pas de recette miracle – mais d'avoir une certaine mentalité. L'écrivain inspiré nous dit:

– considérez votre souverain sacrificateur, Jésus[1]
– entendez sa voix
– n'endurcissez pas vos cœurs
– prenez garde de ne pas être incrédules
– exhortez-vous chaque jour
– craignez donc et empressez-vous d'entrer dans le repos de Dieu.

1 Hébreux 3; 4

Il y a là, en effet, tout un programme, mais en quoi nous aide-t-il? Si nous sommes profondément découragés, c'est que nous oublions trop facilement l'essentiel. Ce n'est pas plus compliqué que cela. En particulier, nous oublions que Moïse, avec la Loi, ne régit plus la maison de Dieu, et qu'il a fait place à Jésus-Christ, le Fils de Dieu, avec sa grâce. Jésus donne sa grâce et son amour librement à ceux qui en ont besoin et qui les lui demandent. «Je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi.» Dans sa compassion, il est touché par nos afflictions et il peut nous relever. «Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, en vue d'un secours opportun.»[1]

Nous avons besoin, tous les jours, de réentendre de quel amour Dieu nous aime, lui qui nous dit que «nous sommes de sa maison, si nous retenons l'assurance et l'espérance dont nous nous glorifions».[2] Ainsi, veillons à ne pas fermer notre cœur à la grâce de Dieu, et à le garder ouvert pour entendre sa voix et entrer dans son repos. Un cœur ouvert est le don de Dieu qui nous permet de goûter sa paix au milieu des orages de la vie ordinaire.

Si le découragement est votre tentation, attendez-vous, chaque jour, au Seigneur pour qu'il vous délivre de ce mal: Christ nous donne son amour; à nous de le reconnaître et de vivre dans cette attente.

Dans sa grâce, il nous donne, aussi, des soutiens humains: «Exhortez-vous les uns les autres, chaque jour, aujourd'hui même… car nous avons été rendus participants de Christ.»[3]

---

1 Jean 6.37; Hébreux 4.15, 16

2 Hébreux 3.6

3 Hébreux 3.13, 14

Votre conjoint, votre frère ou votre sœur, votre ami, votre pasteur ou votre collègue, est appelé à être votre soutien en Christ, et vous le sien. Si nous acquérons la sensibilité spirituelle pour vivre cela, nous retiendrons «notre assurance première».
Que votre tentation majeure soit le découragement ou telle autre, il n'y a pas de délivrance ultime en cette vie. La lutte continuera jusqu'à la fin, mais la victoire est assurée à celui qui aura revêtu l'armure de «la force souveraine» de Christ.[1]

Je n'en peux plus, vraiment!

A vrai dire, cette affirmation est inexacte et signifie plutôt que nous ne *voulons* plus, réalité que nous préférons dissimuler derrière une autre plus grave.
J'aime faire du *jogging* et je sais, après 7km, que je n'ai plus envie de continuer mais que je le pourrais. Dans notre mariage ou dans nos études, dans notre travail, nous décrétons qu'il est impossible de continuer, alors qu'au fond, nous aspirons à autre chose.
Il n'est pas très difficile de dépasser les «je n'en peux plus» de la routine. Souvent ils constituent de petits signaux pour avertir les autres que nous avons besoin de leur attention amicale, ou, simplement, d'un coup de main matériel. Ensuite, le plus souvent, comme l'air est plus clair après l'orage, les choses reprennent leur cours.

1 Ephésiens 6.10ss

Mais il existe aussi des moments où nous touchons le fond; et cela de façon inattendue.

Il était 3 h 30 du matin, et la chaleur était étouffante dans ma chambre à Amsterdam. J'avais rendez-vous à 10 h pour mon dernier examen doctoral, le plus important. Après des semaines de travail, la soirée avait été détendue; un repas chinois, un petit tour en ville en évitant soigneusement les quartiers chauds, et retour à l'hôtel vers minuit. Je me sentais bien; je contrôlais la situation, et n'avais pas d'inquiétude au sujet de ma réussite. Et voilà que quelques minutes ont suffi pour que je tombe au fond d'un gouffre de solitude inimaginable. Un long cri intérieur montait en moi et m'assourdissait. Je me sentais physiquement prêt à voler en éclats, et j'avais peur.

Peut-être avez-vous fait une expérience comparable? Il y a sans doute des expériences bien pires dans les prisons ou les camps de concentration. Mais, à Amsterdam, j'ai compris une chose que d'autres ont comprise ailleurs. Dieu nous laisse «affreusement» libres de tomber au fond de l'abîme; il n'intervient pas pour nous empêcher de tomber et de faire l'expérience de l'intolérable. Nous avons voulu notre indépendance, comme le fils prodigue; Dieu nous l'a donnée en trop grande quantité pour nous. Au fond de nos abîmes, nous sommes face à face avec nous-mêmes et avec les conséquences du mal que nous faisons. Là où les autres ne peuvent ni nous secourir ni nous sauver, le cri du poète hébreu devient affreusement existentiel: «Périsse le jour où je suis né». Chaque mot de la plainte de Job est juste.[1]

---

1 Job 3

1. Il m'attend au fond de l'enfer

Pourtant, j'ai survécu… et j'ai pu vous relater – en forçant, sans doute, un peu le trait – mon histoire d'Amsterdam. Comment?

Je me suis souvenu d'avoir entendu raconter comment, juste avant sa mort, mon grand-père, assez peu préoccupé, semble-t-il, par les «choses de la religion» avait interrompu la lecture qu'on lui faisait du Psaume 23. Aux paroles «quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi», il avait dit simplement, «oui je sais cela».

Quand on n'en peut plus, quand on est tombé au fond, Dieu est là pour nous ramasser. Il est présent au plus profond de tous nos abîmes, de toutes nos chutes et de toutes nos dépressions. Le psalmiste affirme que la connaissance de Dieu est infinie et que «si je me couche en enfer, t'y voilà… même les ténèbres ne sont pas ténébreuses pour toi, la nuit s'illumine comme le jour».[1]

Ainsi, parce que Dieu nous attend au fond de notre enfer, nous survivrons, nous vivrons. Dieu ne nous y exposera pas une théologie de la souffrance qui explique tout. Pas plus qu'à Job, il ne nous donnera «une réponse». Quand nous sommes au point mort, il nous donne la vie.

A Amsterdam, Dieu m'a fait passer un examen plus difficile que le doctorat, et je l'ai raté. Il a montré, au bon calviniste que je prétendais être, que c'était lui qui était au volant, et pas moi. Il m'a fait comprendre que, non seulement nous sommes sauvés par grâce, mais que nous vivons par grâce, et que, dans les situations les plus extrêmes, il est là pour nous soutenir.

---

1 Psaume 139.8, 12

2. Nous persévérons, car Dieu persévère avec nous

«La persévérance des saints». Cette expression a été mal interprétée. On a cru qu'elle signifiait que «les saints» avaient, par eux-mêmes, le pouvoir de garder la foi. En réalité, il n'en est rien. Ceux qui professent la foi ne sont pas enfants de Dieu par leur propre force.

La fidélité de Dieu appelle notre fidélité. Si nous sommes vraiment enfants de Dieu, il continuera à marcher avec nous. Nous persévérerons dans la foi, si Dieu nous garde dans la foi. Comme l'exprime Pierre, Dieu nous a régénérés pour un héritage, si nous sommes «gardés en la puissance de Dieu par la foi». Nous sommes donc maintenus dans la foi jusqu'à la fin. Nous pouvons continuer à avoir confiance en Dieu, puisqu'il ne nous abandonnera pas à nous-mêmes.[1]

La persévérance n'est pas une *condition* du salut. C'est le don que Dieu nous fait en restant fidèle à sa propre parole. La grâce divine nous *préserve* et, pour cette raison, nous persévérons. Rien n'est jamais en nous, tout est en Dieu.

Comprendre cela, c'est presque tout comprendre.

1 1 Pierre 1.4, 5

12. Tel que je suis

«Je ne savais pas que la vie serait comme ça. Je n'avais jamais imaginé que la vie chrétienne serait aussi difficile à vivre.»
La personne avec qui je parlais n'était pas dans la prime jeunesse. Ses paroles exprimaient un certain mal de vivre. Elle était «bloquée». Ses propos correspondaient à l'expérience de beaucoup d'entre nous. Trop souvent, en effet, on nous a laissé croire qu'en venant à Jésus-Christ, nos problèmes s'évanouiraient comme la brume matinale. Par la suite, nous avons dû nous rendre à l'évidence: nous sommes restés dans le brouillard. La déception s'exprime de différentes façons, parfois en fonction de notre âge. Certains se résignent, frustrés ou indifférents, ou même désabusés. «Je connais ce problème depuis des années; il faut apprendre à vivre avec!» Ou bien, en réponse à la désillusion qui suit la première flamme pour Christ, on s'occupe d'autre chose – la famille, la profession, la maison,… – en ne laissant qu'une place toute petite à tout ce qui relève du «spirituel». Il arrive aussi que des jeunes, après une expérience de conversion, et face aux difficultés, soient tentés d'abandonner la foi et de dire que «tout cela» n'était qu'une étape vers la réalisation de soi.
En fait, il y a problème, non parce que la vie continue à être jalonnée de difficultés, mais parce qu'on ne s'y attendait pas et qu'on ne s'est pas armé en conséquence. Celui qui vient à Christ trouve un Sauveur «formidable» et Dieu devient son Père; ensuite il découvre les chrétiens, le christianisme et les églises, et tout cela est beaucoup moins «formidable», l'amour du Père manquant souvent. De plus, il risque d'encourir le

mépris du monde à cause de ses convictions. Accepter la personne du Christ lors de sa conversion est une expérience attirante; assumer la vie chrétienne, avec ses batailles, est moins évident.

Ne pas accepter nos «défauts»

Notre façon de vivre peut comporter plusieurs aspects qui s'opposent au développement de notre caractère chrétien. Sans qu'il y ait péché caractérisé, telle ou telle attitude risque de miner notre confiance en nous-mêmes et en Christ.

Notre sentiment d'indignité devant Dieu, attitude normale pour un chrétien, n'est pas en cause. Il s'agit plutôt d'un manque de confiance en nos dons, une tendance à nous dévaluer, ou une manière de vivre de façon routinière qui tue l'espérance. Tout cela constitue des facteurs de découragement propice au défaitisme qui nuit au rayonnement d'un chrétien. Celui-ci en arrive à être tellement conscient de ses faiblesses qu'il devient la proie de l'adversaire.

Certains chrétiens se complaisent même à faire l'étalage de leurs défauts. Ils semblent souhaiter vous persuader qu'ils sont minables à un point tel qu'il est étonnant que le Seigneur s'intéresse à eux. «Je suis venu au Seigneur tel que j'étais, et je reste le même.» Conclusion analogue dans la bouche d'une femme qui, en expliquant son comportement, semblait en être plutôt contente: «Je suis comme ça!»

Il existe aussi une mauvaise louange des faiblesses, qui valorise faussement la grâce de Dieu. Le contre-sens est total. J'ai connu

un «serviteur de Dieu» tellement «humble» qu'il s'effaçait totalement, en donnant cependant l'impression d'être fier de son humilité. En vérité, nous venons à Christ tels que nous sommes pour recevoir le pardon de nos péchés, et cette délivrance doit avoir un effet novateur sur toute notre façon d'être et d'agir.
L'affirmation «je suis tel que je suis», toute dévaluation de nous-mêmes, ou toute justification de nos défauts, sont autant d'attitudes qui risquent de contrarier notre progrès en Christ. Ces propos cachent, sans doute, une situation plus complexe. Aussi ne considérerons-nous que trois particularités qui leur sont communes: *la dépréciation de soi, la passivité et la résignation*.
Certaines personnes ne sont guettées que par un de ces problèmes en particulier; cependant, le plus souvent, tout le monde est aux prises avec l'un ou l'autre d'entre eux, en différents moments de la vie.

Des hommes de même nature que nous

En lisant l'histoire des grands hommes de la Bible, nous sommes tentés d'oublier, tant leurs forces spirituelles rayonnent, qu'ils avaient aussi des faiblesses. En effet, presque tous ont accompli des actes, ou manifesté des dispositions, qui auraient pu entraîner leur réforme du service dans l'armée du Seigneur. A la place de Dieu, nous ne les aurions sûrement pas choisis! Sarah doutait, Moïse était bègue, Amos n'était qu'un berger, Jonas était réticent en répondant à Dieu, Jérémie est tombé dans le

découragement et, un jour, Pierre n'a été rien moins qu'appelé «Satan» par son maître…

L'apôtre Paul, plus que tous les autres, décrit avec éloquence ses faiblesses. Très souvent, il se présente comme un grand pécheur, comme le plus «minable» des saints, comme indigne puisqu'il a persécuté l'église.[1] Le jeune homme qui a gardé les vêtements pendant la lapidation d'Etienne a accompli, par la suite, des actions bien difficiles à oublier. Ses raisons d'avoir honte étaient profondes et il lui aurait été facile de se culpabiliser.

De plus, son ministère a été fort contesté en plusieurs occasions. Ses dons pouvaient être remis en question: sa personne était, en effet, moins impressionnante que ses lettres.[2] Son apparence extérieure n'en imposait pas. N'était-il pas aussi atteint dans sa santé, comme le suggère sa fameuse «écharde dans la chair» dont, à trois reprises, il a prié le Seigneur de le soulager?

Son passé, sa psychologie, sa personne et sa maladie auraient fait de Paul une aubaine pour les analystes-cliniciens. Nos problèmes personnels semblent bien insignifiants à côté des siens!

Il est bien vrai que, de façon globale, ou à tel moment particulier, nous avons tendance à nous dévaluer. Des péchés anciens, des échecs, des faiblesses, notre manque de dons, tout semble parfois concourir à nous faire descendre la spirale de la déprime. Nous nous jugeons inutilisables, inutiles ou incapables. Cela ne sert à rien d'essayer ou de persévérer, on ne fera jamais rien de valable; il vaut mieux s'y résigner.

Cette vision négative de notre personne éteint notre joie de vivre et mine notre énergie. Le succès des autres, leur épanouissement

---

1 1 Timothée 1.15; Ephésiens 3.8; 1 Corinthiens 15.5ss

2 2 Corinthiens 10.7ss

nous obsèdent, et nous nous défendons en cherchant la petite faille qui les dépréciera. Ainsi notre autocritique se retourne, de façon vicieuse, contre les autres.

Revenons à Paul et examinons comment il reste équilibré en relevant ce qu'il aurait pu considérer comme négatif.

Tout d'abord, il ne revient pas constamment sur les expériences fâcheuses du passé pour se dévaloriser. Il court «oubliant ce qui est en arrière et tendant vers le but pour obtenir le prix».[1] Comment a-t-il fait, étant donné la gravité de ses péchés? Il le dit dans une de ses lettres à Timothée:

> «Je rends grâces à celui qui m'a fortifié… moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un homme emporté. Mais il m'a été fait miséricorde, parce que j'agissais dans l'ignorance, dans l'incrédulité. Et la grâce de notre Seigneur a surabondé, avec la foi et l'amour qui est en Christ… Mais il m'a été fait miséricorde, afin qu'en moi, le premier, Jésus-Christ montre toute sa patience pour servir d'exemple à ceux qui croiront en lui pour la vie éternelle.»[2]

Le pardon divin implique non l'oubli, mais le rejet de toute morbidité dans le souvenir. Dieu justifie dans sa miséricorde, et cet acte accompli dans notre passé perdure dans notre présent. Dieu est patient. Il a effacé l'accusation due à notre conduite ancienne et il continue à le faire. L'apôtre sait que la grâce de Dieu est *plus grande* que ses méfaits. Il reconnaît qu'il n'a aucune

1 Philippiens 3.13, 14

2 1 Timothée 1.12-17

raison d'avoir confiance en lui-même, mais Dieu lui a donné la capacité, à cause du pardon et de la foi, de dépasser le passé.
Paul se donne à nous comme exemple. Suivons-le donc en refusant de nous accabler, et accueillons constamment la miséricorde de Christ, sachant que Dieu nous en donne la force.
Son attitude est la même à propos de «l'écharde dans la chair». La réponse du Seigneur à l'apôtre n'a pas été la guérison, mais *une promesse*: «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse.»[1] Au lieu de se gonfler d'orgueil à cause des révélations qu'il a reçues, Paul se complaît dans ses faiblesses «pour Christ»: «Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.»
Il a compris que vivre en Christ, c'est vivre chaque instant dans une dépendance totale de sa grâce; cette attitude est réaliste étant donné notre faiblesse humaine.
Fier, l'apôtre Paul? On l'a quelquefois dit. Qui d'entre nous, en effet, oserait ajouter à la formule «crois ce que je te dis» un «fais comme moi je fais»! Son exhortation, «soyez mes imitateurs»[2], est enracinée, non dans une confiance exagérée dans ses «atouts», mais dans le lien établi entre sa faiblesse naturelle et la puissance de Dieu. Nos insuffisances, la grâce de Dieu les pallie. Nos réussites ne nous doivent rien; la grâce de Dieu qui est avec nous les accomplit.[3]
Pour Paul, la personnalité du chrétien est un alliage fait d'un métal vulgaire et impur et de métal précieux, le Christ. Regarder à ses faiblesses doit, non plus conduire à s'avilir, mais à recevoir

1 2 Corinthiens 12.9
2 1 Corinthiens 4.16; 11.1; 2 Thessaloniciens 3.7; Philippiens 3.1
3 1 Corinthiens 15.10; 2 Corinthiens 3.4, 5

l'Evangile comme une puissance de libération. Cette contemplation a une fonction positive: mettre son espoir de libération en Christ seul et connaître, en lui, la victoire.
Quand un aspect de notre personnalité nous pousse à nous dévaluer à nos yeux, ou aux yeux des autres, ne nous décourageons pas, ne prenons pas plaisir à cette dépréciation de nous-mêmes, suivons plutôt l'exemple de Paul! Il est bien exact qu'il n'y a rien, en nous-mêmes, qui soit digne de l'attention de Dieu; aussi avons-nous raison de le reconnaître. Mais, en Christ, Dieu nous a fait grâce pour nos faiblesses.

La passivité qui démobilise

Une autre attitude propre à démobiliser les chrétiens dans leur lutte contre le péché, et à empêcher leur progrès dans la sanctification, est la *passivité volontaire*. Elle peut revêtir deux formes. La première consiste en une spiritualité qui renonce à toute action ou à tout effort, afin de laisser libre cours à l'Esprit. Elle prend parfois le nom de quiétisme. Toute initiative personnelle est considérée comme charnelle. Dieu intervient par des pulsions spirituelles entièrement étrangères à toute pensée ou à tout acte humains. Il faut donc s'en remettre totalement à lui. On trouve cette idée, aujourd'hui, dans certaines formes de charismatisme où l'on recommande un abandon complet à l'influence de l'Esprit, y compris sur le plan physique.
L'autre forme de passivité est fort différente. Elle ne comporte pas de recherche spirituelle, et correspond à un immobilisme

face au monde. Pour différents que soient ces deux types de passivité, ils aboutissent au même résultat.

Aujourd'hui, la tendance générale est à la réduction de la différence entre l'église et le monde. L'ambiance est universaliste; il est entendu que tous les hommes seront sauvés. Aussi le péché semble-t-il moins grave, car la notion de sainteté de Dieu est devenue assez faible.

Dans bien des domaines, nous acceptons des compromis impensables il y a vingt ans. Les chrétiens qui militent contre l'avortement, la pornographie ou l'euthanasie font figure d'extrémistes. Aussi notre attitude est-elle passive vis-à-vis de ce qui nous entoure et beaucoup s'installent dans une sorte de résistance non-violente face au mal.

A la réflexion, il est clair que nous aboutissons, trop souvent, aux réponses standard: il faut tolérer, aimer, rechercher ce que l'homme peut faire de positif, travailler à une amélioration globale, réponses somme toute assez peu satisfaisantes dans le concret.

L'honnêteté nous oblige à reconnaître qu'en tant que chrétiens, nous sommes tentés d'apporter les mêmes solutions que tout le monde à nos propres problèmes: acceptation résignée de nos difficultés, tendance à s'excuser, si ce n'est à se justifier, ou à transférer notre culpabilité pour atténuer notre responsabilité et pour apprécier de façon positive notre comportement. La passivité et la démission nous séduisent.

Une jeune personne résumait ainsi sa situation: «Je ne peux rien faire, je ne saurais pas que faire: d'ailleurs, je m'en fiche». Et voilà! On constate, on accepte, et le mal s'envenime de plus en plus.

1. Un talon d'Achille dans les défenses

L'expérience du chrétien qui recherche la sanctification, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, est celle du combat. Comment s'engager dans cette lutte? Avec quels critères?

Ce n'est pas toujours très clair. Pourquoi? Parce que le rôle biblique de la *Loi de Dieu* a été mal compris ou négligé. Parfois, nous sommes légalistes et stricts dans le respect de nos traditions; notre rigorisme a suscité des réactions contre la vraie Loi de Dieu. Nous pensons que la Loi appartient à l'ancienne alliance et qu'elle est tout juste bonne à conduire les pécheurs au repentir, mais qu'ensuite elle n'aurait pas d'utilité pour la vie chrétienne.

> «Nous sommes, dit-on, morts à la loi, par Christ et, cette loi qui nous a tenus captifs comme lettre a été remplacée par l'Esprit… Nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce.»[1]

L'argumentation selon laquelle une opposition est établie respectivement entre la lettre et la Loi d'une part, et la grâce et l'Esprit d'autre part, est construite en ignorant l'usage complexe du mot «Loi» dans le Nouveau Testament. Il faut éviter les erreurs dues à l'ignorance.

Quand l'apôtre Paul contraste la Loi et la grâce, il distingue entre deux routes opposées conduisant à la justification. Il dit que nous ne sommes plus sous la Loi: le chemin de la vie est, non le respect de la Loi comme œuvre de justification, mais la grâce en Christ.

---

1 En utilisant (de façon erronée) Romains 6.14; 7.4, 6, 14

Loin de dire «au revoir» à la Loi, comme si elle était désormais inutile, l'apôtre insiste sur le caractère spirituel de la Loi morale. Elle est «sainte, juste, bonne et spirituelle».[1] Dans la vie chrétienne, la Loi et l'Esprit attaquent, l'une et l'autre, le péché sur le flanc. La Loi s'oppose à notre nature pécheresse, l'Esprit agit de même:

> «Dieu a condamné le péché dans la chair… pour que la justice prescrite par la loi soit accomplie par nous, qui marchons, non selon la chair mais selon l'Esprit… Avoir les tendances de la chair, c'est la mort; avoir celles de l'Esprit c'est la vie… la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, elle en est même incapable.»[2]

Nous avons donc à mettre en pratique la Loi de Dieu, car c'est elle, et non nos sentiments, même renouvelés, ni notre raison, même illuminée, qui nous indique ce qui est agréable à Dieu. La Loi nous fait connaître les choses de l'Esprit et nous montre comment, en pratique, nous pouvons marcher selon l'Esprit.
Paul n'a rien inventé; il ne fait que répéter l'enseignement de Jésus dans le Sermon sur la Montagne. Pour être de bons disciples, dit-il, il faut observer la Loi.[3] Le Nouveau Testament est, d'ailleurs, un véritable ensemble de textes réglementaires: il regorge de commandements et d'exhortations.[4]

---

1 Romains 7.12-14

2 Romains 8.3-8

3 Matthieu 5.18-19

4 Dans le Nouveau Testament, nous trouvons 817 versets qui comportent une obligation, 215 qui promettent une récompense et 440 qui annoncent une sanction, soit 1500 versets de style réglementaire (selon des chiffres établis par Pierre Marcel).

Le chrétien n'a pas à avoir une attitude légaliste par rapport à la Loi: il l'observe parce qu'il a la vie nouvelle en lui et non pour y atteindre; il la suit par gratitude parce qu'il est sauvé, et non pour être sauvé; il l'observe par amour pour Dieu et non par crainte. Il n'est pas, selon l'expression de Paul, «sans la loi de Dieu, mais sous la loi du Christ» et il cherche à aimer Dieu en gardant ses commandements.[1]

Le Nouveau Testament est si explicite à ce sujet que l'on s'étonne que tant de chrétiens – est-ce à cause d'une fausse notion de la liberté? – puissent minimiser ou ignorer un enseignement biblique si central:

> «Celui qui a plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui persévère, non pas en l'écoutant pour l'oublier, mais en la pratiquant activement, celui-là sera heureux dans son action même.»[2]

La dévalorisation de la Loi divine peut avoir des conséquences sérieuses dans notre vie. Dieu nous connaît bien; et il n'a pas grande confiance en notre lumière intérieure. Il nous parle certes par l'Esprit, mais il s'adresse à nous de façon explicite par la Loi, dans sa Parole, afin de nous faire connaître ses critères de sainteté.

Ne pas le voir est le point faible de notre défense. Même nos bonnes intentions peuvent être mauvaises, si elles sont en opposition avec la Loi de Dieu. «Je sais que la Bible dit qu'il ne faut pas le faire, mais je vais le faire quand même» m'a dit un jeune en prenant une décision qui engageait son avenir et en ouvrant

---

1 1 Corinthiens 9.21; 1 Jean 2.3ss

2 Jacques 1.25; 2.8

ainsi la porte à un cortège de doutes. Si, parce que cela nous «chante», nous nous décidons contre le critère biblique, comment espérer la bénédiction de Dieu?

2. La passivité mise en échec

Comment le respect de la Loi de Dieu nous aidera-t-il à fuir la passivité et le laisser-aller? En nous incitant à faire des œuvres *bonnes*: des actions qui «procèdent de la vraie foi et sont accomplies selon la loi et pour la gloire de Dieu».[1] Nous sommes ainsi aidés de trois façons:

– La Loi définit et qualifie avec netteté nos actions. Nous n'avons pas à chercher en nous-mêmes ce qu'il faut faire. Nous savons que si notre action se conforme à l'Ecriture, le Saint-Esprit nous conduit et nous bénit;

– «Nous sommes heureux dans nos actes même» selon l'expression de Jacques, car nous avons *l'assurance* qu'ils sont agréables à Dieu. Notre action renforce notre foi. «Nous reconnaissons que nous l'avons connu… en marchant comme le Seigneur, lui, a marché.» Ainsi nous avons l'assurance que nous sommes enfants de Dieu;[2]

– Cette façon d'agir apporte réellement la vie et la paix, car nous sommes rendus conformes à la sainteté divine. En pratique, le fait d'obéir à la parole de Dieu donne à notre volonté *l'habitude* de l'obéissance, nous remodèle intérieurement selon l'Esprit, et met un terme à notre passivité. La Loi accomplit ainsi l'œuvre intérieure du Saint-Esprit, car elle nous façonne selon la volonté

---

1 Le Catéchisme de Heidelberg, q.91. Ces œuvres diffèrent de «celles qui sont fondées sur nos propres opinions ou sur des préceptes humains.»

2 1 Jean 2.3, 6, 24, 25

de Dieu. En respectant la Loi divine, nous commençons à *vouloir* obéir à Dieu.
Pour ces trois raisons, la Loi est un chemin qui conduit à la vie; elle fournit une structure qui permet de mener une vie libre et comblée, en évitant les marécages du péché.
Devant tel ou tel événement, nous pouvons nous sentir démobilisés. Face à une série de problèmes, nous sommes tentés par l'inaction. Pour en sortir, il ne faut pas d'abord analyser notre abandon; il importe plutôt d'adopter la ligne de conduite suivante, en se posant quatre questions:

– quelle est la nature précise, la raison de mon immobilisme?
– quel critère biblique précis se rapporte à ma situation?
– quelle action précise devrais-je entreprendre pour mettre cette parole en pratique?
– et, enfin, puisque je ne puis rien faire de fructueux sans Christ,[1] suis-je déterminé à assumer mes responsabilités avec lui?

Las de faire le bien? – La résignation

Le découragement devant la faiblesse de nos progrès survient quand nous sommes «las de faire le bien». Cela peut se produire dans notre vie spirituelle comme dans la vie en général, lorsque nous sommes entre deux âges: c'est la crise du milieu de la vie.[2]

1 Jean 15.5
2 Galates 6.9; 2 Thessaloniciens 3.13

Les enfants ont de l'énergie en plus; les nouveau-nés en Christ sont souvent très enthousiastes. Il y a ensuite des phases diverses, et après une période d'activité, la lassitude peut surgir. On se sent moins fort: on devient moins entreprenant qu'auparavant.

Parfois, l'usure physique et la lassitude spirituelle interviennent en même temps. On se résigne, on pense à donner sa démission et on rêve à la situation idéale dans laquelle justice serait rendue à nos dons. Je connais un homme dans la quarantaine qui, s'étant résigné à la monotonie de sa vie familiale et de son travail, a commencé à faire des marathons, a appris à piloter des avions et s'est mis à voyager en solitaire, pour compenser. Il y a danger à rechercher des stimulants pour se réactiver; ces stimulants ne sont pas spirituels car, le plus souvent, quand nous sommes las ou résignés, notre spiritualité en subit aussi le contrecoup, et nous recherchons d'autres sujets d'intérêt.

Il convient d'analyser la cause de notre fatigue. Bien souvent cette lassitude dans l'accomplissement du travail vient de ce que nous avons oublié, ou de ce que nous n'avons jamais compris que l'objectif de toute activité est la gloire de Dieu. La fatigue est le reflet de l'égocentrisme. On s'investit dans une activité pour soi-même, avec la force de la jeunesse et, plus tard, on prend conscience de ne pas avoir avancé comme prévu. Cela arrive, je crois, dans toutes sortes d'activités, même dans l'exercice d'un ministère spécifiquement chrétien.

Il faut revoir le «parallélisme des roues de notre traction-avant» et vérifier comment nous suivons les voies du Seigneur, afin de renouveler notre volonté de le glorifier: «Ne nous lassons pas de faire le bien; car nous moissonnerons au temps convenable,

si nous ne nous relâchons pas… pratiquons le bien envers tous, et surtout envers les frères dans la foi.»

1. Quand grise est la couleur

Parfois le paysage de notre vie est voilé par le brouillard de la résignation, conséquence de notre passivité. Tout est gris de médiocrité et de banalité. La vie n'a plus de saveur. Ce genre de dépression née de la routine porte, dans le domaine spirituel, des fruits sans goût.

Comment? La joie de vivre fond comme neige au soleil sous la pression de la banalisation si caractéristique du climat moderne. La modernité est, en effet, comme un énorme fer à repasser qui écrase la merveilleuse diversité de la vie. Tout est programmé et uniformisé. «Ce soir, nous vous invitons à vivre avec nous ce grand moment sur A2» dit la «speakerine» de la télévision. Drôle de façon de vivre que d'être ainsi en rang d'oignons devant la petite boîte à flash!

Les média banalisent tout: le bien et le mal, la vie et la mort, le sexe, la violence; tout est normalisé de façon amorale. Ce qu'il y a de plus beau, de plus mystérieux, de plus terrifiant prend un visage des plus ordinairement quotidiens.

Vous l'avez sûrement remarqué, les mélodrames télévisés regorgent de héros dont l'existence est une longue suite de violations des Dix commandements. Et nous avalons tout cela!

Le mystère de la vie est également banalisé dans le climat scientifique de notre époque. Bien sûr, de l'inexplicable subsiste: c'est ce qui n'a pas encore été expliqué. Le mystère divin de la création n'est plus à l'ordre du jour, même pour des théologiens qui se disent chrétiens. Un jour, l'univers a surgi d'une explosion,

et il va peut-être imploser d'ici à quelques milliards d'années. Tout disparaîtra peut-être. Mais en quoi cela me concerne-t-il? Je n'aurai bientôt plus de rôle dans cette «divine comédie». Je ne suis qu'un amas de molécules que le hasard a agglomérées. Ce naturalisme anéantit toute possibilité d'explication ultime et extérieure à lui-même de la réalité, et l'humain se perd dans l'immensité des choses.

Le mystère de l'existence a été gommé également par la théologie «moderniste», ce formidable rouleau compresseur. C'est le «banalisateur» le plus efficace de tous, le plus inattendu aussi!

Depuis deux siècles, des théologiens affirment que Jésus-Christ n'est pas le Fils incarné de Dieu, deux natures en une personne, qu'il n'a pas fait de miracles, qu'il n'est pas ressuscité ailleurs que dans notre esprit, (quelle misère!), et qu'il ne reviendra pas en gloire pour juger les vivants et les morts. Dieu ne serait, bien sûr, ni souverain, ni créateur; il est faible, il ignore tout du lendemain, et ses projets peuvent être mis en échec par l'homme. En bref, tout ce que vous avez pensé de votre père lors de votre crise d'adolescence, les théologiens le disent de Dieu. Ils ne s'expriment sans doute pas de cette façon-là, car leur langage religieux peut faire illusion. Mais on ne fait pas mieux pour enlever tout mystère à la vie!

Comment tout cela nous concerne-t-il? Nous vivons dans une ambiance qui nous imprègne et qui, si nous n'y prenons pas garde, nous fait perdre de vue la grandeur et la puissance de Dieu dans toutes ses œuvres. C'est ainsi que nous prenons l'habitude de regarder les choses en oubliant que tout a un rapport avec Dieu. Nous nous résignons et nous nous accommodons de notre faiblesse. Aucune échappée hors de l'univers clos où nous

habitons n'est possible. Il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours de même!
La modernité nous donne une crise… de foi. Ce que nous croyons semble inacceptable, car absurde et à mille lieues de l'opinion commune des gens. Les choses en sont à un point tel qu'il nous devient presque impossible de dire qui est Christ pour nous.
Pourtant, il faut réagir!

2. L'oubli de l'essentiel

L'histoire est dans la main de Dieu et notre existence personnelle y a une place unique. Dieu donne la vie et il la renouvelle. Et un jour, toutes choses seront nouvelles!
Rien, si ce n'est l'Evangile et ses grandes vérités, ne peut, en effet, faire éclater le vase clos de notre existence banale.

> Le Christ s'est incarné sur la terre des hommes, tout en conservant son identité divine!
> Il domine ainsi l'éternité et le temps!
> Dieu sait toutes choses!
> Christ, le créateur, est mort sur la croix pour nos péchés!
> Il entre dans nos vies en nous accordant le «trésor» de son Esprit!
> Nous sommes ainsi unis mystérieusement à lui!
> Dieu a élu les siens dès avant la fondation du monde!
> Il donne la vie éternelle!
> Il y aura un jugement!

Nous passons comme chat sur braises sur ces vérités. Pourtant, elles sont présentes partout dans l'Ecriture. Pas besoin d'un

théologien pour les voir, ni pour déterminer si, oui ou non, Christ a fait des miracles. Ceux qui croient au Christ des Ecritures sont mieux au fait de la réalité que tous les Bultmann du monde!
Soyons, donc, bien conscients que le risque le plus grand de banalisation de la foi est en nous-mêmes. La familiarité que nous avons avec la vérité chrétienne peut nous amener à perdre de vue son caractère merveilleux, incroyable. Le message biblique unit le divin et l'humain, le temps et l'éternité, le Dieu saint et les pécheurs injustes. Or nous sommes tentés de tuer ce mystère par nos pensées, nos systèmes, nos perspectives humaines.

3. Les oreilles débouchées

A l'âge de 24 ans, j'ai retrouvé l'ouïe à la suite d'une opération. Pendant une semaine j'ai dû rester immobile avant de savoir si «ça allait marcher» ou non. Et puis, les pansements enlevés, j'ai entendu passer un avion, pour la première fois depuis des années! J'ai compris alors le sens de la parole biblique sur les oreilles qui entendent.
Nous avons besoin que l'Evangile débouche nos oreilles, afin que sa vérité nous pénètre. Nous pouvons «connaître» cette vérité; mais cela ne suffit pas. Elle doit nous dompter afin que nous expérimentions une autre manière de vivre.
L'incarnation de Christ se concrétise vraiment en nous, si nous devenons serviteurs à notre tour.
La souveraineté de Dieu est véritable pour nous si, chaque jour, nous mettons, pour tout, notre confiance en Dieu.
La mort de Christ est une merveille pour nous, ainsi que notre élection divine, si nous discernons que, personnellement, nous faisons partie de ce mystère par la foi.

Ainsi notre existence prend son vrai relief; par les mystères de la grâce, notre espérance est constamment renouvelée. Dieu nous dit chaque jour dans l'Evangile, malgré tout le négatif présent en nous et la misère environnante, *que par sa grâce, nous devenons ce que nous ne sommes pas naturellement*.
La parole de Paul devient mystérieusement vraie: «Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi.»[1]

Le réalisme chrétien

Une vision saine de la vie chrétienne implique un juste équilibre entre *le réalisme* qui affronte les difficultés de la vie et *l'idéalisme* qui oriente vers Jésus-Christ. Le chrétien est engagé dans une lutte spirituelle pour une conformité progressive et croissante avec Christ. Son attitude face au monde, à ses propres manquements et à ses faiblesses, est sans indulgence; par contre, vis-à-vis de Dieu, son regard est positif, c'est celui d'un héritier en puissance.
Présenter la vie chrétienne comme une vie de «joie et de paix», c'est brosser un tableau bien partiel de l'expérience du chrétien. Si la Bible parle de paix, elle présente également la lutte et les épreuves du chrétien. Les promesses de Dieu sont nombreuses mais, en ce monde, le bonheur parfait et la paix ne sont pas au programme. En effet, la vie chrétienne n'est pas plus facile que celle du non-croyant. Elle est même, d'une certaine façon, plus

1 Galates 2.20

dure, plus exigeante, car elle comporte de constantes remises en question, des combats.

Le premier obstacle est notre propre personnalité avec ses limites qu'il faut accepter, et nos fautes, nos insuffisances contre lesquelles il faut lutter. Le poète John Milton a dit d'Olivier Cromwell, le grand militaire qui «pilota» la révolution religieuse en Angleterre au 17e siècle: «Il apprit d'abord à se gouverner et, ayant remporté des victoires capitales sur lui-même, il était déjà un vétéran, bien au fait de la discipline de la lutte, le jour où il rencontra ses ennemis sur le champ de bataille.»

Le réalisme chrétien oblige à une certaine lucidité sur soi-même. Se connaître tel que l'on est, face à Dieu et face aux autres, permet d'éviter les faux conflits entre nos désirs, nos illusions, et ce que nous sommes vraiment. Le premier service à se rendre à soi-même est de devenir réaliste sur son propre compte; c'est peut-être la lutte la plus dure à mener.

La réponse à nos problèmes en période de déprime spirituelle vient de Dieu: «Voyez, quel amour le Père nous a donné, puisque nous sommes appelés enfants de Dieu! Et nous le sommes.»[1]

En dépit des apparences, il n'y a ni prétention, ni triomphalisme dans ces paroles. Sur le plan spirituel comme sur le plan matériel, le Père donne la vie. Il reconnaît son enfant à qui il a donné son nom et donc une identité. Ainsi, en nous appelant à nous reconnaître comme ses enfants, il nous invite instamment à marcher avec lui.

1 1 Jean 3.1

13. Assez fort ou non?

Le message de l'Evangile est porteur de consolation et d'espérance. L'Esprit promis et envoyé par Jésus est «l'autre consolateur»: il reste avec ses disciples. Nous savons que si la résurrection n'est pas le fondement de notre foi, «nous sommes les plus malheureux de tous les hommes».[1]

Pourtant nous continuons d'être assaillis de craintes irrationnelles. Comme des enfants, qui savent bien qu'il n'y a pas de fantômes dans leur chambre obscure, nous avons peur sans raison, et nos soucis nous paralysent. Comme un automobiliste pourvu de la meilleure assurance craint de monter en voiture, nous restons au bord de la route avec nos anxiétés.

Evidemment, la cause de cet immobilisme varie d'une personne à l'autre. Pour les jeunes: trouver l'amour d'un partenaire, réussir le baccalauréat, avoir un emploi; pour d'autres, c'est la crainte de la maladie, de la mort du conjoint, du chômage, du SIDA; pour les personnes plus âgées, c'est l'avenir de leurs enfants, leur sort dans la vieillesse.

En grandissant, notre crainte tourne à l'obsession, nous paralyse et nous en venons à nous demander: si cela arrive, ma foi sera-t-elle assez forte pour tenir le coup?

Arrêtons-nous sur trois des tests permettant d'apprécier notre résistance spirituelle: *les craintes, la souffrance et l'épreuve*.

1 Jean 14.15ss; 1 Corinthiens 15.19

«C'est ce de quoi j'ai le plus de peur que la peur»[1]

Il y a des gens au tempérament craintif pour qui prendre un avion ou un train est un véritable supplice. D'autres redoutent les situations inattendues où ils risquent de perdre leur masque. Dans une certaine mesure, la plupart d'entre nous, nous avons peur du qu'en dira-t-on.

Si vous êtes de nature inquiète, vous souhaitez sans doute paraître à l'aise et sans anxiété et, en tant que chrétien, après y avoir réfléchi, vous redoutez votre peur, vous avez en quelque sorte peur d'elle. Pourquoi? Parce que vous savez que vos craintes, si elles tournent à l'obsession, constituent un esclavage dû à votre nature charnelle. A la longue, votre liberté d'enfant de Dieu s'évanouit, vos inhibitions prennent le pas sur votre confiance en la puissance de Dieu. Votre vigueur spirituelle se réduit et les griffes de l'angoisse vous enserrent chaque jour davantage.

Il est affreux de se sentir figé par la crainte au point d'avoir l'impression d'en être prisonnier. La peur se développe comme un cancer et notre comportement s'en ressent. Comment en sortir? Jeune déjà, j'ai toujours redouté de quitter la maison. Je n'aimais même pas l'idée d'aller en vacances, car je craignais que les choses ne soient pas identiques au retour. Je redoutais l'imprévisible… un beau sujet d'analyse pour les psychologues! Grâce à Dieu, je suis arrivé à dominer ce sentiment lorsqu'un jour de départ en voyage pour mon travail, ma femme, me voyant sans

1 Montaigne, *Essais* 1.18

faim devant mon assiette, m'a interpellé: «Alors, tu crois à la souveraineté de Dieu, oui ou non?»
Un peu brutal sans doute, mais cela a produit l'effet nécessaire. Oui, je croyais à la souveraineté divine en général, mais pas vraiment dans mon cas personnel. Inconsciemment et de façon subtilement perverse, je me mettais au-dessus du regard divin. Après réflexion, j'ai compris que soit ma foi, soit ma crainte devait «craquer». La deuxième a cédé et si elle revient de temps à autre sous forme de tentation, cela ne dure plus jamais bien longtemps.
La Bible décrit deux formes de crainte: l'une est bonne et l'autre mauvaise. La différence entre les deux tient à leur cause.

1. La crainte inutile

La *«mauvaise crainte»* est liée à notre tempérament; notre nervosité soucieuse est un terrain propice pour les actes manqués, les fautes et les péchés. La conversion ne la change pas immédiatement. Nous conservons notre personnalité fragile, même après avoir reçu la semence de la foi. Mais notre intelligence spirituelle nous permet de comprendre que la situation doit évoluer. Le changement est désormais possible! Dieu nous transforme, en effet, réellement. Comment le fait-il?
La plupart des craintes, si elles ne sont pas imaginaires, concernent l'avenir. En tant que pécheurs, hommes qui se veulent indépendants par rapport à Dieu, nous essayons de diriger notre vie, mais l'avenir ne nous appartient pas. Il nous échappe totalement. La peur de ne pas réussir, de manquer de moyens matériels, de subir l'imprévu, de ne plus aimer ou être aimé, d'être victime d'accidents, de mourir, et de bien d'autres

choses encore, est liée à l'incapacité des hommes à maîtriser par eux-mêmes leur sort.

Le chrétien, lui, peut vaincre la crainte, parce qu'il sait comment mettre en échec la mauvaise crainte: renoncer à toute volonté de contrôle sur son avenir, parce que Dieu, seul, peut le faire; s'en remettre à lui pour le futur, car Dieu est un Dieu qui aime particulièrement ses enfants.

Ainsi la Bible nous apprend à considérer de façon différente nos situations. La crainte de la mort, des actes d'autrui, de la persécution… peut être dépassée. Le Psaume 91 – à relire quand la crainte surgit – est une affirmation massive que l'Eternel est notre refuge et qu'«aucun mal n'arrivera». Et dans l'Apocalypse, le Christ, l'alpha et l'oméga, dit: «Sois sans crainte… Je tiens les clefs de la mort et du séjour des morts.»[1]

La mauvaise crainte est incompatible avec la foi, qui est confiance en Christ. A la fin de sa vie, Paul rassure Timothée, qui éprouvait vraisemblablement de la crainte et de la honte en voyant son père spirituel en prison: «Ce n'est pas un esprit de crainte que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse.»[2]

Autrement dit, si notre tempérament craintif prend le dessus, nous sommes, en tant que chrétiens, dans une situation anormale. Le chrétien doit être contrôlé par l'Esprit Saint, qui donne la force au faible et le libère de toute crainte. L'Esprit nous permet de reconnaître que Dieu est tout-puissant.

---

1 Voir Psaume 90.12-17; Hébreux 2.15; 13.6; Apocalypse 1.17

2 2 Timothée 1.7

2. La crainte utile

La *«bonne crainte»* est très différente de la mauvaise. Timothée a oublié de «ranimer le don de Dieu reçu par l'imposition des mains». Nos craintes viennent souvent de notre paresse à cultiver l'assurance donnée par l'Esprit. Quand nous «ranimons le don» qui est en nous, la vraie crainte – la crainte de Dieu – nous libère de nos fausses inquiétudes. Nous craignons par-dessus tout d'attrister l'Esprit et de déplaire à Dieu.[1]

Cette attitude de disponibilité nous pousse à travailler à notre salut «avec crainte et tremblement», sachant que Dieu est notre salut. La réponse à la fausse crainte est donc la confiance, qui est enracinée dans la vraie crainte de Dieu, celle qui donne la force aux angoissés.[2]

Cette souffrance dont j'ai peur

«Je ne peux pas traiter ce sujet, car je n'ai jamais vraiment souffert». Voilà comment un étudiant a commencé sa réponse à une question d'examen sur la souffrance.

En un sens, il avait raison: pas de drames visibles dans sa vie. Mais dans deux autres sens, il avait tort.

D'abord, la souffrance n'est pas synonyme de douleur physique. Sa signification est beaucoup plus vaste; comme nos craintes, nos souffrances sont aussi diverses que les personnes. Ensuite, la souffrance ne se réduit pas à celle que nous subissons; *elle inclut ce que nous pouvons assumer pour ou avec les autres*.

1 2 Timothée 1.6

2 Philippiens 2.12

Cette limitation apportée au champ de la souffrance est symptomatique de la crainte qu'elle nous inspire. Nous voudrions la restreindre pour tenter de l'éviter. Pour nous, la souffrance physique, qui débouche sur la mort, est inadmissible et choquante; elle est le dernier bastion qui s'oppose à notre bien-être matériel. La souffrance est une aliénation, l'expression de notre manque de liberté face au destin.

Notre question face à la souffrance est *Pourquoi?* Ce n'est pas la bonne question selon la Bible qui interroge plutôt *Pourquoi pas la souffrance?*

La question posée par la souffrance, si étonnant que cela puisse paraître, n'est donc pas «pourquoi souffrons-nous?», mais «pourquoi ne souffririons-nous pas?» C'est dur à admettre, peut-être, mais la Bible nous apprend que tout a été déréglé dans la création, parce que nous nous sommes détournés de Dieu. La réalité est là; et rien n'est plus concret que la Bible! La vie, c'est la souffrance. Celui qui n'a pas compris cela n'a encore rien compris.

Mais comment souffrons-nous? Si nous souffrons dans l'anxiété, la bonne nouvelle ne nous a que peu profité. Il n'est pas aisé de l'écrire, mais si notre foi ne change rien à notre manière de souffrir, elle ne vaut pas grand-chose.

La foi n'est certes pas un contrat d'assurance contre la souffrance. S'il en était ainsi, tout le monde y souscrirait! Le christianisme ne dit pas non plus que la souffrance est méritoire, qu'elle nous ouvre le ciel. La souffrance appartient au monde du péché, c'est pourquoi il n'est pas plus possible d'y échapper que d'y voir la clef pour aller au ciel.

Quelles sont les causes de souffrance? Je donnerai deux exemples de souffrance pour illustrer mon propos: les acteurs principaux en sont mon père et mon fils.

1. La «souffrance-subie»

Mon père a été objecteur de conscience, en Angleterre, pendant la deuxième guerre mondiale. Il a accompli toutes sortes de tâches parmi les moins gratifiantes, et, à la fin de la guerre, il n'a pas pu trouver de travail pendant quelque temps. Un de mes souvenirs d'enfant est le manque d'argent à la maison. On était les plus pauvres parmi les pauvres, et on en était fier. Mon père était l'objet d'une discrimination, même de la part des chrétiens, à cause de son option. Il a souffert pour motif de conscience et je le respecte pour cela, même si je ne partage pas nécessairement son point de vue. *Souffrir, c'est subir quelque chose*. C'est pour cela que la souffrance suscite en nous un sentiment de révolte.

Telle est la définition de la souffrance que j'ai apprise dans ma jeunesse, quand nous étions méprisés à cause de mon père: notre souffrance est venue des autres. La souffrance peut aussi provenir des circonstances qu'on voudrait éviter.

La souffrance subie risque toujours de nous aliéner Dieu. Nous nous révoltons contre elle, contre sa puissance hideuse, écrasante et paralysante; elle est négative et mine notre espérance. Il n'est pas facile, en effet, d'accepter que nos illusions de puissance et de liberté soient détruites. Qu'il s'agisse de la nôtre ou de celle des autres, cette sorte de souffrance – dont les causes sont multiples: nos parents ou nos enfants, la chaleur ou la faim, notre manque d'intelligence ou notre faiblesse physique,

etc. – conduit à la remise en question de Dieu: *Où est Dieu?* S'il existe, prend-il un malin plaisir à cela?

2. La «souffrance-avec»

Mon fils m'a permis de mieux comprendre un autre aspect de la souffrance. Jonathan, âgé de sept ans, pleurait dans son lit, un soir, alors que je venais lui faire faire sa prière. Casse-cou incorrigible, il était en larmes à cause d'un enfant de son école, plus âgé que lui et bègue, objet de la moquerie des autres enfants. Jonathan était plein de compassion pour ce gosse qui avait tant de peine à parler. Dans le troc auquel se livrent les enfants, il lui a donné ses meilleures billes alors que, dans ce genre d'opération, mon fils n'est pas particulièrement conciliant, en général! Je me suis alors demandé comment un petit garçon avait compris qu'*il faut souffrir avec les personnes malheureuses et démunies?*

Cette souffrance-là naît de la compassion que nous pouvons avoir pour les autres. Elle est profondément différente de la souffrance qui est subie.

La «souffrance-avec» implique la conscience de la solidarité avec l'humanité déchue; elle manifeste notre capacité à partager le malheur des autres et à leur apporter une consolation. Elle est positive, parce qu'elle met une note d'espérance dans une situation sombre. Elle est présente chez toute personne qui s'arrache à son égoïsme pour combattre le mal, chez Bob Geldof dans sa tentative pour soulager la famine par la musique, ou chez le missionnaire qui aide à creuser un puits au Sahel.

Chez le chrétien, cette dernière forme de souffrance, cette sympathie – souffrir avec – relève non de l'irrationnel, d'une foi imprécise en une humanité meilleure, mais d'une attitude fondée

sur la réalité centrale de sa vie. Il sait que le mal sera vaincu, car Christ est venu pour l'abolir. Jésus s'est identifié aux douleurs des hommes; il a souffert avec l'humanité déchue, jusqu'à la mort. En lui, la vie triomphe de la mort. Son incarnation signifie deux choses: d'une part, la souffrance et le mal n'auront pas le dernier mot; d'autre part, le chemin du Maître qu'il faut suivre consiste à supporter nos souffrances personnelles et à compatir à celle des autres.

Souffrir avec les autres parce que leur souffrance nous touche suppose une décision de notre part: partir comme missionnaire dans le Tiers Monde ou dans le XIXe arrondissement à Paris, partager le fardeau de notre conjoint après une journée difficile, celui de notre enfant quand les autres le rejettent, ou celui de notre prochain en lutte contre un cancer. Ici, la foi ouvre un espace de liberté, une perspective d'espérance qui n'existe pas dans la souffrance subie. Elle gagne une petite victoire, dans l'attente de la victoire finale: la mort de la mort.

Dans la foi, nous pouvons assumer nos souffrances en communion avec Jésus-Christ, et recevoir son aide pour les nôtres, ou sa grâce pour soutenir autrui. Comme le dit Pierre Marcel:

> «A nous… de rechercher et de trouver dans nos épreuves la *communion* avec le Christ. Notre consolation suprême, c'est qu'en endurant toutes nos misères, nous communiions aux souffrances du Christ lui-même, nous fassions un échange mystique entre ses épreuves et les nôtres, nous connaissions la profondeur de ses compassions pour nous, de sa participation à nos épreuves; nous fassions l'expérience

> que nous ne sommes jamais seuls, car il est avec nous: il souffre, il meurt, il vit en nous.»[1]

Vous redoutez la souffrance? Moi aussi. Pourtant, je crois que le fait d'être chrétien, à l'image de Jésus-Christ, peut transformer le caractère révoltant de la souffrance en une occasion de vivre pour manifester la grâce de Dieu.

3. «Si toutefois nous souffrons avec lui…»

Jésus-Christ a certainement souffert, puisqu'il a revêtu notre nature humaine dont une des caractéristiques est l'aptitude à souffrir. Il n'a pas été un de ces magiciens capables de marcher sur des charbons ardents sans manifester la moindre douleur. La pauvreté, l'oppression, l'injustice, la persécution psychologique et la mort, tout cela Jésus l'a subi. Pourtant, Christ a souffert d'une façon différente de nous, car il a pris lui-même la décision d'assumer nos douleurs, de souffrir avec nous.[2] De sa vie donnée, il dit: «Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre.»[3] Ainsi, Jésus est le modèle, non seulement de la souffrance subie,

---

1 P. Marcel, «Le Dieu Créateur et la souffrance du chrétien» *La Revue Réformée* 27 (1976) 16.

2 Dans cette section, il est évident que je ne traite pas de la souffrance de façon théorique, ni de l'origine du mal, mais de la réalité vécue. Voir Romains 8.17, Esaïe 53 et Philippiens 2. *Le Catéchisme de Heidelberg* dit «durant toute la vie terrestre (du Christ), mais tout particulièrement à la fin, il a porté en son corps et en son âme le poids de la colère de Dieu contre le péché de tout le genre humain, afin que par ses souffrances et son unique sacrifice expiatoire, il rachète notre corps et notre âme de la damnation éternelle et nous acquière la grâce de Dieu, la justice et la vie éternelle.» (q.37).

3 Jean 10.17, 18

mais de la souffrance assumée avec les autres, car il est venu pour consoler, compatir et, finalement, vaincre. Les apôtres ont proposé ce modèle au chrétien. Voici deux textes de Paul et de Jean:

> «Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers: héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être aussi glorifiés avec lui.»
> «A ceci nous avons connu l'amour: c'est qu'il a donné sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons donner notre vie pour les frères. Si quelqu'un possède les biens du monde, qu'il voie son frère dans le besoin et qu'il ferme son cœur, comment l'amour de Dieu demeurera-t-il en lui?»[1]

Dans la souffrance, il y a donc communion entre Christ et nous. Quand, à son exemple, nous souffrons avec les autres, sa puissance nous soutient de façon mystérieuse.
C'est là une des caractéristiques spécifiques du chrétien. Pour lui, l'expérience de la souffrance devient tout autre. La victoire finale, la gloire, sont certaines; c'est avec cette certitude que même les souffrances subies peuvent être endurées dans l'espérance. Paul lie les deux: «Mon but est de le connaître, lui, ainsi que la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort, pour parvenir, si possible, à la résurrection d'entre les morts.»[2]

---

1 Romains 8.17; 1 Jean 3.16, 17; Voir 1 Corinthiens 12.26

2 Philippiens 3.10, 11

La question angoissante que soulèvent les versets de Paul et de Jean cités plus haut est exprimée par le petit mot *«si»*. En fait, souffrir avec les autres n'est pas une option pour le chrétien, mais un indice de la réalité de sa foi. L'existence de cet indice ne conditionne pas le salut, car la souffrance n'est pas une œuvre à faire pour être sauvé, mais un signe de l'union avec Christ par la foi. Si nous sommes vraiment unis à lui, nous souffrons lorsque les autres souffrent. Nous avons l'assurance de vaincre avec lui, quand nous apprenons à être sensibles aux circonstances des autres. C'est ainsi que nous commençons à être comme Jésus, et cela grâce à la puissance qu'il nous donne.

4. Non une réponse, une attitude

La foi transforme la souffrance, et d'une menace contre notre existence, elle fait une réalité qui permet de nous identifier avec Christ. A cause de la justification par la foi, nous savons que notre souffrance n'est ni un jugement divin, ni la condamnation de certains péchés. La justification nous a délivrés du jugement. La foi qui justifie nous assure que nos souffrances sont temporaires, reflètent le ministère historique de Jésus, attestent notre qualité de disciple. Le chrétien sait qu'un jour la puissance de Christ les anéantira: «Il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui sera révélée pour nous.»[1]

La foi n'est pas une méthode d'autosuggestion pieuse. Elle nous lie réellement à Jésus-Christ, qui souffre avec nous. Nous pouvons nous approcher de lui pour trouver «un secours opportun».[2]

1 Romains 8.18

2 Hébreux 4.14-16

Christ nous sauve et nous donne de compatir avec nos prochains. Il est avec nous et il exerce son ministère de consolation par nous. Un de mes amis, qui a surmonté deux attaques de cancer avant l'âge de 40 ans, a dit ceci à propos de son expérience: «Le fait d'avoir un cancer n'ébranle pas ma confiance que Dieu est un Dieu d'amour et de justice. Pourquoi serais-je ébranlé? J'ai une théologie qui m'explique pourquoi la souffrance existe dans le monde. Je crois que quand j'ai mal, Dieu a encore plus mal; je crois que cela tournera finalement à sa gloire et que sa réponse est, en partie, dans l'attitude que j'adopte en tant que son ambassadeur… Dans la souffrance, le chrétien diffère des autres, non dans sa manière d'attendre la guérison, mais en ceci: qu'il retrouve une vie normale ou qu'il aille au tombeau à cause d'une leucémie, Christ est avec lui tout le temps et, si nécessaire, il marche avec lui.»[1]

Le tombeau de Christ est vide! Aussi, dans nos multiples souffrances, si Christ est avec nous, et si nous pouvons être un peu avec les autres, la présence du Seigneur nous donne-t-elle l'espérance de revivre dans une vie où la souffrance sera abolie.[2]

Comme l'a dit C.S. Lewis, Dieu chuchote lorsque nous sommes heureux, parle à notre conscience, et crie quand nous souffrons. Même si la Bible ne donne pas de réponse théorique au problème du mal, même si l'idée de souffrance est paralysante, le chrétien sait une chose: en regardant vers Christ dans les diverses circonstances de sa vie, sa souffrance, si pénible soit-elle, ne sera jamais trop forte pour Christ.

---

1 Cité de D. Williams, Not once but twice: the astonishing story of Tim Dean healed of cancer, (Londres: Hodder, 1987) 185.

2 Apocalypse 21.1-5

Les multiples épreuves

Le chrétien, comme tout un chacun, considère ses souffrances comme une épreuve. Sa vie n'est pas une suite ininterrompue de bonheurs et de sujets de louange; ceux-ci sont exclus de bien des situations. J'ai lu dans un livre qu'il fallait louer le Seigneur dans toutes les situations et il y était raconté, à titre d'exemple, comment une femme l'a fait à l'annonce de la mort de son mari dans un accident de voiture. Cela est inhumain: si Jésus a pleuré, pourquoi ne le ferions-nous pas?

Le poids de nos épreuves, la douleur physique ou psychologique nous terrassent parfois. Certains jours, se lamenter est naturel et le deuil doit faire son œuvre en nous.

Dans le Nouveau Testament, la persécution, l'abandon des amis, le rejet de l'Evangile et l'hérésie sont considérés comme des épreuves.[1]

L'épreuve, comme la souffrance, ne produit pas de fruit automatique. Elle peut faire naître une réaction d'amertume et de rejet de Dieu. On peut en arriver à mépriser sa grâce, et penser que le problème est trop difficile pour lui. Face à certaines épreuves, la tentation est parfois grande d'abandonner la lutte par un compromis ou une démission.

Pourquoi cette épreuve alors que je suis tellement découragé? L'idée que Dieu est injuste se glisse dans notre esprit, parce que nous oublions quelles sont ses intentions. Nous estimons souvent que «son affaire» est de nous rendre heureux, alors que *son objectif est de nous sanctifier.*

---

1 2 Timothée 3.10-13; 4.10

Telle est la tension exprimée par le Nouveau Testament au sujet des épreuves. Difficiles à supporter, elles sont l'instrument d'une œuvre positive de Dieu; aussi peuvent-elles être reçues dans une attitude de foi.

1. Puisqu'il le faut…

La prise en considération de ce que Dieu veut faire aide à comprendre le paradoxe de l'épreuve. Le jumelage de la joie et de l'épreuve n'est-il pas totalement inattendu?

Dans sa première épître, Pierre y revient à plusieurs reprises, toujours sur le même registre: «Vous tressaillez d'allégresse, quoique vous soyez maintenant, pour un peu de temps, *puisqu'il le faut*, affligés par diverses épreuves, afin que votre foi éprouvée – bien plus précieuse que l'or périssable, cependant éprouvé par le feu – se trouve être un sujet de louange… lors de la révélation de Jésus-Christ.» «Quand vous souffririez pour la justice, heureux seriez-vous! Ne craignez pas ce que les hommes craignent, et ne soyez pas troublés. Mais sanctifiez dans vos cœurs Christ le Seigneur… Mieux vaut souffrir en faisant le bien, *si telle est la volonté de Dieu*, qu'en faisant le mal.» «Ainsi donc, puisque Christ a souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de la même pensée… pour vivre, non selon les désirs humains, *mais selon la volonté de Dieu…*»[1]

Puisqu'il le faut… ces paroles semblent vraiment bizarres! Pourquoi «faut-il»? Cette référence à la volonté divine est troublante. N'est-il pas «choquant» de parler ainsi?

1 1 Pierre 1.6-8; 3.13-16; 4.1-3: italiques ajoutées. Ce thème de la joie dans l'épreuve est une constante de l'Ecriture et le sujet de certaines de ses grandes pages. Citons: le livre de Job; Psaume 74; Romains 5; 8; 2 Corinthiens 1; Jacques 1.

2. Ce que Dieu veut faire

Nous touchons, ici, à la différence entre la souffrance et l'épreuve. La souffrance fait partie du lot commun des mortels; elle peut être subie ou assumée dans la foi. L'épreuve, pour le chrétien, fait partie du plan de Dieu pour sa sanctification. C'est de cette façon que Dieu teste son peuple.

Les tribulations que subissent les lecteurs de Pierre semblent avoir été la persécution. L'apôtre ne les considère pas comme le fruit du hasard et ne les assimile pas à la souffrance humaine en général. Pierre les voit comme relevant de l'intention divine. Dieu nous a appelés pour être ses enfants, et il veut nous faire parvenir à la perfection. Ce n'est pas par hasard que Pierre recourt à l'image de la purification de l'or par le feu. Dieu est en train de faire cheminer ses fils vers la gloire en Christ. Leurs épreuves existent en vue de ce bien. Il est évident que notre compréhension de la manière d'agir de Dieu est très limitée. Nous ignorons pourquoi il envoie telle épreuve à tel moment, mais nous savons que sa sagesse nous prépare ainsi à quelque chose.

Certes, la douleur de l'épreuve nous afflige et nous nous demandons pourquoi Dieu n'utilise pas un autre moyen. Mais nous savons qu'il agit par amour.

Un jour, il est arrivé qu'un de mes jeunes enfants mette sa tête entre deux barreaux de fer. Impossible de le dégager à cause de ses oreilles! On a dû appuyer fort sur celles-ci pour faire passer sa tête. Il a pleuré, car je lui ai fait mal, mais il a été libéré. Il en va de même dans nos épreuves. Si Dieu nous frappe d'une main, il nous «soulève» de l'autre, comme le disait Calvin.

L'épreuve, dit Pierre, fait aussi grandir notre foi. Elle peut ainsi contribuer à notre progrès spirituel.[1] La foi n'est pas complète au début de notre expérience chrétienne. Elle peut être très faible, et elle a besoin de se faire des muscles. Parfois, notre solidité apparente n'est en fait que confiance dans nos capacités humaines et non signe de notre foi. En trébuchant dans l'épreuve, nous apprenons que notre foi est appelée à se développer par une confiance accrue en Dieu seul.Dans la vie spirituelle, comme dans la vie naturelle, on apprend plus des échecs que des réussites. Mais cela ne se fait pas sans mal! Enfin, c'est dans l'épreuve que se manifeste l'authenticité de notre foi. Malgré les difficultés, on ne lâche pas, on continue à regarder vers Dieu et à se reposer en lui. L'épreuve est une occasion de vérifier qu'on appartient bien à Christ. Sans ce test, le doute risque de planer sur la qualité de notre foi.

3. La joie dans l'épreuve?

Le plus utopique sinon le plus impossible à nos yeux, c'est la joie dans l'épreuve: «Réjouissez-vous en espérance. Soyez patients dans l'épreuve.»[2]

Nous faisons l'inverse. Nous n'avons qu'une hâte dans l'épreuve, c'est d'en voir la fin. Aussi cherchons-nous des échappatoires spirituelles, sorte de cachets d'aspirine destinés à procurer un soulagement immédiat.Pourtant, il y a des épreuves que l'on ne peut pas toujours éviter: vivre avec un conjoint non-chrétien, accepter les choix de nos enfants, persévérer dans un ministère ingrat et sans fruit, assumer la monotonie du travail,

1 1 Pierre 1.9

2 Romains 12.12

ou supporter une «écharde dans la chair»,… tout cela permet d'apprécier le degré de notre foi.Au lieu de toujours chercher à nous évader de l'épreuve, nous devrions apprendre à l'accepter comme une occasion offerte par Dieu de connaître plus profondément sa grâce. Les diverses difficultés de la vie ne sont pas simplement des ennuis; elles sont aussi des épreuves qui peuvent tourner à notre bien.De plus, Dieu nous offre un bonus. Si nous acceptons l'épreuve comme un moyen de connaître sa grâce, il nous donne sa joie. Une joie qui n'est pas la satisfaction toute charnelle d'avoir remporté la victoire ici-bas, mais une jubilation permanente et éternelle: «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux.»[1]

Dans nos craintes, nos souffrances et nos épreuves, la question à se poser n'est jamais de savoir si nous sommes assez forts pour résister, ou pourquoi le Seigneur nous fait connaître ces moments d'angoisse. Elle est de savoir où nous en sommes avec le Seigneur.

C'est sa grâce et sa grâce seule qui changera nos cris de douleur en cris de joie.

1 Luc 10.20

Conclusion

Un chemin à travers le monde

Le chrétien est un réaliste dont les attitudes sont façonnées par Dieu lui-même: la réalité ultime. Il a rencontré celui qui est le tout Autre et, dans sa façon de vivre, il recherche, désormais, la conformité avec Dieu.

Dieu veut, en effet, la sanctification du croyant. Cette sainteté est déjà totale dans le salut acquis par Christ, reçu par la foi. Mais la nouveauté de vie ne se manifeste que peu à peu dans la vie du chrétien. Par la foi, celui-ci se rapproche de la sainteté; son chemin le conduit vers son Seigneur. Pour lui, aspirer à la sainteté, c'est la santé spirituelle.

Aussi, sa démarche dans le quotidien le différencie-t-elle des autres. Il scrute son comportement à la lumière de la Parole de Dieu et il accepte que ses insuffisances soient dévoilées. Dans une chambre obscure, la poussière est cachée, mais un simple rayon de soleil la met en évidence. Pas d'autosatisfaction, ni de triomphalisme, le chrétien a pour vocation de constamment se dépasser.

Loin de le détruire, le réalisme affermit, trempe, le caractère du chrétien, qui vit donc «sous tension». Le courant qui le traverse fait de lui son plus grand critique: non, tout ne va pas bien. Il lui faut en permanence vérifier sa route, les orientations choisies et les idées reçues; il est actif sur plusieurs fronts, comme

l'implique l'obéissance au sommaire de la Loi: aimer Dieu et le prochain.

Considérer la vie chrétienne comme une marche destinée à resserrer la relation avec Dieu conduit-il à faire preuve d'indifférence vis-à-vis des problèmes du monde: la paix, la justice ou la sauvegarde de la nature? Assurément non. Le chrétien, parce qu'il est un être dont le réalisme est réorienté, sait qu'il a reçu pour mission de gérer l'univers. Son service du Dieu créateur et rédempteur comporte non de fuir les problèmes grands et petits de l'existence, mais de les prendre à bras le corps avec espérance, c'est-à-dire l'inverse du défaitisme, de la passivité ou de l'utopie. Son cheminement personnel, selon l'enseignement biblique, l'aide à cultiver une attitude chrétienne de plus en plus conséquente en toutes circonstances. Loin de refuser le présent, il considère avec lucidité et dynamisme les problèmes concrets de sa vie familiale, professionnelle, sociale,... en les plaçant dans une perspective, une vision du monde qui diffèrent de celles du «siècle présent».

Le chrétien peut ainsi éviter deux pièges courants: celui qui réduit la foi chrétienne à une forme d'humanitarisme visant simplement à améliorer la condition humaine, et celui qui consiste à fuir le monde comme étant le domaine du Mal.

Ainsi un christianisme conséquent recherche une transformation de l'individu, de l'église et de la société qui soit en conformité avec la Parole de Dieu. Or reconnaître et faire la volonté de Dieu en tous domaines et en tout temps, n'est-ce pas justement cela pratiquer une vraie spiritualité?

Vous venez de lire un ouvrage des éditions La Maison de la Bible. Votre avis a de l'importance pour nous! Nous serons donc très reconnaissants à celles et ceux qui prendront la peine de compléter notre questionnaire qualité sur le site Internet www.maisonbible.net.

Code du produit à insérer dans la case de recherche: MB3242.